

Luc Coursol

HISTOIRE DE

MONT-LAURIER

Tome I - 1885-1940

PRÉFACE

Mon cher Luc,

Tu me fais beaucoup d'honneur en me demandant d'écrire cette préface. Trop d'honneur! Cela m'intimide un peu, je dois dire... Pour calmer ma crainte, tu m'avoues en toute franchise et simplicité, et cela est bien dans ta nature d'historien, que tu aurais aimé confier cette tâche au regretté chanoine Poulin. Alors, je sais maintenant que j'occupe une "place réservée" et pas n'importe laquelle: celle d'un homme qui, en plus de partager ta passion pour l'histoire des cantons du nord, avait ce qu'on appelle "une belle écriture".

Confiance pour confiance, il me faut t'avouer que je n'aime pas beaucoup les préfaces: il m'arrive rarement d'en lire une. N'étant probablement pas seul dans ce cas, certains lecteurs et lectrices ne me suivront même pas jusqu'ici. Mais "pas d'offense": ma prose n'est rien en comparaison des textes qui les attendent au delà de la présente page. C'est là qu'ils feront connaissance avec toi, leur guide, par la lecture d'un avant-propos émouvant de vérité et d'émotion. Et puis, débutera la belle et noble histoire vraie - la nôtre! - bien écrite, abondamment illustrée, dont tu nous fais cadeau si généreusement... Généreusement, parce qu'enfin, Luc, rien ne t'obligeait à t'astreindre, pendant quinze ans, à la réalisation d'une oeuvre aussi colossale, en solitaire, et surtout sans appui financier. Rien, sinon la grande amitié qui te lie aux hommes et femmes du passé, encore si vivants pour toi, qu'il t'arrive peut-être de les revoir de temps à autre, d'un côté ou de l'autre de la rivière.

Qui peut savoir le nombre d'heures que tu as passées à fouiller les archives à Ottawa et à Montréal ou la quantité de vieux journaux, revues, registres de presbytère que tu as dû examiner minutieusement au fil de tant d'années. Combien de lettres intimes ou d'affaires, factures, contrats de vente, procès-verbaux, as-tu lus, relus, classifiés? Combien de soirées as-tu passées en compagnie des anciens, attentif à "leurs discours" et même à leur silence quand de temps en temps le coeur se souvient trop... Et ce long travail d'écriture, à construire des phrases claires épousant fidèlement les événements... Au prix de quel effort y es-tu arrivé?

Il t'a fallu sacrifier en grande partie tes loisirs, ta vie familiale et sociale, ta santé, même, ces derniers temps, dans ta hâte de publier le second tome de ton oeuvre. Exploit qui s'avère malheureusement impossible, mais selon le diction à l'impossible nul n'est tenu. C'est déjà beau, pour le moment, de nous ouvrir à demi les portes de ta mémoire. Nous aurons ainsi tout le temps voulu pour bien faire connaissance avec tes vieux amis, Solime, Louis-Norbert et tant d'autres! Hommes, femmes, enfants, endimanchés dans ce beau livre, "fait au pays" minutieusement, amoureuxment, comme le bon pain de ton père, le boulanger.

Roger Langevin

AVANT-PROPOS

Écrire l'histoire de la ville où je suis né et où j'ai toujours vécu, est un projet que je caresse depuis longtemps. Mais le travail d'historien est rempli d'embûches et la reconstitution du passé d'une petite patrie que l'on aime est un défi de taille. Je me sens un peu comme le grimpeur au pied d'une haute montagne: la montée sera vertigineuse et astreignante parfois, mais toujours fascinante et chargée de nombreux défis.

Suis-je historien? Je le crois.

Suis-je écrivain?

Avant tout, j'ai voulu rendre hommage à tous ceux, femmes, enfants, hommes, dont les noms resteront dans l'ombre de cette histoire mais, qui, pour moi, sont tous les indispensables maillons d'une chaîne qui atteint maintenant cent ans. Et la lecture que vous ferez de mon travail ajoutera un autre maillon à cette chaîne sans fin.

A bien des égards, je suis resté un petit garçon, alors j'espère que Luce Charbonneau, cette première institutrice qui m'apprit écriture et lecture, que Marie-Paule Corbeil, cette autre qui corrigea patiemment mes dictées, que Gilles Chagnon qui m'apprit à bien analyser mes phrases, seront fiers de moi.

Je me souviens...

Encore enfant, j'étais fortement impressionné par tous ces récits, légendaires ou véridiques, de ces vieillards que l'on écoutait, jasant, à la boulangerie paternelle, à la boutique du forgeron Larose ou au magasin-général J.-H. Moquin. On y parlait du "rapide de l'Orignal", "de la côte du pont", "du chemin du portage", "du chemin de la scie ronde..."

Comment vivre vingt ans sur la rue du Portage, où la mystérieuse maison Alix est toujours présente au bout de la rue, sans être marqué par tout le passé, toute l'histoire du Rapide-de-l'Orignal?

Je me souviens...

De cette enfance passée entre les rêveries, les jeux, les amitiés. Pour moi, et pour d'autres qui le diront ou l'écriront

différemment, le modeste quartier du Rapide était tout un univers en soi. Et les querelles du matin avec les Sabourin, les Lamarche ou les Pagé, se terminaient en promesse d'amitié éternelle à l'heure du souper. Et tout ce petit monde, canaille, était bien fier de régler querelle avec les intrus venus du Haut ou du Bas-du-Village, en criant, pour clore la chicane, que nous habitons la plus ancienne rue du village.

Je me souviens...

Et ce soir, à quelques heures de ce nouvel an 1985, me voilà devant une page blanche en train d'écrire tout ça. Tous ces moments sont encore tellement présents en moi. Tout est silencieux dans la maison, sauf l'horloge, qui égrenne les dernières heures de l'année, et je me prends à rêver à tous ces amis d'enfance que la vie emporte.

Je n'ai rien oublié: du laborieux Jean-Marie Boivin, qui arrivait au travail, chez-nous, aux petites heures du matin jusqu'à Bruno Aubry, l'impressionnant chef de police qui passait à pied, devant la maison, et les taquineries d'Anatole Plante et Zotique Lauzon.

Je me souviens...

De mes frères et soeurs, ceux de mon âge, que l'on taquine toujours trop, jusqu'aux larmes; de mes frères et soeurs aînés qui nous traçaient déjà le chemin de la vie. J'ai belle souvenance aussi d'une mère aimante et travailleuse. Je vous ai tous tant aimé. Et lui, grand, silencieux, travailleur, qui m'emmenait à ses côtés, par les routes poussiéreuses de juillet, par le vent et le froid de février. A demi gelé, dans le camion "à pain", je le revois, enjambant les bancs de neige de Val-Limoges, afin d'apporter sa "brassée" de pain au dernier colon du rang. Je l'ai tant aimé, tant admiré! Je n'oublie rien, n'ayez crainte! Et j'espère être un jour à sa mesure, être un fils digne de lui.

Je me souviens...

De ces années d'études au Séminaire Saint-Joseph, sur la colline Alix, derrière chez nous. L'endroit aura donc été le cadre de toute ma vie jusqu'ici, travail, études, amitiés... On besognait fort, il faut le dire, en apprenant le souci du travail bien fait avec le "vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage". Je n'oublie rien de la qualité de l'enseignement reçu et des judicieux conseils de l'abbé Jean-Paul Poulin, m'indiquant la route à suivre pour réussir des études universitaires en histoire.

Je me souviens aussi...

Du moment où il m'a fallu briser ce cadre et quitter la rue du Portage, le Séminaire, les amitiés, les amours pour aller poursuivre mes études pendant quelques années, à l'ombre du Mont-Royal. Et maintenant, je sais que mon projet d'écrire l'histoire de ma ville est né de cet éloignement de chez moi. Avant de partir pour la grande ville, mon père, brisant l'un de ses longs silences, avait laissé tomber, à mon intention sans doute: "l'absence et l'éloignement sont comme le vent, qui éteint les feux de chandelles, mais attise les feux de forêts".

Je suis parti, la rue du Portage me manqua beaucoup, je me suis souvenu et je suis revenu.

Et maintenant, la nuit est tombée sur la ville que j'aime, et les miens se sont endormis autour de moi. Les rêveries m'ont à nouveau arraché à ma page. Mais il faut y revenir, faire un triage judicieux à travers toutes ces notes, définir l'originalité de cette ville, en faire connaître les principaux événements.

*"Derrière deux grands boeufs ou deux lourds percherons,
l'homme marche courbé dans le pré solitaire
ses poignets musculeux, rivés aux mancherons
de la charrue ouvrant le ventre de la terre"*

William Chapman

L'écrivain serait-il semblable à ce laboureur: patience, recommencement, tenacité, solitude, seraient donc nécessaires? Il me faut donc tracer ces sillons qui me livrent de plus en plus, car, en me lisant, vous me découvrez un peu plus. Je connais plusieurs de mes élèves qui seront heureux de percer enfin ma timidité légendaire.

Le vent s'est levé dans la nuit et l'on peut maintenant sentir un long souffle froid qui vient de la rivière du Lièvre, éternel témoin de toute notre histoire.

Je me souviens aussi de ces reproches que l'on me faisait de faire les recherches sans jamais publier; on aurait voulu me lire plus tôt. C'est tout à fait normal, depuis le temps que l'ouvrage est sur ma table de travail. Mais j'avais, et j'ai encore la réponse à ces reproches: où trouver le temps de rédiger un volume d'histoire tout en accomplissant efficacement mon travail d'enseignement? Pour être heureux dans le monde de l'enseignement, il faut s'y donner tout

entier, en y laissant souvent le meilleur de soi-même. C'est ce que j'ai toujours fait et tous ceux et celles qui m'ont fait reproche de ne pas publier plus tôt devront maintenant s'excuser en me lisant jusqu'au bout.

Je suis enseignant, donc: heureux, amusé, parfois déçu, toujours amoureux.

Il m'a donc fallu mener ces deux tâches de front: enseignement et recherche historique. Et tous ces élèves dont j'ai tant appris, le temps trop court d'une année ou deux, comprendront peut-être mieux maintenant certains de mes sourires un peu fatigués, certains de mes silences. J'ai bonne mémoire, je n'oublie pas et je me dois de leur dire que leur tenacité à réussir m'a souvent inspiré et me ramenait à ma table de travail: il me fallait quitter ce présent toujours si intense dans l'enseignement pour décrire les événements du passé.

La montagne était toujours là, bien haute, bien abrupte, mais comme eux tous, je m'étais donné un but, il me fallait l'atteindre. Et... nous avons toujours un pays à bâtir, ne l'oublions pas.

Suis-je écrivain?

Je vous offre le fruit de mes recherches et ma meilleure plume. Je veux que l'on se souvienne, que l'on aime l'histoire de Mont-Laurier. Je ne crois pas faire fausse route en développant un sentiment de fierté et d'appartenance. L'histoire est un outil essentiel pour bien analyser le présent et faire une meilleure planification du futur.

L'histoire est certes faite de débats, de batailles humaines, de défis, de corvées, mais elle est faite du sourire d'un enfant, de l'angoisse de la jeune mère à l'accouchement, des pleurs, des rires, du retour des enfants de l'école. L'histoire met en lumière des rassemblements humains, heureux ou malheureux, mais pourquoi ne pas aussi parler de cette poussière à enlever, de ces carreaux à laver, de ces regards tristes et fatigués, de cette recherche d'un emploi, de ces cris d'enfants?

La montagne me semble à nouveau bien haute.

La nuit s'achève. Le premier jour de l'année 1985 va bientôt paraître. Je me sens très seul. Ma ville a maintenant 100 ans. Bonne fête Mont-Laurier, c'est à ton tour...

Aujourd'hui, je vous offre le premier tome de mon travail. Cette première partie vous mènera depuis 1885, et même avant, jusqu'à la fin des années 1930, années de la Grande Dépression.

Pour diverses considérations, le second tome de mon travail paraîtra plus tard et nous conduira jusqu'à l'année 1985, année du Centenaire. En histoire, il faut laisser le temps décanter les événements avant de les bien décrire. L'un de mes professeurs universitaires m'avait un jour fait cette remarque: "lorsqu'on écrit, on arrête sa pensée". C'est malheureusement vrai et ça explique en partie pourquoi il faut un certain temps pour écrire un volume d'histoire, spécialement lorsqu'on est méticuleux et perfectionniste à l'excès.

Je me souviens aussi...

De ceux et celles à qui je dois des remerciements, une idée, un récit, une photographie, un document, un témoignage, tout cela venait étoffer mon travail. Remercier tout le monde serait impossible, mais permettez-moi de saluer certains qui me furent des collaborateurs à plus d'un titre: le chanoine Jean-Paul Poulin, Madame Cécile Reid-Brisebois, Jacques Matte, Gervais Dumoulin, Achille Ouellette, Aldéric Ouellette, Louis-Pierre Coursol. Et comment remercier la Société d'Histoire de la région et le studio de photos Boudreault pour la richesse de leurs archives?

Voilà donc mon travail sur l'histoire de Mont-Laurier. Je pense avoir gravi la montagne. Le temps fuit... toujours trop vite! Ces pages sont écrites avec beaucoup d'amour, car elles resteront longtemps après moi.

Il est un temps pour le silence et pour l'écoute; il est un temps pour les sourires et les rayons de soleil, mais il est aussi un temps pour parler, s'exprimer, dire, écrire, tracer des sillons, gravir des montagnes.

On me permettra d'offrir mon travail comme un geste d'amour.

Je veux d'abord l'offrir à tous ceux et celles qui sont près de moi, parce que je les aime! Et aux autres, "pour faire connaissance".

C'est une part de moi-même que vous tenez dans vos mains.

*Prenez-en bien soin... Je vous souhaite une lecture
intéressante et agréable et je vous l'offre avec un grand
sourire et un beau silence...*

Luc Coursol



*En ce 1er janvier de l'année 1985
année du Centenaire de Mont-Laurier*

"C'était un grand conteur... il aimait du reste, autant à conter qu'on aimait à l'entendre".

Joseph-Charles Taché

INTRODUCTION

Depuis fort longtemps, les rivières du nord de l'Outaouais, sont parcourues par les chasseurs et trappeurs amérindiens. La nation Algonquine occupe alors la majeure partie de l'Est du Canada, et, l'une de ses familles, les "Têtes-de-Boule" a fait de la rivière du Lièvre, son chemin de passage, sorte de trait d'union, entre les terres du castor plus au nord et le commerce qui se fait annuellement, avec la famille Huronne, à l'embouchure des rivières sur l'Outaouais.

Dès le début du XVII^e siècle, la rivière du Lièvre est présentée comme "un chemin détourné pour atteindre les terres du castor". Et, dans son voyage de reconnaissance du territoire, sur l'Outaouais, en 1613, l'explorateur et géographe français, Samuel de Champlain, parle des ces endroits que les amérindiens empruntent "pour éviter les rencontres de leurs ennemis, sachant qu'ils ne les recherchent en lieux de si difficile accès".

L'établissement d'un poste de traite de fourrures par les marchands de Ville-Marie, à l'embouchure de la Lièvre, vient d'ailleurs confirmer l'importance de la rivière dans le réseau de traite des fourrures.

Et plus tard, après la conquête anglaise de 1760, les marchands de la Compagnie de la Baie d'Hudson, désireux de réorganiser leur réseau de forts et de postes de traite, font ériger un autre poste, plus au nord sur la rivière, à l'embouchure du Lac des Sables, près de l'actuel village de Notre-Dame du Laus. Ce poste, du Lac des Sables, apparaît en même temps que celui de la rivière Désert sur la rivière Gatineau. Le poste situé sur la Lièvre sera en opération pendant plus d'un quart de siècle jusqu'au moment où la compagnie prend la décision de détourner tous ses convois de fourrures directement vers la Baie d'Hudson. Ce

changement d'orientation dans le réseau amène inévitablement la fermeture et l'abandon du poste du Lac des Sables et coïncide également avec le début du commerce forestier dans les forêts de l'Outaouais.

Attirés par la beauté et la richesse forestière des cantons du Nord de la Grande Rivière, des marchands de bois anglo-saxons: Hamilton, Bowman, Ross, Maclaren et autres, se font concéder d'immenses domaines avec droit de coupe pour des décennies.

Et la rivière du Grand Lièvre, qui a si longtemps été avironnée par les canots amérindiens, devient alors le chemin de cette armée de forestiers à la recherche des plus beaux pins blancs et rouges.

Le bois abattu, équarri, est expédié vers la Grande-Bretagne, après un transport plus qu'héroïque à travers ruisseaux et rivières jusqu'à la Grande Rivière. C'est le temps des "drapeurs et des "cageux". Et depuis le port de Québec, le bois prend la direction d'outre-Atlantique.

Afin de nourrir plus économiquement cette armée de bûcherons qui passe de longs mois en forêt, les marchands de bois jalonnent alors les affluents de l'Outaouais d'une série de grandes fermes, situées au coeur de la forêt. On espère alimenter ainsi plus aisément les bûcherons qui oeuvrent dans les chantiers tout autour.

La coupe de bois terminée dans une région, la ferme devenait moins utile et on la cède souvent à un colon agriculteur. Ces fermes deviendront souvent l'embryon d'un village de colonisation agricole au moment où le curé Labelle organise ses premières campagnes de colonisation des "pays d'en haut". La colonisation agricole devient donc la

troisième vocation économique dans les cantons de la Haute Lièvre et de la Kiamika.

Amérindiens et forestiers furent toujours, dans notre région, des nomades, sans installation permanente. Les colons agriculteurs vont s'établir et occuper le sol, entremêlant leurs jambes fortes aux racines de nos grands arbres.

Guidée par le tenace curé Labelle, la colonisation agricole draine vers la rivière Rouge, la Kiamika, la Lièvre, une partie du surpeuplement des vieilles terres seigneuriales du Saint-Laurent. On espère mettre fin ainsi à l'important exode des Québécois vers les usines de la Nouvelle-Angleterre à compter de la seconde moitié du XIXe siècle.

Le curé de Saint-Jérôme avait décrit le Haut de la Lièvre, depuis l'embouchure de la Kiamika, comme un "véritable paradis terrestre". Et le rapide de l'Orignal, lui semblait être appelé à une vocation industrielle certaine lorsqu'on aurait harnacher la rivière à la hauteur de la chute.

Avec l'ouverture du chemin Chapleau, chemin de colonisation entre la rivière Rouge et la rivière du Lièvre, les premiers pionniers arrivent au rapide de l'Orignal à l'été et à l'automne 1885. Et ces premiers défricheurs sont bientôt suivis d'autres familles de courageux colons qui entreprennent vaillamment de défricher ce qui allait devenir le village du Rapide-de-l'Orignal et la ville de Mont-Laurier.

Les premières familles de colons, agriculteurs, s'échelonnent, en chapelet, de chaque côté de la rivière, en amont et en aval du rapide. La rivière constitue longtemps le seul chemin de communication. Ce premier mouvement d'installation dure jusqu'à la fin du XIXe siècle. Dès lors, les premiers artisans, commerçants: forgerons, voituriers, hôteliers, menuisiers, cordonniers, barbiers, se regroupent autour de la petite chapelle, rapidement érigée en 1894, où naît la paroisse de Notre-Dame de Fourvières du Rapide-de-l'Orignal.

Les sentiers de colonisation deviennent peu à peu des rues du village. L'endroit est encore bien modeste en ce début du siècle alors que le Québec s'engage sur la voie de l'industrialisation et de l'urbanisation. Les colons installés sur les rives de la Lièvre, doivent alors déployer beaucoup d'efforts pour qu'on les entende et que le développement de la petite colonie soit assuré.

Les gouvernements d'alors sont beaucoup plus tournés vers l'industrialisation de la région montréalaise. Mais, sur la Lièvre, les familles sont tenaces et continuent à ouvrir de nouveaux rangs à la colonisation, à l'agriculture.

Et à travers cette lutte de l'homme avec la forêt, on verra ces familles de pionniers relever d'autres défis. Guidés par l'abbé Alphonse Génier, leur habile curé, les habitants de la petite colonie du Rapide-de-l'Orignal, vont faire de leur modeste village, la petite capitale des cantons du Nord: tour à tour, ils obtiennent le prolongement du chemin de fer et le terminus ferroviaire du nord, le chef-lieu judiciaire, le Palais de Justice et finalement, l'évêché, la cathédrale et le Séminaire du nouveau diocèse de Mont-Laurier, créé en 1913.

Et le village croît peu à peu, alors que de nouveaux services: électricité, téléphone, automobile, viennent transformer la vie quotidienne. Les institutions municipales et scolaires sont aussi mises en place pour mieux encadrer le développement.

Économiquement, l'agriculture qui a donné naissance à la petite colonie, est complétée, surtout grâce à la voie ferrée, par une économie forestière. Les moulins à scie se multiplient partout dans la région et le bois prend la direction de l'important marché montréalais. Et le harnachement du pouvoir hydro-électrique du rapide, permet aussi la naissance de petites industries.

Déjà, le début des années vingt, annonce la vague de tourisme de chasseurs et pêcheurs qui deviendra plus tard un autre volet de l'économie régionale.

Les vingt premières années du XXe siècle constituent donc une période clé pour le développement et le destin de Mont-Laurier. Les premiers arrivants ont bâti solidement et l'avenir s'annonce prometteur avec les années de grande prospérité qui viennent. La paroisse de 730 personnes en 1901 compte maintenant plus de 3,500 habitants en 1922.

La prospérité internationale amène une période d'or pour les commerçants de bois de toute la région. Certains moulins à scie tournent jour et nuit pour suffire à la demande et partout on demande de la main d'oeuvre. C'est aussi l'époque où les grandes entreprises forestières entreprennent la

construction d'imposants barrages sur la Lièvre et sur la Gatineau. Ces constructions gigantesques vont d'ailleurs transformer profondément la géographie régionale.

A Mont-Laurier aussi, la géographie urbaine change. Avec l'ouverture d'une route nationale pour automobilistes en 1926 et surtout avec le prolongement de cette route jusqu'en Abitibi, le village devient un relais d'importance, un carrefour routier dans les cantons du Nord. Pendant que Mgr Limoges continue d'appuyer fortement l'économie agricole: cercles coopératives, école d'agriculture, pour assurer la relève, plusieurs commerçants de la belle rue de la Madone, longtemps rue principale, songent à s'établir sur la route nationale qui assurerait un meilleur commerce.

Ces années furent également fertiles en débats politiques sur la scène locale mais aussi sur la scène nationale; depuis le célèbre tribun nationaliste, Henri Bourassa, qui revient à son comté de Labelle, pendant 10 ans, en passant par les luttes de Maurice Lalonde pour lui ravir ce siège jusqu'à l'entrée remarquée, en politique québécoise, du maire de Mont-Laurier, Albiny Paquette, qui occupera longtemps un poste de commande dans le bataillon de l'Union Nationale de Maurice Duplessis.

Mais les années de récession économique vinrent à compter de 1930 et beaucoup de choses changèrent. Les entreprises chutèrent rapidement. A Mont-Laurier, où l'industrialisation commence à peine, la région est durement touchée. Presque tous les moulins à scie se taisent. L'orgueilleux village compte bientôt plus que son lot de sans travail et de miséreux.

Ces années de dépression économique marquent profondément le jeune village mais à travers les années difficiles, plusieurs se rappellent la tenacité, la débrouillardise, l'entraide qui se développèrent entre les familles. N'est-ce pas durant ces années difficiles que naquit l'Hospice Sainte-Anne pour accueillir vieillards et orphelins et où l'astucieux docteur Roy réussit à ouvrir le premier hôpital de Mont-Laurier, au moment où naissait l'Unité Sanitaire qui allait assurer de meilleurs soins à toute la population de la région?

Et Mgr Limoges, besogneux et ambitieux, avait aussi convaincu les religieuses de Sainte-Croix à venir ouvrir une École Normale pour jeunes filles à

Mont-Laurier. Il a aussi convaincu les Soeurs de la Sainte-Famille, les Soeurs du Précieux-Sang et les Jésuites à venir oeuvrer dans sa ville épiscopale.

Mais pour les industriels, les années de crise furent dramatiques. Plusieurs abandonnent la bataille. Les autorités religieuses, d'abord, gouvernementales, ensuite, présentent le projet de "retour à la terre" comme une planche de salut pour tous les miséreux des grands centres du Québec. Mais l'effort gouvernemental, plus structuré qu'à l'époque du curé Labelle et du curé Génier, va maintenant diriger ces nouvelles familles de colons, en passant par l'Ontario, vers le Témiscamingue et l'Abitibi alors qu'il manque encore bien des colons sur la Lièvre où l'on continue à se chercher une orientation économique. Cette fois, le destin jouait contre le développement de la Haute-Lièvre.

Mais, timidement, à compter de 1938, la reprise économique s'amorce, et Mont-Laurier espère retrouver son rythme économique.

L'Abitibi croissant, l'ouverture d'une route nationale, passant par Mont-Laurier, devient l'outil qui relance l'économie. L'espoir renaît sur la Lièvre; le Québec compte déjà plus de 100,000 automobiles et Mont-Laurier, à mi-chemin entre l'Abitibi et la région métropolitaine, s'affirme comme un relais d'importance. Plusieurs espèrent aussi que la beauté des sites de la région et l'immense richesse faunique ne manqueront pas d'attirer une clientèle de chasseurs et pêcheurs. Les services touristiques pour cette nouvelle clientèle, services à l'automobile, restauration, hôtellerie, donnent un nouveau visage à la ville dont la renommée dépasse maintenant les frontières du pays.

Le Québec a beaucoup changé depuis 1900; l'économie agricole, qui avait guidé la colonisation sur les rives de la Lièvre, s'est transformée avec la mise en place de nouvelles techniques: engrais, drainage, rotation des sols. Malgré ces progrès agricoles, ce sont maintenant l'industrialisation et l'urbanisation qui marquent le pas au Québec.

Le petit village du curé Génier de 1901, a aussi bien changé. La vie de colon a été bien remplie, on a continué à défricher, à ouvrir de nouveaux rangs à la colonisation.

On a travaillé aux moulins à scie, à la

construction du chemin de fer, tant attendu, du Palais de Justice, de l'Évêché, du Séminaire, de la Cathédrale, de l'École Normale. On a applaudi les députés: Achim, Major, Bourassa, Lalonde, Paquette; on a élu des conseillers municipaux et scolaires, on est allé à l'école du soir, on a participé aux corvées, dansé aux veillées, pique-niqué sur la colline Alix. On s'est querellé sur l'intempérance, sur la conscription. On a pleuré pendant "la grippe espagnole" et encore plus pendant la "crise". Mais on trouvait le temps pour aller applaudir la fanfare

et les comédiens locaux. Et on a découvert avec **merveille** l'électricité, le téléphone, l'automobile, la radio, l'avion. On a découvert l'entraide et la **solidarité** pendant la "crise".

Contre vents et marées, la petite colonie de 1885 a tenu le coup et déjà la fin de la décennie 1930 annonce des jours meilleurs.

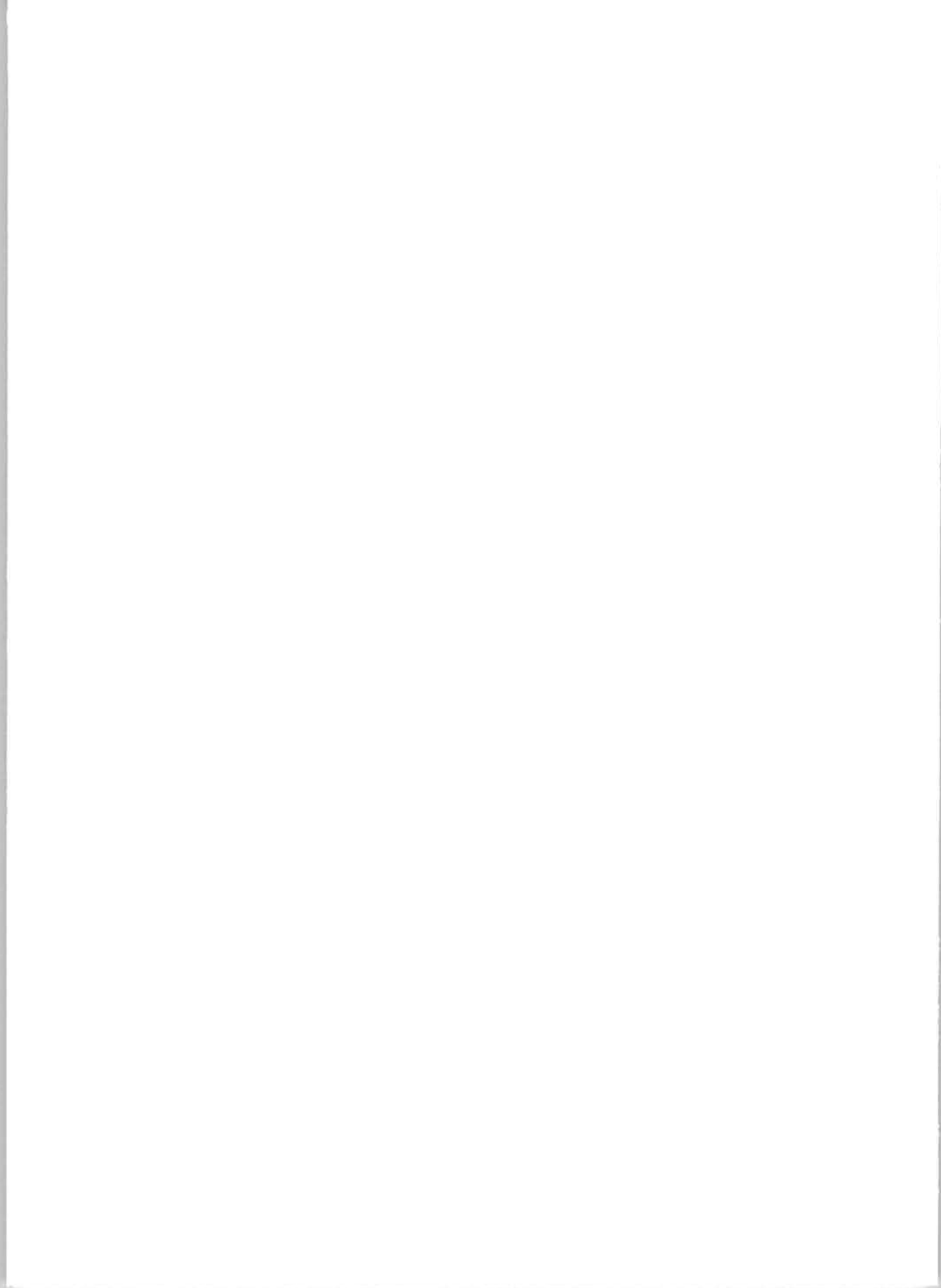
L'espoir renait encore à travers un beau sourire et un long silence...

PARTIE I

AVANT 1885

- PRÉSENCE AMÉRINDIENNE
- EXPLOITATION FORESTIÈRE
- COLONISATION AGRICOLE





"... et quelques fois, ces peuples passent par cette rivière pour éviter les rencontres de leurs ennemis, sachant qu'ils ne les recherchent en lieux de si difficile accès..."

Samuel de Champlain 1613

PRÉSENCE AMÉRINDIENNE

Les premiers occupants des "hauts" de la rivière du Lièvre sont des groupes de chasseurs et trappeurs de la grande nation Algonquine. Cette nation amérindienne est alors la plus peuleuse. Et son territoire de chasse recouvre pratiquement toute la partie est du Canada actuel.

Sur la rivière des Outaouais, alors appelée KATCHESIPPI ou Grande Rivière, les OUESKARINIS que les Européens baptiseront la

Petite-Nation des Algonquins, occupent la partie sud des rivières, Rouge, de la Petite-Nation, du Lièvre et de la Gatineau. Pour leur part, les KICHESIPIRINIS, appelés la Grande-Nation des Algonquins, sont installés plus en amont sur la Grande Rivière, à l'île des Allumettes.

• Têtes-de-Boule

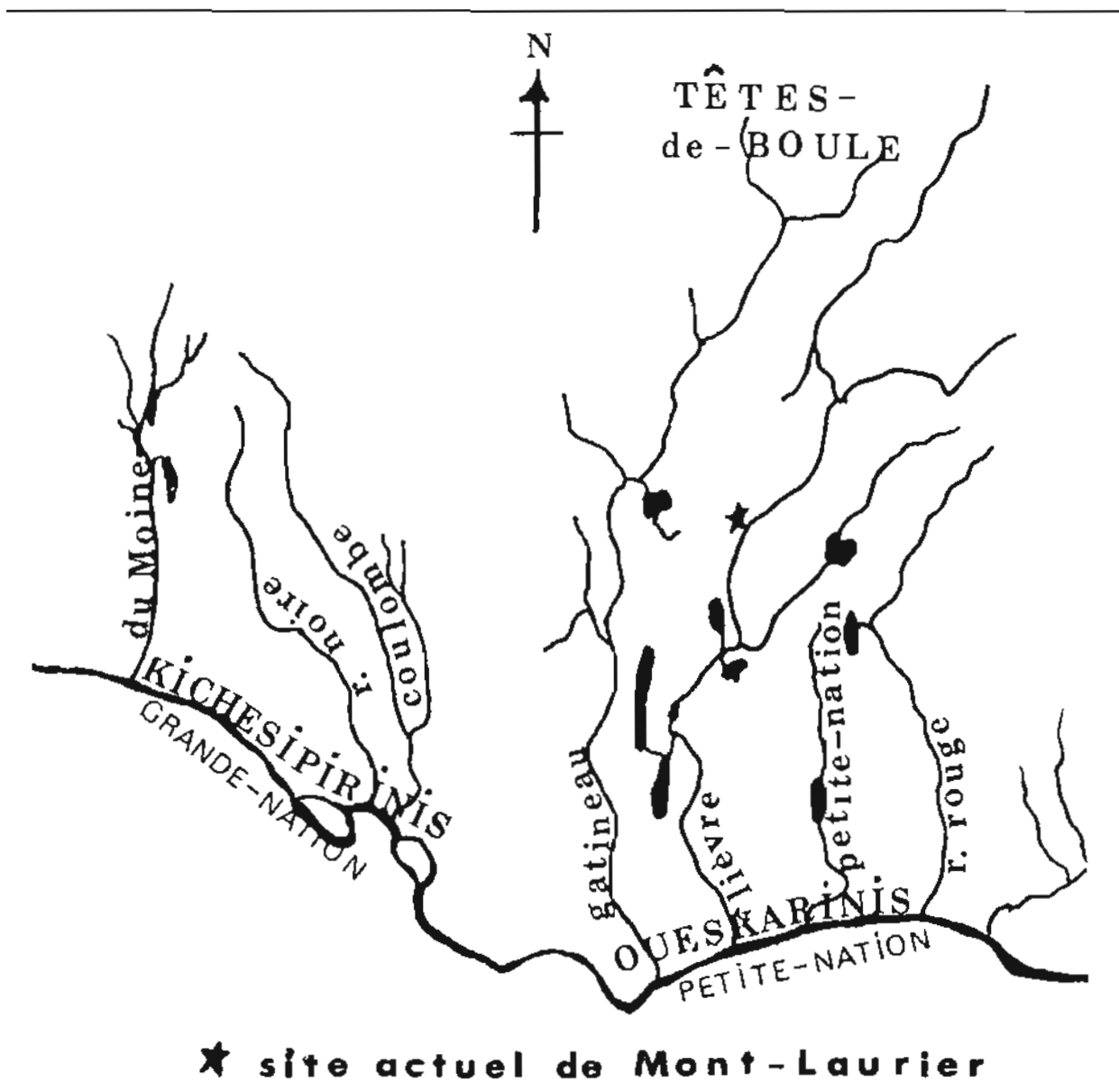


Jeune famille amérindienne

Dans le nord, à la source des rivières Gatineau, du Lièvre et Saint-Maurice, on retrouve la famille des Têtes-de-Boule, de la nation algonquine. Fiers et orgueilleux, les Têtes-de-Boule sont les principaux utilisateurs du chemin de la Lièvre. Ils chassent différents animaux à fourrures; le castor principalement, mais aussi le chevreuil, l'ours, la loutre, le vison, la martre, le pécan, le chat sauvage, le raton et le rat musqué. Leur travail de trappe dure pendant tous les mois d'hiver sur les lacs,

ruisseaux et rivières de la Haute-Lièvre et ses affluents.

Nomades, vivant de pêche et de chasse, ces groupes de Têtes-de-Boule parcourent l'immense forêt du nord où ils rencontrent et commercent avec leurs "cousins" du Témiscamingue, de l'Abitibi, du Haut Saint-Maurice. Sans être sédentaire, le groupe Algonquin des Têtes-de-Boule constitue les premiers "occupants" de notre région.





Campement amérindien

Aujourd'hui, les traces physiques de cette importante présence amérindienne sont quasi-inexistantes et difficilement perceptibles. Ces groupes ne s'installent jamais en permanence. Seule l'abondance du gibier recherché les retient en un endroit précis pendant un certain temps. L'instinct de sédentarisation étant inexistant dans leur mentalité, on les retrouve par groupes de plusieurs grandes familles, vieillards, hommes, femmes et enfants, installés dans une région pendant quelques hivers et, par la suite, dans une autre.

Ils naviguent sans cesse, en canot d'écorce, à travers cet incroyable réseau de cours d'eau, lacs, ruisseaux et rivières, qui demeure leur royaume pendant des siècles avant l'arrivée des Européens en terre d'Amérique.

Les sentiers de portage, souvent utilisés à cause des nombreux rapides sur la rivière du Lièvre ou bien les sites des rendez-vous commerciaux entre groupes amérindiens pourraient sans doute faire l'objet de fouilles archéologiques intéressantes.

Le lac Nekouba

"Le lac Nekouba, aux sources de l'Ottawa, de la Gatineau et de la Lièvre, du St-Maurice et de la Chammouchouane, était le marché et le rendez-vous de tous les sauvages du Nord".

R.P. Alexis de Barbezieux

En plus de la rencontre commerciale annuelle du lac Nekouba, dans le nord, à la tête des rivières, des groupes de Têtes-de-Boule descendent le cours de la Lièvre à tous les printemps pour aller échanger

Commerce amérindien

"Avant l'arrivée des Français, le commerce se faisait prudemment sur les rives de l'Ottawa. C'était aux bouches des rivières du Moine, Coulouge, Gatineau et du Lièvre que les "Têtes-de-Boule" et les sauvages du nord allaient rencontrer les Hurons".

R.P. Alexis de Barbezieux



Dessin d'un campement amérindien

certains produits avec les groupes de la nation Huronne, qui eux, descendent, à la même époque, la Grande Rivière, la KATCHESIPPI. Le sentier de portage du rapide de l'Orignal, à mi-chemin dans ce trajet annuel, était sans doute un endroit où les groupes d'Amérindiens s'arrêtaient pour manger, pour dormir, avant de repartir.

• Importance de la Lièvre

Et plus tard, après la dispersion brutale de la grande famille des Hurons en querelle avec leurs frères Iroquois, le troc annuel, à l'embouchure de la Lièvre, continue de se faire avec les Outaouais qui vivaient beaucoup plus au nord et deviennent ainsi les principaux utilisateurs de la Grande Rivière à laquelle ils donnent leur nom.

La rivière du Lièvre apparaît donc très tôt comme une importante voie de commerce entre les Têtes-de-Boule installés à la tête de la rivière et les nations amérindiennes qui naviguent sur l'Outaouais. Voilà un trait d'union d'environ 250 milles que l'on franchit en quelques journées de canot.

Au XVII^e siècle, au moment de l'installation d'une colonie française permanente à Québec, sur la rive du Saint-Laurent, la rivière des Outaouais et le Saint-Maurice constituent les deux principales voies de pénétration et de commerce vers les "terres du castor" dans le nord du territoire.

Sur la Grande Rivière, les chasseurs Têtes-de-Boule continuent de descendre annuellement en convois de canots chargés de fourrures.

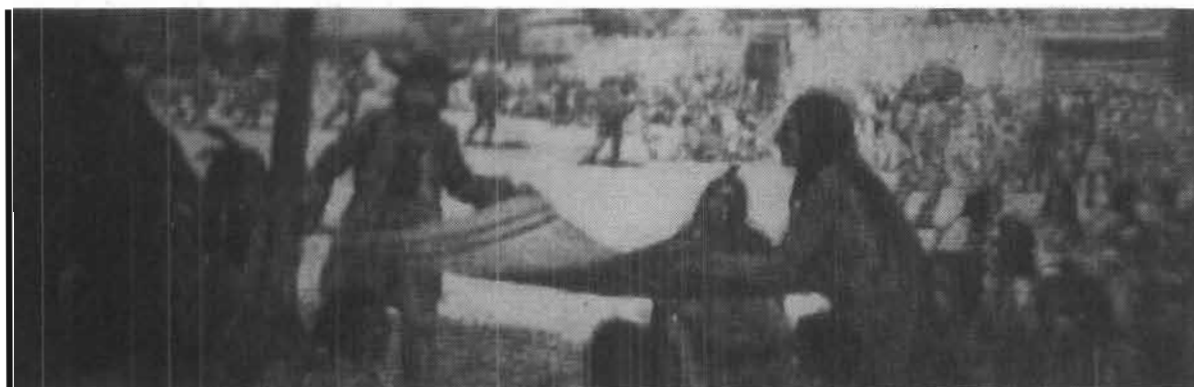
En 1613, les français de Samuel de Champlain sont installés en permanence en terre d'Amérique depuis 9 ans. Celui-ci, géographe de métier, entreprend avec quelques amérindiens de remonter le cours de l'Outaouais afin d'en reconnaître le territoire et de voir les possibilités de cette importante voie de commerce. C'est là la première présence européenne en terre outaouaise.

Voyage de Champlain en 1613

"... et continuant notre route à mont la dicte rivière, en trouvasmes une autre fort belle et spacieuse, qui vient d'une nation appelée OUESCHARINI (Petite-Nation des Algonquins) lesquels se tiennent au nord d'icelle, et à 4 journées de l'entrée".

Samuel de Champlain

L'installation des Européens en terre d'Amérique vient toutefois transformer le commerce et le mode de vie des peuples amérindiens. La demande de fourrures augmentant sans cesse, les chasseurs et trappeurs amérindiens augmentent le nombre de prises et, désormais, les convois de fourrures des Têtes-de-Boule ne s'arrêtent plus à l'embouchure de la Lièvre mais ils se rendent jusqu'au poste de traite de Ville-Marie où se tient annuellement un important marché des fourrures. Ce sont là les premiers contacts entre les occupants de la Haute Lièvre et les Européens. D'autres groupes de



Poste de traite de Ville-Marie

Têtes-de-Boule descendent par le Saint-Maurice, avec des canots lourdement chargés, pour atteindre le poste de traite de la Magdeleine, près de Trois-Rivières, à l'embouchure de la rivière, sur le Saint-Laurent.

• Guerres amérindiennes

Mais ces alliances commerciales avec les nouveaux arrivants ne plaisent pas à la nation iroquoise. Et, bientôt, à partir de 1640, par petites bandes, les Iroquois tentent de prendre le contrôle du chemin de l'Outaouais en occupant sans cesse des endroits propices aux embuscades.

Au début, les Hurons, frères ennemis des Iroquois, sont les plus durement touchés. Vers 1650, une grande armée iroquoise s'attaque à la Huronie et massacre presque tous les Hurons dont les derniers survivants se réfugient à Québec.

Massacre de la Petite-Nation

"... un printemps, les chasseurs de la Petite-Nation, avec leurs femmes et leurs enfants, revenaient d'une de leurs excursions accoutumées sur la source de la Rouge... en tout vingt canots... tous fendaient donc gaiement, de leurs avirons, les eaux du petit Nomingue... lorsqu'une dizaine de grands canots s'avancèrent à leur rencontre. Sans se déconcentrer, nos chasseurs virèrent de bord et se dirigèrent vers la pointe nord-est, pour y mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfants... mais hélas! le piège avait été habilement tendu. C'est à la mort qu'ils couraient ainsi tous ensemble... à peine avaient-ils mis le pied sur le rivage qu'une centaine de guerriers iroquois, sortant d'une espèce de retranchement... tombent sur eux, le tomahawk à la main... Deux ou trois seulement purent s'échapper à travers le bois".

R.P. Alexis de Barbezieux

A la même époque, un autre groupe de guerriers iroquois remonte la rivière Rouge et vient

s'embusquer au petit lac Nomingue pour y massacrer une grande partie de la famille des OUESKARINIS, les Amérindiens de la Petite-Nation qui redescendent la rivière après leur hiver de chasse.

De plus en plus hardis, et de moins en moins embêtés par les nombreux rapides et portages à faire sur la Lièvre, les Iroquois viennent répandre la terreur jusque chez les Têtes-de-Boule, dans le nord de la rivière.

Cette menace constante des Iroquois oblige les bandes pourchassées à délaisser la Grande-Rivière le plus possible pour utiliser des chemins détournés.

• La Lièvre: chemin détourné

La rivière du Lièvre, et la rivière Gatineau, où les rapides sont nombreux peuvent donc constituer

Les "sauts" protection pour les Algonquins

"... le quatrième, nous passâmes proche d'une autre rivière qui vient du nord, où se tiennent des peuples appelés Algonquins... laquelle n'est pas large, mais remplie d'un nombre infini de sauts qui sont fort difficiles à passer; et quelques fois ces peuples passent par cette rivière pour éviter les rencontres de leurs ennemis, sachant qu'ils ne les recherchent en lieux de si difficile accès..."

Samuel de Champlain 1613

des obstacles aux poursuites guerrières des Iroquois. Ces deux rivières deviennent donc des "chemins détournés" pour éviter les Iroquois comme l'écrivait Samuel de Champlain.

La rivière du Lièvre, surtout utilisée jusque là par les groupes de Têtes-de-Boule, devient une route privilégiée pour les autres nations alliées, pour les français, pour les voyageurs, les coureurs des bois, les soldats et les missionnaires.

Chez les Algonquins, le Grand Lièvre est une

importante divinité dans leur mythologie de la création du monde. La rivière qui porte son nom prend sa source en deux embranchements près des eaux de la rivière Manaouan. Avec ses embranchements, la rivière coule sur près de 250 milles et tombe de 1200 pieds depuis sa source jusqu'à son embouchure dans l'Outaouais. Les rapides et les portages y sont nombreux. Par cette voie détournée, on peut atteindre, l'Ottawa Supérieur, le lac Témiscamingue, et, éventuellement les Grands Lacs, évitant ainsi les Iroquois aux aguets sur la rivière des Outaouais. Un groupe de militaires avait pris l'habitude d'escorter les convois depuis Ville-Marie jusqu'à l'embouchure de la Lièvre.

C'est d'ailleurs cette voie, ce réseau de lacs et de rivières qui permet à l'expédition française de Monsieur de Tilly d'atteindre Michillimakinac, sur

Le chemin de la Lièvre

"De Tilly fut plus heureux. Il suivit l'Ottawa jusqu'à la Lièvre, remonta cette rivière et regagnant par ce chemin détourné l'Ottawa Supérieur et le lac Témiscamingue, il atteignit les Grands Lacs et rejoignit M. de Louigny. Ce chemin de la Lièvre venait d'être révélé (1691) par une troupe de soixante sauvages Têtes-de-Boule qui venaient justement d'arriver des hauteurs du Témiscamingue et du Saint-Maurice en suivant ce cours d'eau. Il atteignirent Montréal trois jours après; la traite finie, ils demandèrent au gouverneur de bien vouloir leur fournir une escorte pour leur retour jusqu'à l'embouchure de la Lièvre".

R.P. Alexis de Barbezieux

le lac Huron en 1692, en passant par la Lièvre, l'Outaouais supérieur et le Témiscamingue.

Le chemin de la Lièvre continue de prendre de l'importance pour le transport des fourrures et vers 1720, pendant une période plus calme pour la colonie française, les marchands de fourrures de Ville-Marie font construire un poste de traite à l'embouchure de la rivière, où l'on attend l'annuel convoi de fourrures des Têtes-de-Boule.

Le poste du Lièvre

"Trois lieues plus loin, à partir du fort de la Petite-Nation, se trouve l'embouchure de la rivière du Lièvre, qui descend du nord: ici encore nous sommes passés devant un autre poste de traite".

Alexander Henry, 1761

Ce poste, situé à l'embouchure de la Lièvre, est exploité jusqu'à la conquête anglaise en 1760, alors que tous les hommes dispersés dans ces postes de traite sont appelés à se replier sur Ville-Marie pour participer à la défense des établissements français du Saint-Laurent.

• Poste de traite au lac des Sables

Après la conquête de la Nouvelle-France en 1760, le fort du Lièvre est repris en main par des marchands de fourrures anglo-américains, rapidement installés à Montréal pour profiter pleinement du réseau de la traite des fourrures.

Mais à compter de 1800, le commerce des fourrures éprouve certaines difficultés et la

Description d'un poste de traite

"C'étaient, à quelques exceptions près, d'humbles palissades de pieux, plantés debout dans une clairière naturelle ou taillée dans l'épaisseur de la forêt vierge, toujours au bord de l'eau, les cours d'eau étant à toutes fins utiles, les seules voies de communication facilement praticables. Dans le quadrilatère restreint de ces fragiles enceintes, se blotissait une habitation rustique entourée d'un petit potager et de quelques bâtiments de service. Abstraction faite de la palissade, cela ressemblait à s'y méprendre à ces ensembles disparates de bâtiments rustiques que les colons édifiaient alors avec les arbres qu'ils abattaient".

Louis Antoine de Bougainville 1757

compagnie de fourrures du Nord-Ouest, propriété de ces marchands anglo-montréalais, est absorbée par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cette dernière entreprend alors une réorganisation de son réseau de traite sur l'Outaouais.

Un nouveau poste de traite est alors érigé sur la Lièvre, plus au nord, plus près des Têtes-de-Boule, à la décharge du lac des Sables, à quelques milles en amont du site de l'actuel village de Notre-Dame-du-Laus. Le commandant Mclean est alors assigné à ce fort et il va y demeurer pendant 26 ans.

Le poste du lac des Sables, situé à une distance appréciable de l'embouchure de la Lièvre, est d'abord un endroit d'échange commercial entre les Amérindiens et l'agent de la compagnie de fourrures mais l'endroit est plus qu'un magasin de provisions à être offertes aux Têtes-de-Boule, c'est aussi une sorte de relais en forêt où l'on peut dormir au chaud, prendre un bon repas, acheter des médicaments et même enterrer ses morts car on retrouve un petit cimetière près du fort. Les

Fort du lac des Sables

"C'est au lac des Sables, non loin de Notre-Dame du Laus, donc à une distance considérable de l'embouchure de la rivière, que se trouvait le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson dont Mc Lean prendra charge en 1826... Le poste comprenait une maison confortable pour le commis en charge et une grande exploitation agricole bien établie. Le bourgeois était aussi chargé du poste de la rivière Désert... auxiliaire du premier, le poste de la rivière Désert (Maniwaki) prenait au passage les Indiens qui descendaient la Gatineau, et le poste du Lac aux Sables, ceux qui descendaient la Lièvre une fois la saison de chasse terminée sur les hauts plateaux laurentiens... la communication d'un poste à l'autre se faisait par une route facile de lacs et de portages".

Guillaume Dunn

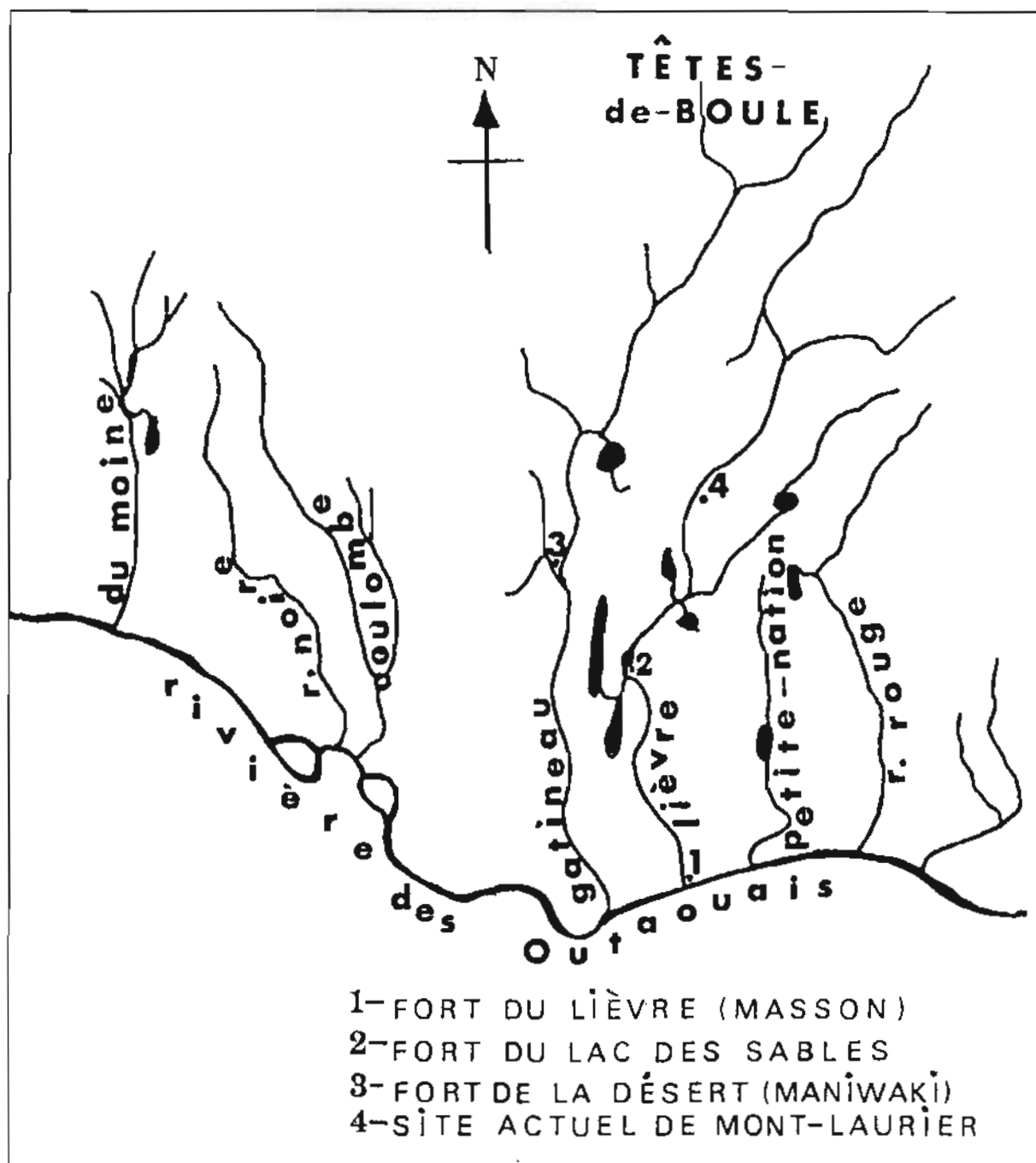


Au poste de traite

pères Oblats d'Ottawa s'y rendent aussi afin d'entrer en contact avec les familles Amérindiennes.

Avec l'ouverture de ce nouveau poste de traite, les convois de pelleteries des Têtes-de-Boule n'ont plus à descendre la rivière jusqu'à l'Outaouais.

Toute la fourrure arrivée au printemps est rassemblée au poste, et même la fourrure descendue par la Gatineau est aussi acheminée au poste du Lac-des-Sables sur la Lièvre par le chemin du grand lac 31 milles. Cette récolte annuelle est ensuite descendue vers Montréal dans de grands



Mgr Guigues au poste du lac des Sables

"Je me dirigeai, le lendemain, vers la rivière aux Lièvres, par le grand lac des 31 milles, et nous primes notre logement au poste de la Compagnie, qui est situé sur le lac des Sables".

Mgr Joseph Guigues, 1849

canots de "5 brasses et demie de long" soit environ 30 pieds et 4 pieds 1/2 dans la plus grande largeur. L'épaisseur de l'écorce formant le canot n'est que d'un quart de pouce mais l'embarcation peut porter au delà de 4 tonnes de marchandises. La Compagnie de la Baie d'Hudson fait construire ces grands canots aux Trois-Rivières. Ils sont fabriqués sur le modèle amérindien mais les artisans qui les fabriquent, de même que les avironneurs qui les conduisent, sont des québécois francophones.

L'équipage de tels canots compte parfois jusqu'à 10 avironneurs que l'on surnommait les "voyageurs". Les ballots de fourrures y sont placés en charges de 100 livres maximum pour en faciliter le transbordement car les portages sont encore nombreux sur la Basse-Lièvre.

• **Déclin du commerce des fourrures**

Mais, au milieu du XIX^e siècle, le commerce des fourrures connaît un nouveau déclin; la guerre sévissant en Europe, les peaux se vendent moins bien.

De plus, le poste de traite du lac des Sables devient bientôt quasi-inutile car la compagnie de fourrures, qui descendaient jusque là la Lièvre et la directement vers la Baie d'Hudson les convois de fourrures qui descendaient jusque là la Lièvre et la Gatineau.

Le chemin de la Lièvre ne sert pratiquement plus et le poste du lac des Sables devient rapidement désert.

Mais le déclin du commerce des fourrures coïncide avec une nouvelle vocation économique

pour l'Outaouais et pour la Lièvre: la montée de l'exploitation forestière.

Plaintes des Amérindiens

"On nous dépouille tous les jours... nous étions riches autrefois... les gens des chantiers sont là pour détruire et faire fuir les animaux qui restent".

Lettre au gouverneur Elgin

La fourrure cesse de jouer un rôle clé dans l'économie du Québec et les grands perdants de ce changement économique sont les Amérindiens qui s'en plaignent amèrement mais... inutilement.

Aujourd'hui, seule la toponymie, les noms de nos lacs, rivières, montagnes, rapides, nous rappelle

Quelques noms amérindiens de notre région

Baskatong (Piskita):

Plié: où les eaux travaillent, bombent, plient la glace en hiver.

Nominingue (Nominintc):

Celui qui est graissé.

(Onamaning):

au vermillon. Les Amérindiens se graissaient la figure et le corps d'une teinture rouge que les colons utiliseront aussi.

Saguay (Saki):

*Sortie, embouchure d'une rivière comme dans le mot **Saguenay**.*

Tapanee (Tapini):

Cresson, sorte de racine comestible que l'on trouve près des sources.

Wabassée (Wabasi):

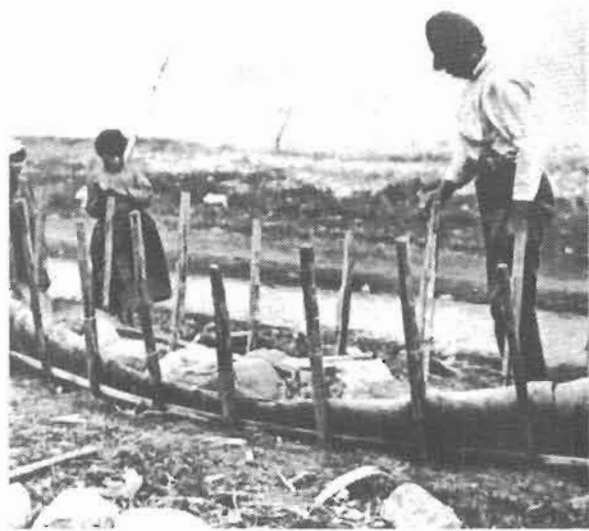
lièvre; le Grand-Lièvre est une importante divinité de la mythologie algonquine.

Windigo (Witikow):

monstre, géant anthropophage: démoniaque possédé du mauvais esprit, on le craignait et on en menaçait les enfants... Montagne du Diable.

cette longue et importante présence amérindienne. Plusieurs endroits de la région: WABASSEE, KIAMIKA, TAPANEE, WINDIGO, BASKATONG, SAGUAY, NOMININGUE, MACAZA, MANIWAKI, conservent encore des noms typiquement algonquins.

Les Amérindiens de notre région sont des nomades, mais l'histoire rappelle quelques installations sédentaires d'une famille ou deux. Ainsi, Thomas MacKanabé et sa famille s'établissent en permanence au pied des rapides Wabassee, dans le Canton Kiamika, sur les rives de la Lièvre. Cette installation permanente est la première installation humaine dans le haut de la Lièvre. On rapporte que la famille MacKanabé était d'une aide précieuse pour le portage du Wabassee que les forestiers et plus tard les colons-agriculteurs furent obligés de faire. Les Oblats parlent aussi d'un endroit amérindien, appelé MAJEMEGOS, en amont du rapide de l'Orignal qui est visité régulièrement par le Père Guinard de Maniwaki. Et finalement, le recensement du curé Desjardins, du Rapide-de-l'Orignal fait mention de l'installation d'une famille



Amérindien fabriquant un canot

amérindienne, les Nattaway, qui est installée en permanence, depuis assez longtemps, un peu en amont de la Ferme-Neuve.



Les Amérindiens du lac Victoria au sortir de la messe

EXPLOITATION FORESTIÈRE

Avec le déclin du commerce des pelleteries, les convois de fourrures cessent de descendre le chemin de la Lièvre. Au cours de ces mêmes décennies, au début du XIXe siècle, une seconde vocation économique se développe dans toute la région du nord de l'Outaouais. C'est l'époque où débute l'exploitation forestière. Cette activité avait été certainement l'une des plus négligées à l'époque de la Nouvelle-France. D'autres préoccupations économiques: commerce des fourrures et agriculture, motivaient les colons français.

• Du bois pour la Grande-Bretagne

Mais, après la conquête de 1760, l'exploitation des forêts acquiert une certaine ampleur, afin de rencontrer les besoins locaux d'abord, mais aussi et surtout afin de répondre aux besoins et à la demande de l'Empire britannique qui contrôle maintenant toute l'Amérique du Nord.

Bois équarri destiné à la construction navale, pin et chêne pour les mâts et des pièces particulières; bois de construction, planches, madriers de pins, bardeaux; douves et cercles



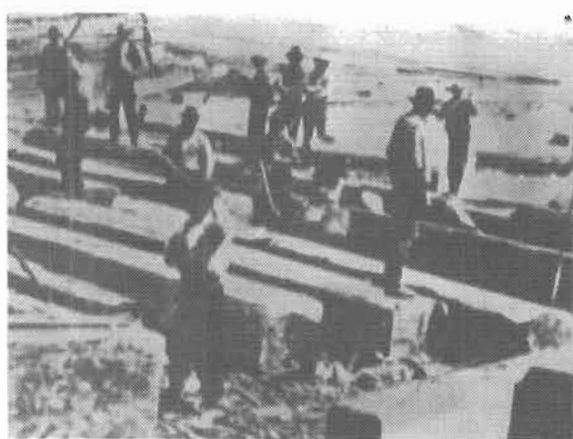
Équarrissage du pin en forêt

utilisés pour la fabrication des nombreux tonneaux, voilà autant de produits que les riches forêts de la Rouge, de la Lièvre, de la Gatineau, exporteront vers la Grande-Bretagne, depuis le port de Québec.

C'est la conjoncture politico-économique européenne qui entraîne cette forte poussée dans l'exploitation des forêts du nord. En 1806, Napoléon I, empereur des Français, organise un blocus économique systématique de l'Angleterre afin de couper l'économie anglaise de ses marchés européens. L'Empereur veut ainsi affamer l'île britannique en l'empêchant de vendre ou de se ravitailler sur le continent: c'est là la stratégie arrêtée pour s'emparer de l'île sans trop coup férir.

Après quelques mois de ce blocus, une grave pénurie de bois sévit en Angleterre car les importations en provenance de la Prusse, de la Russie et de la Norvège se sont effondrées.

La Grande-Bretagne, fière et désireuse de garder la suprématie des mers, lance donc un appel



Pin équarri pour la Grande-Bretagne

à sa nouvelle colonie canadienne. Et le Canada, dont l'économie souffrait déjà depuis le déclin du trafic des pelleteries, retrouve ainsi un nouveau souffle économique dans l'exploitation forestière qui allait sauver la mère-patrie!

Les affluents au nord de la rivière des Outaouais



Un groupe de forestiers devant un chantier

Importance économique du bois

"A partir de 1816, la courbe des envois de pin équarri s'engage résolument vers la hausse: 19,000 tonnes en 1819 et 500,000 tonnes en 1851. On retrouve exactement le même schéma pour le bois de construction... le bois accapare maintenant 74% des envois à l'extérieur".

Fernand Ouellette



Draveurs au travail

sont reconnus comme le royaume du pin blanc et du pin rouge et toute la région est rapidement convoitée par les marchands de bois. On espère y faire fortune rapidement.

Déjà en 1800, Philemon Wright ouvre un nouveau territoire et fonde une petite colonie à Hull, à l'embouchure de la Gatineau et l'activité économique de ces nouveaux arrivants est surtout axée sur l'exploitation forestière.

La nouvelle demande de bois venue d'outre-Atlantique vient rapidement intensifier le développement forestier et tous les affluents de l'Outaouais, où le bois équarri fera figure de production dominante, vont longtemps conserver une sorte de primauté dans l'ensemble du commerce du bois qui se fait à partir de la colonie canadienne.

• Développement forestier sur la Lièvre

Et la rivière du Lièvre, si longtemps utilisée comme chemin de passage par la nation des Têtes-de-Boule, servira désormais à descendre le bois vers l'Outaouais. Les chantiers se multiplient et cette nouvelle économie amène ses contingents de travailleurs de la forêt: bûcherons, piqueurs, "claireurs", "grandes-hâches", charretiers, draveurs, flotteurs de cage, manoeuvres de toutes sortes.

Mais le monde des forestiers, un peu comme celui des coureurs des bois du temps de la Nouvelle-France, porte d'autres valeurs, d'autres habitudes que celui des agriculteurs de la vallée du

Habitudes déplorables des forestiers

"On compte dans les chantiers de l'Outaouais et du St-Laurent, environ six milles jeunes canadiens, occupés à la coupe du bois d'exportation. Le prix moyen de leurs gages est 50 livres, pour les dix mois qu'ils sont généralement engagés. Mais cette somme est consumée dans l'incendie des plus déplorables passions. Quelques semaines et souvent quelques jours, passés dans les tavernes de Bytown suffisent pour dissiper le prix d'un an des plus durs travaux".

**R.P. Bourassa - Journal de Québec
mai 1841**

Saint-Laurent. Le clergé québécois a beau gronder souvent, les prédicateurs ont beau tonner, l'exploitation forestière demeurera un élément fondamental dans la structure économique du Québec.

Et au clergé qui décrie constamment les moeurs des forestiers et craint que ces milliers de travailleurs en forêt soient une perte pour l'agriculture, les marchands de bois répliquent qu'au contraire, l'agriculture québécoise s'en trouve favorisée: les chantiers forestiers consomment des quantités énormes de pain, de lard, de boeuf, de pois, de beurre, de fromage, de saindoux, et le cuir y joue un rôle important. Vue de cette façon l'exploitation forestière aide grandement l'agriculture.

Fiers forestiers

"L'exploitation des chantiers et le rapide progrès du commerce du "bois carré" amenèrent des milliers de travailleurs. Ces "voyageurs" comme on les appelait, étaient, pour la plupart, des jeunes gens qu'exaspéraient les longs hivers sur les fermes. Il leur fallait plus de vie, plus de mouvement, des distractions, des aventures. Et ces rassemblements d'hommes jeunes, forts et orgueilleux de leur force, offraient bien des inconvénients, spécialement à la "montée" de l'automne, bien davantage à la "descente" du printemps, alors que, riches de leur gain de l'hiver, les plaisirs faciles les guettaient".

Jean Paul Poulin

Sur la Lièvre, les premières concessions du droit de coupe sont accordées dans la décennie de 1820 au moment où de nouvelles lois d'importation en Angleterre viennent favoriser une forte expansion

Marchands de bois et critique du clergé

"... de la malheureuse politique adoptée, lorsque les terrains furent vendus et que les terres furent tombées entre les mains de quelques individus. M. M. Bigelow et Bowman, par leur commerce de bois, ont donné naissance au village (Buckingham). Mais ils étaient agents des terres de la couronne et, selon la bonne habitude, se sont réservé la meilleure portion, tout le front de la rivière leur appartient.

Mgr Joseph Guigues

"les gens ne prospèrent guère, car, au lieu de se livrer à la culture des champs, ils préfèrent les hasards de l'exploitation forestière qui n'enrichit guère que les gros bourgeois de Buckingham, pour lesquels ils travaillent à l'entreprise".

R.P. Alexis de Barbezieux

du commerce du bois au Canada. Les deux premières concessions sont accordées, dans la décennie 1820; la première, en 1824, à Baxter Bowman qui vient d'acheter le moulin à scie de Justin Smith dans le village de Buckingham, dans le sud de la Lièvre; la seconde concession, en 1826, à Lévis Bigelow qui termine lui aussi la construction d'une scierie de l'autre côté de la rivière à Buckingham. Les marchands de bois, fort ambitieux, se créent ainsi de véritables empires dans une vaste région. Le clergé catholique n'est

THE JAMES MACLAREN COMPANY, LIMITED

MANUFACTURERS OF

SAWN LUMBER, &C., AND GROUND WOOD PULP

Bureau central: Buckingham

Charte Sanctionnée le 18 juin 1895

Capital social de 1 million de dollars en action de \$100. chacune.

Les propriétaires:

David Maclaren d'Ottawa;

James Barnet Maclaren d'Ottawa;

John Maclaren de Brockville;

Alexander Maclaren de Buckingham;

Albert Maclaren de Buckingham.

Fabricants et marchands de bois de construction, de meubles;

Fabricants et marchands de portes et chassis;

Fabricants et marchands de pulpe de bois et papier de pulpe;

Fabricants et marchands de briques, tuiles, tuyaux en argile.

Propriétaires de navires;

Opérateurs de gardiens de quais;

Exploitants de moulins à farine, de moulins à papiers;

Exploitants de fabriques de lainage;

Cultivateurs et éleveurs de bestiaux;

Exploitants de mines;

Exploitants de tramways, jetées, viaducs, aqueducs, canaux;

Producteurs et vendeurs d'électricité pour éclairage et chauffage.

d'ailleurs pas sans s'inquiéter de cette pratique largement acceptée par le gouvernement de l'époque.

Baxter Bowan va exploiter son droit de coupe et son moulin à scie pendant 40 ans avant de vendre toute son entreprise à l'irlandais James Maclaren. Ce dernier avait été bûcheron sur la Gatineau avant de déménager ses penates sur la Lièvre où il a flairé un avenir économique plus intéressant pour lui.

La concession accordée à Lévis Bigelow passe successivement aux frères Hamilton et à John Thompson en 1853, à Lemoyne Gibb en 1869, aux frères Frank et John Ross en 1873 avant de devenir la propriété des fils de James Maclaren en 1901. A la mort de leur père en 1892, les cinq fils Maclaren ont formé la "James Maclaren Company" et depuis ils désirent monopoliser les concessions de droit de coupe sur la rivière du Lièvre.

• Le travail en forêt

En forêt, la vie des bûcherons est plutôt rudimentaire. Pour la construction des chantiers, on choisit généralement un petit plateau afin de ne pas être incommodé par les eaux au moment du dégel du printemps. On prend aussi soin de s'installer dans le voisinage d'une source d'eau saine et abondante pour que l'approvisionnement soit aisé. Autant que possible, le chantier est érigé au centre du secteur à couper afin que les ouvriers forestiers n'aient pas plus que 3 ou 4 milles à faire, en tous sens, pour faire la coupe.



Un chantier forestier

L'architecture de la bâtisse n'est pas très élégante. Les bûcherons construisent eux-mêmes le chantier au moment de leur arrivée à l'automne. La construction se fait assez rapidement car les nuits passées sous la tente sont froides en ce temps de l'année.

Le chantier

"Les édifices d'un chantier sont construits de troncs d'arbres non équarris; ces morceaux de bois ronds sont ajustés aux angles au moyen d'entailles pratiquées aux faces supérieure et inférieure des deux extrémités de chaque pièce. Les interstices entre les pièces sont calfeutrés avec de la mousse ou de l'écorce de cèdre... et (à l'intérieur)... tout autour règne une rangée de lits ou "couchettes" dont les ais sont fixés aux lambris".

Jean Charles Taché

Les arbres coupés sont émondés et transportés sur l'emplacement désigné. Les arbres sont posés par terre de manière à former un carré plus ou moins parfait, une incision est faite aux extrémités de chaque tronc afin d'emboîter les arbres placés dans le sens contraire. L'édifice s'élève ainsi par des couches d'arbres superposés; le tout est rustique mais très solide.



Intérieur d'un chantier; à l'heure de la levée

Un chantier abrite environ 35 hommes. Et tout près on érige quelques autres constructions: écurie pour les chevaux, abris pour le foin. Et voilà donc

un îlot humain installé au cœur de la forêt pour près de la moitié de l'année.

Jos Montferrand

"On le retrouva quatre ans plus tard travaillant à l'exploitation des pinèdes de la rivière du Nord. Par la suite, il fut employé par un marchand de bois qui possédait des chantiers situés sur la rivière des Outaouais. Son travail efficace et son honnêteté lui valurent d'être considéré à plusieurs reprises comme l'homme de confiance des patrons. En raison de l'expérience acquise pendant ses premières années de service, on le nomma contremaître. Montferrand aimait cette vie errante qui le mena à travers les différents chantiers de coupe de bois de l'Outaouais.

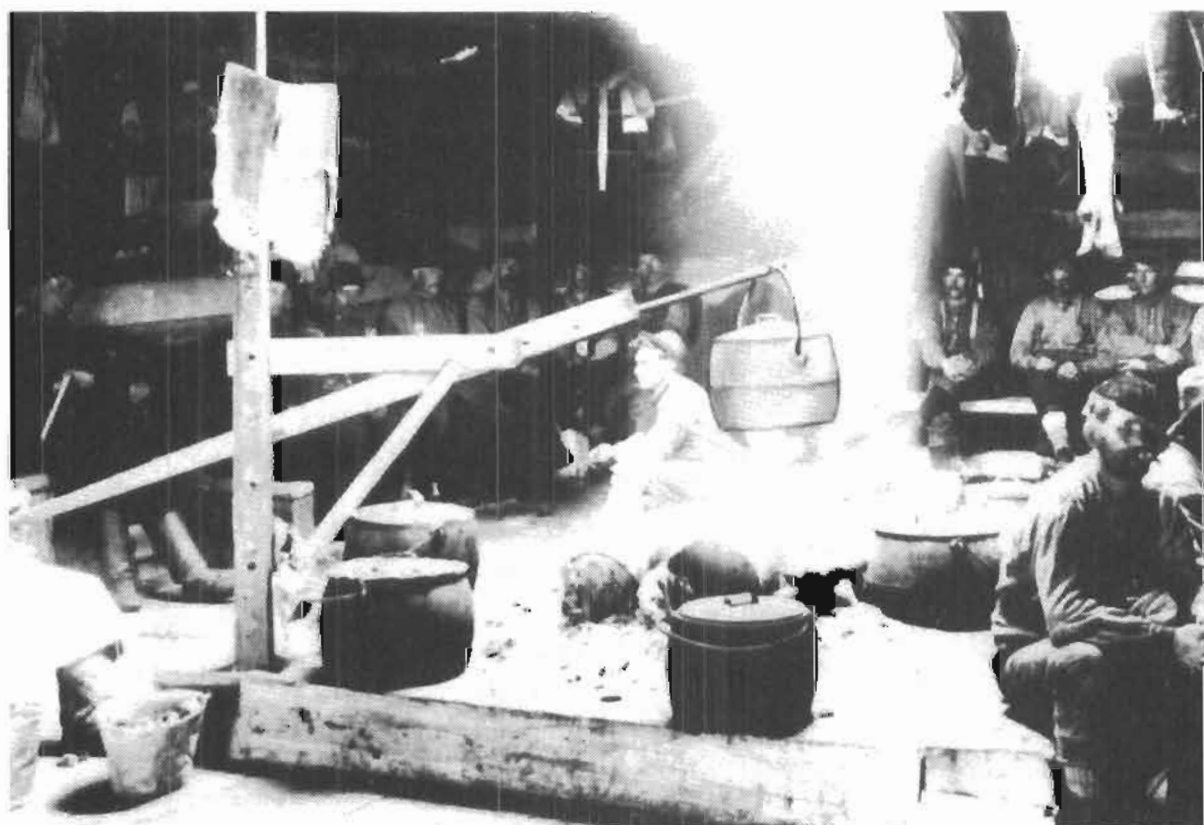
Benjamin Sulte

Toute la rivière du Lièvre et ses affluents sont ainsi jalonnés de ces chantiers forestiers. Plusieurs années plus tard, en 1886, le pionnier Charles Bock utilisera les restes de l'un de ces chantiers de la compagnie Ross pour se construire une maison, à son arrivée au rapide de l'Original.

Force de Montferrand

"... un jour qu'il était porteur de plusieurs milliers de piastres destinées à la paie de ses gens, Montferrand fut attaqué, au lac des Sables, par cinq hommes qui voulaient le dévaliser. Malgré leurs bâtons, il assomma trois d'entre eux et s'empara des deux autres pour les livrer à la justice. Le lac des Sables est en haut de la rivière du Lièvre, à trente lieues de Buckingham.

Benjamin Sulte



Intérieur d'un chantier; à l'heure du repas

Le travail forestier dure de longs mois: les "piqueurs" abattent les arbres, et les dégrossissent, ensuite, ils cèdent la place aux "grandes hâches" qui les équarrirent. Les "charretiers" chargent ensuite ces pièces énormes sur des traîneaux afin de les amener sur la glace de la rivière dans des chemins ouverts par les "coupeurs de chemins" qui débarrassent les lieux de halage des arbres et des branches qui les obstruent.



Croquis de Jos Montferrand d'après Henri Julien.

Le travail est exigeant et nécessite des hommes forts et travailleurs. Les contre-mâtres sont très souvent d'une dureté extrême. Cette période amène dans les forêts de la Lièvre, le légendaire Jos Montferrand, géant herculéen qui est au service de Baxter Bowman à titre de contre-mâtre entre 1832

et 1840 dans les chantiers autour de la Ferme Wabassée et de la Ferme Rouge.

• Système de fermes

Mais, au fur et à mesure que la coupe du bois

Les fermes

"... le voyageur aperçoit des fermes bien cultivées, comme la ferme de l'exbow de la Compagnie Ross, et celle des Pins de Maclaren (à Notre-Dame du Laus).

R.P. Alexis de Barbezieux

"grands défrichements, vastes prairies, bonnes maisons, granges spacieuses; des hangars, des remises, écuries et étables; bien du foin, bien du grain, des légumes en abondance, des greniers bien fournis, des saloirs jamais vides et de l'argent dans la bourse".

**Guillaume Alphonse Nantel à la ferme
André Beaulieu**

"on appelle Wabassée, une ferme située sur la rivière du Lièvre, appartenant aux marchands de bois où ces derniers tiennent des marchandises et des provisions de toutes sortes pour alimenter leurs chantiers.

Joseph Guérin 1884

"En remontant toujours la rivière vers le nord, on rencontre trois grandes fermes de chantiers; la première, près de Kiamika s'appelle la ferme Rouge de Maclaren...; la seconde est connue sous le nom de ferme Neuve de la Montagne; elle est occupée aujourd'hui par M. Cyrille Lafontaine; enfin, à 40 milles plus haut, encore vers le nord, se trouve la dernière terre cultivée, la ferme Tapane de Messieurs Ross, au delà s'étend l'incommensurable solitude".

R.P. Alexis de Barbezieux

remonte la rivière vers le nord, l'approvisionnement devient de plus en plus difficile. Les distances et les rigueurs du climat en hiver commandent une nouvelle méthode pour l'approvisionnement des

hommes et des chevaux dans les chantiers. Les marchands de bois s'organisent donc afin de nourrir hommes et chevaux avec une production agricole récoltée sur place. C'est donc l'apparition du système des fermes: grandes exploitations agricoles développées en forêt à proximité des chantiers. Ces fermes nécessitent un défrichage assez important, car il faut nourrir plusieurs chantiers pendant toutes les années que dure la coupe forestière dans une région. On y retrouve toutes les constructions nécessaires pour y produire et y emmagasiner les vivres, le fourrage et les animaux de boucherie. Généralement, on y aperçoit une grande maison en pièces équarries, de larges granges, des hangars, des remises et des écuries.

Les marchands de bois ne songent nullement à l'installation permanente de colons avec ce système de fermes agricoles. La colonisation ne les intéresse guère. D'ailleurs, les marchands de bois voient d'un mauvais oeil que la forêt soit remplacée



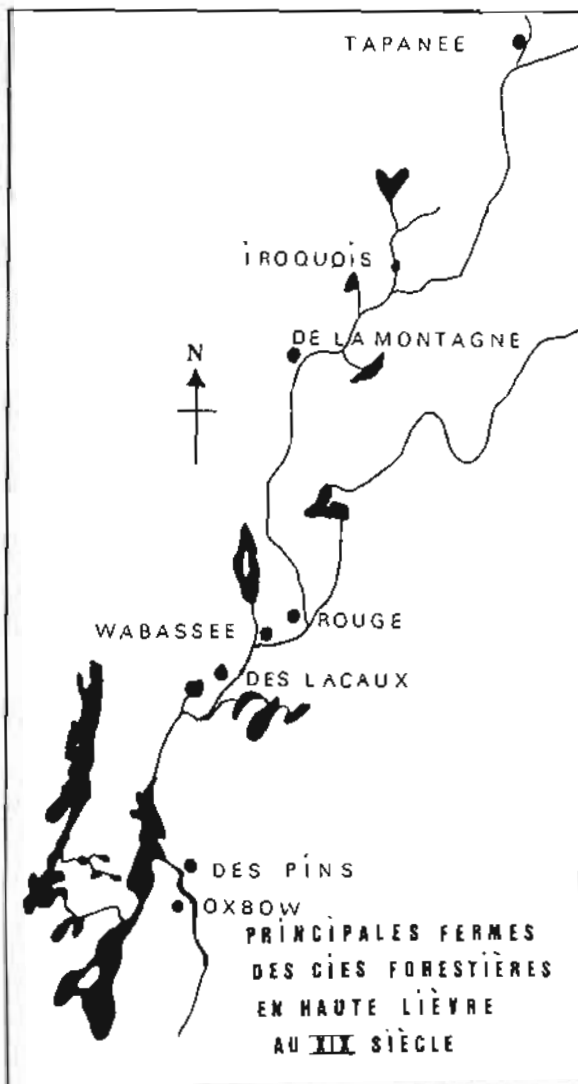
La ferme Rouge

par des terres cultivées.

Mais, ce système de fermes, au coeur de la forêt, va aider indirectement la colonisation agricole. Certains bûcherons, fils de terriens, reprennent le goût de la terre en voyant la qualité du sol qu'il y a sur la Lièvre. Et lorsque la coupe est finie dans les



La ferme Wabasse



chantiers autour, la ferme de la compagnie demeure et devient souvent, avec les années de colonisation agricole qui suivront, un embryon de village.

Les fermes qui jalonnent la Lièvre au temps des forestiers ne deviendront pas toutes des centres de colonisation intense mais certaines donneront naissance à des villages de colonisation agricole qui marqueront l'histoire de la Lièvre: la ferme des Pins à Notre-Dame du Laus, la Ferme des Lacaux à Notre-Dame de Pontmain, la Ferme Rouge à St-Gérard de Kiamika et la Ferme Neuve qui garde encore son joli nom.



Peinture représentant des draveurs à l'oeuvre sur les affluents de l'Outaouais



Peinture représentant des draveurs à l'oeuvre sur les affluents de l'Outaouais

LA COLONISATION AGRICOLE

Après la conquête anglaise de 1760, le peuple québécois se replie massivement vers l'agriculture. Les terres agricoles, excellentes le long du fleuve Saint-Laurent, réussissent à nourrir toute la population pendant un certain temps, mais, les familles québécoises ont des nombreux enfants et après quelques décennies, le problème du surpeuplement agricole se pose avec acuité.

De nouvelles terres s'ouvrent dans les cantons de l'est, mais, le gouvernement d'alors, instrument colonial et assimilateur, y favorise grandement l'immigration venue des îles Britanniques.

Ces situations cruellement injustes pour les Québécois francophones amèneront la rébellion ouverte des Patriotes en 1837 à 1838. Mais cette

Émigration aux États-Unis

"Depuis 1837, l'émigration des Canadiens-français vers les États-Unis s'accroît d'année en année. Là bas, ces canadiens étaient bien reçus, bien payés, parce qu'ils étaient honnêtes, industriels et diligents; mais la province s'appauvrisse d'autant".

R.P. Samuel Charette

révolte est écrasée et le surpeuplement continue de s'accroître.

La situation devient de plus en plus inquiétante pour le peuple du Québec car c'est bientôt par milliers annuellement que les familles et les jeunes gens quittent leur pays natal pour émigrer vers les États-Unis, au sud, afin de trouver du travail.

• Faire cesser l'exode des Québécois

Devant l'incurie gouvernementale, le cri d'alarme est lancé par le clergé québécois. Les curés des paroisses du Québec craignent que ces nombreux exilés perdent leur sentiment religieux en terre étrangère, certes, mais c'est aussi par amour de la nation, par sentiment patriotique qu'ils organiseront une vigoureuse campagne pour arrêter le fléau.

Cimetière de la nation

"L'émigration aux États-Unis, c'est pour ainsi dire le cimetière de la nation. Que de bras, que de travail, que d'intelligence qui sont perdus pour toujours pour le pays. Comme si on les portait au cimetière.

Curé Labelle

Il faut faire cesser cet inquiétant exode et, partout, dans les paroisses, aux prônes du dimanche, aux confessions, au presbytère, dans les familles lors des visites dans la paroisse, les curés se font un devoir de mettre les familles, les jeunes gens, en garde contre ces départs si coûteux pour l'avenir du peuple québécois. Cette forme d'intervention du clergé arrivera à diminuer un peu le phénomène, mais il faut plus. Il faut essayer d'endiguer l'hémorragie définitivement et pour ça, il faut ouvrir de nouvelles terres agricoles pour garder tous ces gens au Québec.

• Rôle du curé Labelle

Dès lors, le rôle historique du curé Labelle de St-Jérôme, va débiter. Le légendaire curé va devenir en peu de temps l'extraordinaire porte-parole de ce



Le curé Antoine Labelle

mouvement de colonisation agricole vers de nouvelles terres qui s'amorce au Québec durant la seconde moitié du XIXe siècle. Alors que le curé Hébert travaille vaillamment pour amener des colons au lac St-Jean, que le curé Brassard en fait de même au nord de Joliette, vers St-Michel-des-Saints, le curé Labelle, lui, concentre ses efforts à peupler la région au nord de sa paroisse de St-Jérôme, dans les Laurentides, le long de la rivière Rouge, de la Kiamika, de la Lièvre.

Entre les années 1869 et 1881, le curé de St-Jérôme fit plus de 30 voyages de reconnaissance et d'exploration dans ces régions dites "des pays d'en haut" afin d'y trouver de bonnes terres propices à l'agriculture. Tous ces cantons du nord ne sont alors connus que par les forestiers qui montent y faire la coupe du bois.

La colonisation

"A l'époque de la ruée vers les chantiers de la Gatineau et de la Lièvre, la colonisation présentait un double aspect, à la fois patriotique et religieux. Il s'agissait d'abord d'établir le surplus des vieilles paroisses de la vallée du Saint-Laurent. On se rappelle qu'à l'époque des "troubles de 1837" un des malaises qui les suscitèrent fut justement l'impossibilité, pour les jeunes canadiens français, de s'établir à proximité des seigneuries, spécialement dans les "cantons de l'est" réservés à l'élément anglais. Chaque année les États-Unis attiraient des milliers de jeunes gens. Les esprits clairvoyants considéraient la vallée de l'Outaouais et celles de ses affluents, au moins de la rive nord, comme un beau domaine à conquérir pour les canadiens-français.

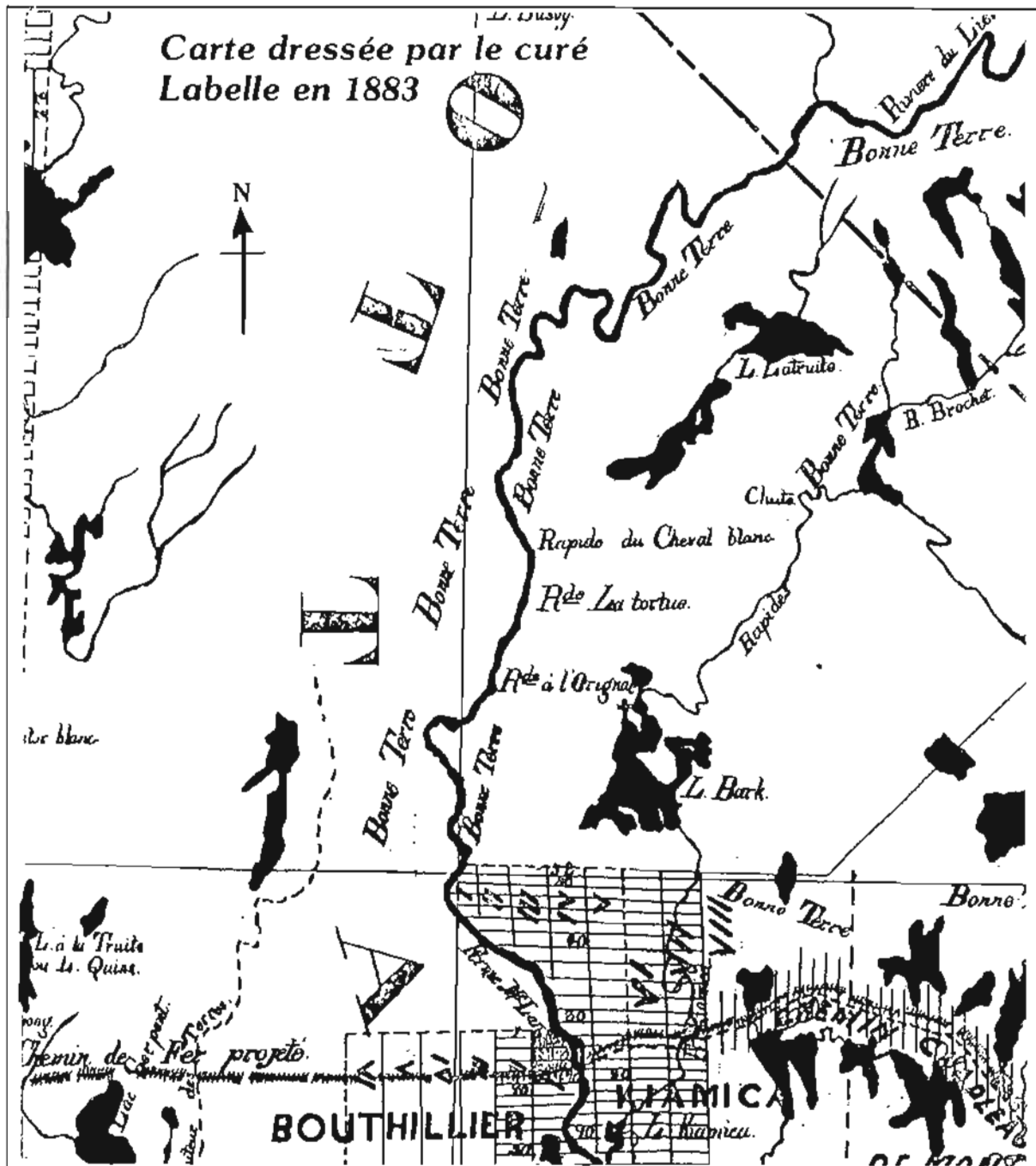
Jean-Paul Poulin



Le curé Labelle en expédition dans le nord

“Il s’agit d’ouvrir ce territoire à la colonisation d’y fonder des centaines de paroisses, d’y fixer un million d’habitants” lancera l’optimiste curé. Mais son rêve de peupler les cantons du nord n’a rien d’utopique car déjà, en 1859, le rapport Bouchette sur les terres de la Couronne parle des vallées de la

Rouge et de la Lièvre comme un véritable paradis à conquérir. “Les vallées de la rivière Rouge, et de la Lièvre présentent une grande étendue de terres qui sont d’une qualité supérieure et ne sont surpassées par aucune autre du Haut ou du Bas-Canada” peut-on y lire.





Chantier de colon

Le curé Labelle, que l'on surnommera "le roi du Nord", veut avant tout que son oeuvre de colonisation soit progressive et planifiée. En 1879, il obtient le prolongement du chemin de fer jusque dans sa paroisse de St-Jérôme et il va consacrer beaucoup de temps et d'énergie à faire monter la

Le chemin de fer du nord

"Je ne crois pas qu'il y ait un chemin de fer au monde qui ait plus d'avenir et qui soit plus important pour la race française. Il devient naturellement comme le débouché pour la colonisation des trois quarts de la province. Le nord lui appartiendra, avec le temps, les lieux, les circonstances, la nature des choses, tout cela se fera.

Curé Labelle

voie ferrée de plus en plus loin, vers le nord. Pour lui, la solidité et la durabilité de ces établissements de colons sont conditionnelles à la montée d'un chemin de fer qui va desservir toutes ces régions, permettant aux agriculteurs d'offrir plus facilement leur production sur le marché montréalais et assurant un développement économique régional avec la création de petites entreprises locales liées à l'agriculture ou à l'exploitation forestière.



Le chemin de fer des "Pays d'en Haut" en construction

En 1884, les rails atteignent Saint-Agathe des Monts, mais ce ne sera qu'en 1909, que la voie ferrée touchera finalement les rives de la Lièvre, au Rapide-de-l'Original. Et malgré les nombreux projets, les rails ne sont jamais montés plus haut sur cette ligne de chemin de fer.



Groupe de colons des Cantons du Nord

La colonisation en haut de Pontmain

"A partir de Pontmain, on peut dire que la chaîne des Laurentides est franchie et qu'une nouvelle région commence, région ondulée et présentant les caractères des vrais pays agricoles, c'est le nord, la terre promise de la colonisation, ce nord jadis inconnu et qui, depuis le curé Labelle, attire l'attention de tout bon patriote. La terre, en effet, commence à être excellente à partir de Pontmain, la montagne a presque absolument disparu, le canton Dudley est sablonneux, mais fertile, riche en bois et riche en foin. Celui de Bouthillier renferme de magnifiques terres glaises sur le bord de la Lièvre. Celui de la Kiamika, rocheux à l'est, est excellent également sur le bord des rivières; celui de Robertson est à la fois gras et sablonneux; les cantons de Campbell et de Pope sont des terres d'excellente qualité."

R.P. Alexis de Barbezieux

Le curé Labelle est aussi à l'origine de la création de la Société de Colonisation du diocèse de Montréal en 1879. L'association visait à bien planifier le mouvement de colonisation, à recruter des colons intéressés et travailleurs, à les ravitailler, à les aider, les soutenir. On ne peut certes pas parler d'utopie et de manque d'organisation et

Paradis terrestre...

"Les cantons de Dudley et Wabasse, et surtout ceux de Kiamika, de Bouthillier et de Campbell possèdent les conditions requises pour plaire. Pas de montagnes, terre non seulement d'une fertilité incomparable, mais plane et unie comme une table; oui, comme une table de noces où le festin est destiné à être perpétuel. Pas de monotonie: la nappe se change plusieurs fois dans l'année. Pendant l'hiver elle est blanche comme la robe d'une vierge; puis elle devient verdoyante et embaumée comme le jeune foin qui pousse; vers l'automne, elle a la couleur des épis dorés. Nous y sommes tous conviés". "C'est dans les cantons du Nord que se trouve la vraie californie pour nos jeunes canadiens; chaque lot y renferme un trésor pour celui qui sait le découvrir".

"Le pays est ondulé c'est-à-dire, il présente tour à tour des plaines et des hauteurs. Ce sont des collines, des côteaux, à pente douce, aux croupes larges et arrondies, que la charrue peut gravir le plus souvent, jusqu'à leur sommet. Un grand nombre de lacs et rivières égouttent le terrain et donnent au paysage, un aspect pittoresque autant que varié.

Depuis cheval blanc jusqu'aux fourches de la Lièvre, le terrain dans le voisinage de la rivière est plan et le sol généralement bon; on rencontre plusieurs terres là où le grain et le fourrage sont récoltés pour alimenter les chantiers. Les bords de la rivière sont bas et le courant est assez fort, brisé ça et là, par des rapides".

Guillaume Alphonse Nantel

l'énergie déployée par cet homme tenace est bientôt reconnue au niveau gouvernemental. Le premier ministre du Québec, Honoré Mercier, lui confiera le poste de sous-ministre au ministère de l'agriculture et de la colonisation qu'il dirige dans son gouvernement. Grâce à ce poste politique, le curé peut porter son message à travers tout le Québec et même à l'étranger.

Avec l'appui de Mercier, titulaire du ministère, il fait publier les "Guides du colon": brochures gouvernementales qui facilitent les démarches des futurs colons, leur indiquant les meilleurs endroits à coloniser, les routes à suivre, les divers besoins. La région de la Haute Lièvre, particulièrement en amont de la Ferme des Lacaux à Notre-Dame de Pontmain y est décrite comme excellente à l'agriculture. Les rapports parlent de pentes



Premiers défrichements

Avantages... pour le colon

"... l'intéressé pourra choisir le meilleur terrain au prix de 30 centins de l'acre, payable en 5 ans. Quelques mois de travail lui suffiront pour faire une éclaircie de quelques arpents... le colon y trouvera plus que sa nourriture et celle de ses bestiaux. Le chauffage ne lui coûtera que la peine de bûcher son bois. Comme il y a moins de luxe dans ces cantons nouveaux, les filles se contenteront de robes plus modestes et de chapeaux moins fleuris".

Guillaume Alphonse Nantel

douces, d'égouttement facile, de terres excellentes.

Le colon intéressé et désireux de s'établir dans ces régions doit acheter son lot de l'agent des terres: le prix uniforme est de 30 centins l'acre; la somme est payable en 5 ans, par versements et la Société de Colonisation est là pour aider les plus démunis.

• **Colonisation et marchands de bois**

Mais la montée et l'installation sur les terres de la

Colonisation et marchands de bois

"Mais la loi du 10 septembre 1883, du gouvernement Mousseau, créant d'énormes réserves forestières au profit des marchands de bois, entravait l'essor de la colonisation dans la région".

Robert Rumilly

"Les marchands de bois voyaient ce monde avec un oeil plus ou moins serein. Les lots pris par les colons, bientôt retranchés de leurs limites forestières les privaient des avantages d'une certaine quantité de bois".

Joseph Guérin

"On peut s'étonner de ce retard et de cette lenteur du peuplement d'une des plus belles régions de la province. Comment, en effet, les "voyageurs" fils de terriens pour la plupart, ne songèrent-ils pas à s'établir, plus tôt et plus nombreux, dans ces régions? Sans doute, l'éloignement des centres et la pauvreté des routes, si on peut appeler ainsi les "Trails" des bûcherons, peuvent expliquer ce retard et ce petit nombre. On devine que d'autres obstacles se dressèrent, car les difficultés que rencontrèrent les Sociétés de Colonisation ne furent pas imaginaires. Sans jeter la pierre à personne, on peut se demander si un plan d'ensemble, une organisation plus méthodique n'auraient pas fait davantage.

Jean-Paul Poulin

Haute-Lièvre rencontrent des obstacles majeurs. Le développement de la colonisation agricole est souvent ralenti par les compagnies forestières, installées avant l'arrivée des colons, qui voient d'un mauvais oeil que la forêt soit remplacée par des terres cultivées. Les compagnies craignent de perdre de l'excellent bois et depuis que le gouvernement Mousseau leur a accordé d'énormes réserves forestières, les marchands de bois règnent en rois et maîtres et ont une influence déterminante sur le développement et même sur la survie de ces nouvelles colonies agricoles.

Et le gouvernement, malgré de beaux discours, se contente d'une simple supervision. Dans les faits, toute l'initiative du développement est laissée aux intérêts privés et les marchands de bois sont beaucoup plus favorisés que les colons. Ces derniers ont donc à subir l'hostilité sourde des compagnies forestières même si ces nouveaux colons font d'excellents bûcherons à leur emploi durant les mois d'hiver: les colons doivent attendre



Chantier de colonisation

un certain nombre d'années avant d'être bien installés et le travail du bûcheron dans les chantiers voisins leur procure un revenu d'appoint essentiel.

• Difficulté du voyage

Un second obstacle de taille se dresse devant le colon désireux de venir s'établir dans le Haut de la Lièvre ou sur la Kiamika: l'absence d'un bon chemin carrossable.

Le curé Labelle a beau présenter la région comme excellente à l'agriculture, les familles désireuses de venir s'y installer n'ont aucune route convenable pour y arriver.

Le chemin le plus aisé consiste à remonter la rivière du Lièvre depuis son embouchure sur l'Outaouais, comme l'ont si longtemps fait les

Chemin de la Lièvre

"A mon arrivée dans le haut de la Lièvre, il n'y avait pas d'autre voie de communication que la rivière; l'été en canot d'écorce, l'hiver sur la glace... Nous profitons des chemins d'hiver sur la Lièvre, pour aller chercher des provisions pour l'année à Buckingham. S'il fait beau temps nous faisons le voyage dans 7 ou 8 jours".

"... je les descendis jusqu'à Buckingham par la Lièvre sur les chemins de glace que les marchands entretenaient l'hiver sur cette rivière".

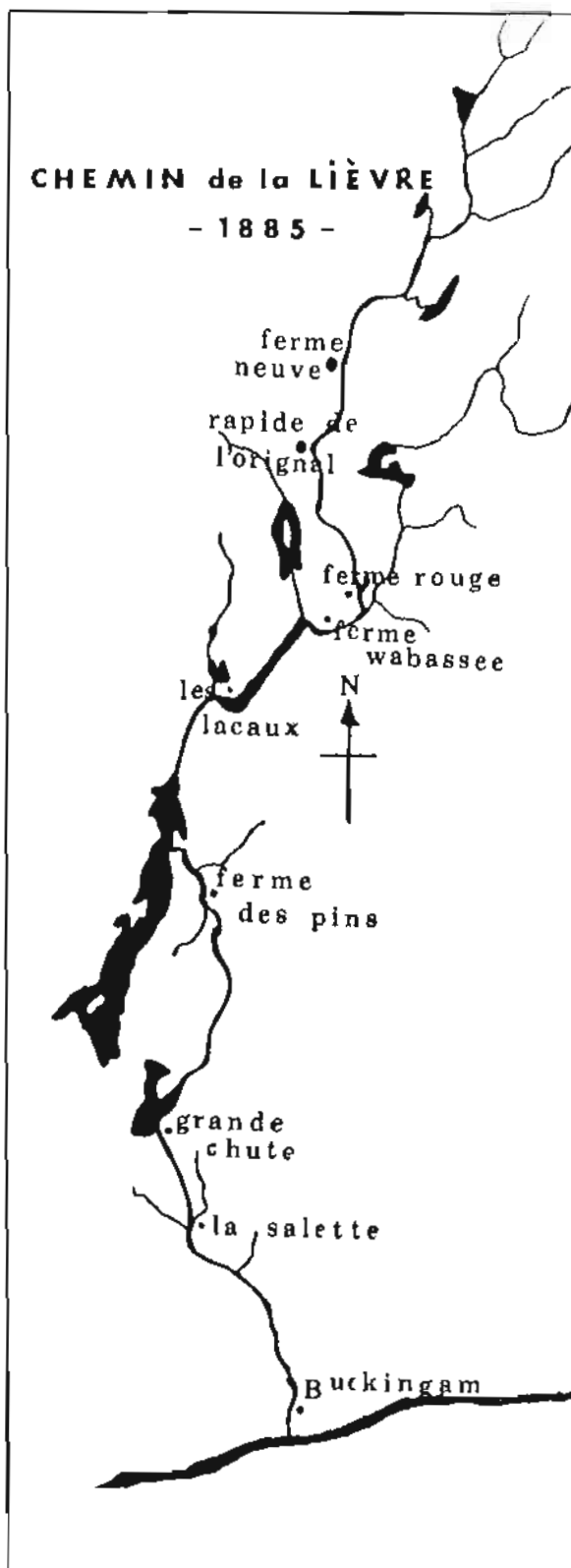
Joseph Guérin 1884

trappeurs amérindiens et comme le firent les forestiers à l'emploi des marchands de bois. A partir de Buckingham, le voyage se fait en canot durant les mois d'été et en traîneau et cheval sur la glace de la rivière durant l'hiver. C'est l'unique moyen de venir vérifier les dires du bon curé au sujet des "bonnes terres" de la Haute-Lièvre.

Cette route difficile ne sourit certainement pas à tous et la colonisation s'en trouve ralentie d'autant. Mais le curé colonisateur n'est pas homme à se laisser vaincre par un tel obstacle. Il multiplie les rencontres avec ses amis politiques afin de trouver la meilleure solution pour régler le problème d'accès de la Lièvre supérieure.

La première solution est la mise en opération de deux petits bateaux à vapeur sur la partie sud de la Lièvre pour aider les colons. Ces deux lignes de navigation sont financées en bonne partie par la Société de Colonisation du diocèse de Montréal.

A compter de 1883, les bateaux font la navette



entre Buckingham et la Grande-Chute (High Falls) et de la Grande-Chute jusqu'à la Ferme des Pins, près de Notre-Dame du Laus. On avait aussi prévu établir une autre ligne entre le rapide des Cèdres en amont de Notre-Dame du Laus jusqu'au pied du rapide du Wabassée où Thomas Mackanabé et sa famille sont fixés depuis 1848.

Une telle initiative permet certainement une

Navigation sur la Lièvre

"Le 26 au matin, nous nous embarquons sur un tout petit vaisseau qui fait le service sur la Lièvre, de Buckingham au High Rock, 24 milles; à chaque instant, on entend le sifflet de la machine du bateau appeler les habitants riverains pour leur livrer, soit une poche de fleur, un sac de sel, un poêle, une lettre ou un paquet quelconque..., au petit rapide de la Salette, le vaisseau approche de terre, on attache un gros câble à sa proue, voyageurs et équipage tirent sur la corde, en vingt minutes le rapide est franchi".

Joseph Guérin

"Dès l'été 1883, de petits bateaux à vapeur avaient commencé à faire leur apparitions sur la Lièvre, là où 3 ans auparavant ne glissaient que des canots. Les dénommés Thibault, aidés par la Société de Colonisation du curé Labelle, étaient propriétaires de l'un de ces navires. En 1884, on demandait encore de l'aide au curé Labelle pour assurer une ligne de bateau à vapeur sur la Lièvre, depuis les Pins jusqu'à Wabassée, près de 40 milles".

Hélène Tassé

meilleure utilisation du chemin de la Lièvre, mais le futur colon doit encore franchir une distance de plus de 40 milles, sans chemin carrossable, depuis Notre-Dame du Laus, avant d'atteindre le rapide de l'Original.

• **Le chemin Chapleau**

Mais la navigation à vapeur n'apporte pas les résultats escomptés pour le peuplement en Haute-

Chemin Chapleau

"A quatre milles de la Chute-aux-Iroquois prend le chemin Chapleau qui vous conduit jusqu'au lac Nominique et ira aboutir à la rivière du Lièvre..."

Guillaume Alphonse Nantel, 1884

"Il y a 46 lieues de Montréal à Montarville (Kiamika) par la voie de St-Jérôme et plus de 60 par la voie de Buckingham. Le chemin de St-Jérôme est plus direct; malheureusement il ne se rend pas encore à la Lièvre. Il reste 5 à 6 lieues de chemin à construire".

T.B. Benoit 1884

"L'immigration qui se dirige aujourd'hui vers le nord ne prend point le chemin long et

difficile de la Lièvre, mais elle vient de Montréal par la voie ferrée et par le chemin Chapleau".

R.P. Alexis de Barbezieux

"Pour nous rendre à destination, il nous restait encore 27 milles à faire en pleine forêt. Nous devons passer par une toute petite route à peine défrichée, que le gouvernement avait fait faire l'automne précédent. Pas une seule habitation ne se trouvait sur ce chemin. Nous avançons bien lentement; nos chevaux comme nous étions épuisés de fatigue, à peine faisons-nous cent pieds sans nous arrêter pour couper les arbres qui barrent la route".

Joseph Guérin 1884



Famille de colons installée sur le chemin Chapleau

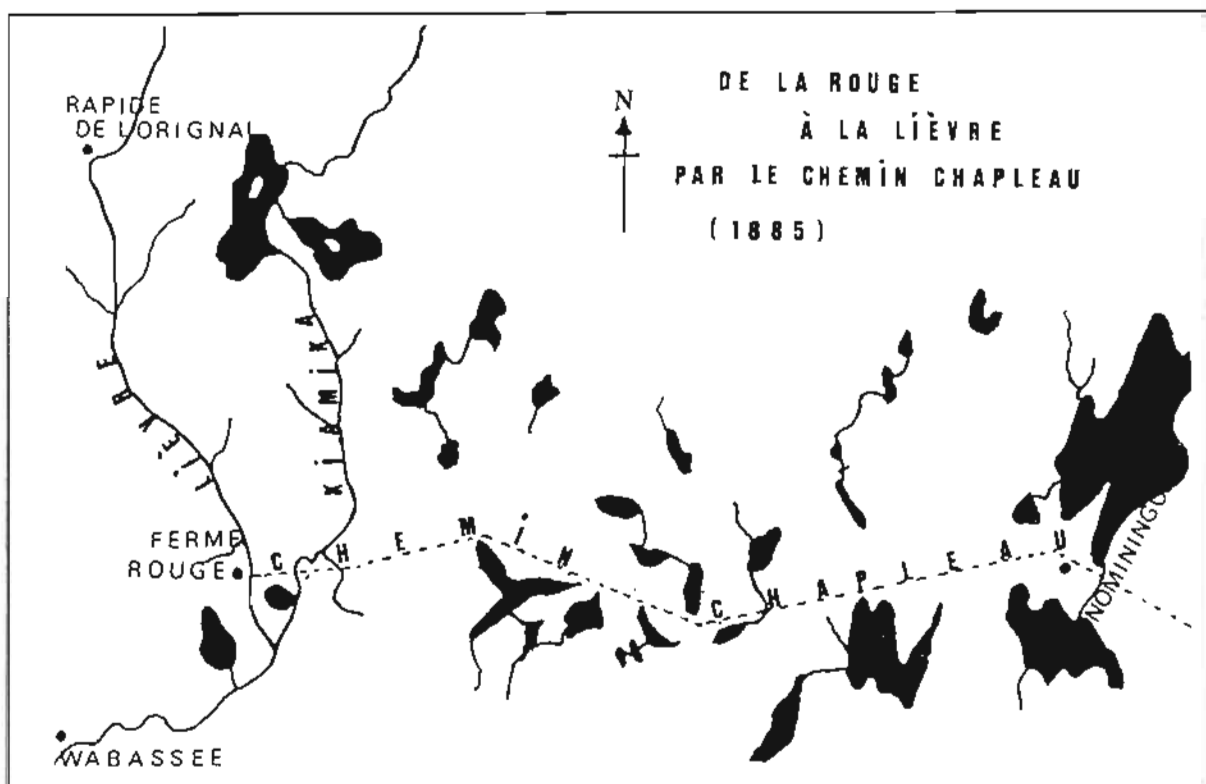
Lièvre et le curé Labelle entreprend une nouvelle campagne qui vise à faire construire une bonne route carrossable qui relierait la rivière Rouge à la rivière du Lièvre.

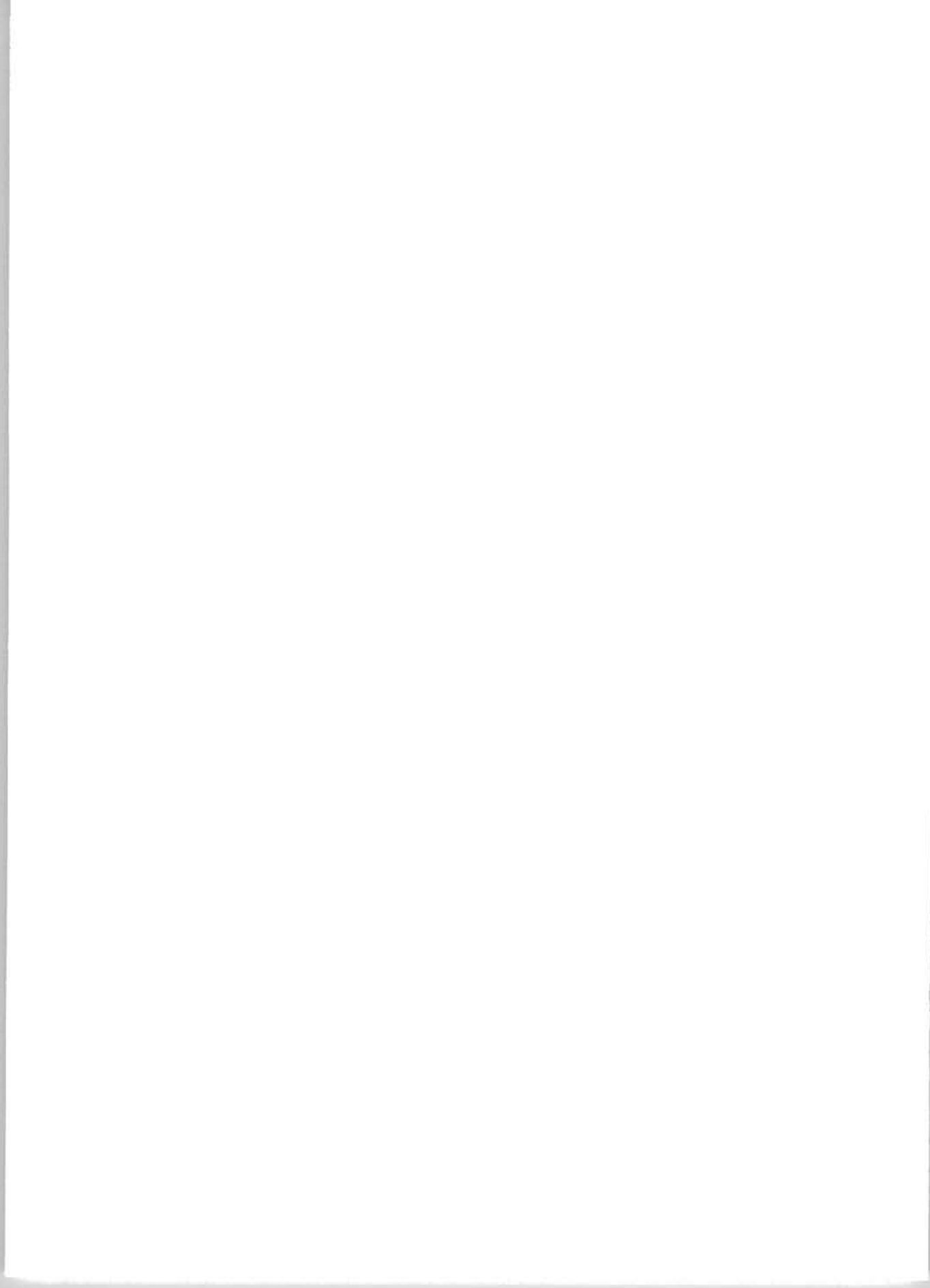
En 1884, le gouvernement Mercier approuve le projet et les crédits nécessaires sont votés pour l'ouverture de ce chemin de colonisation.

Cette route de colonisation, le chemin Chapleau, va relier Chute-aux-Iroquois sur la rivière Rouge, à la Ferme-Rouge à la hauteur de l'embouchure de la rivière Kiamika sur la Lièvre, en passant par la colonie de La Minerve et celle du Nominique. Le chemin est complété au cours de l'hiver 1884-1885. Les travaux sont confiés à l'entrepreneur Pierre-Casimir Bohémier de Sainte-Agathe des Monts.

Cette route sera véritablement providentielle pour la colonisation car, à peine terminée, la vallée de la Lièvre connaîtra un premier essor agricole alors que les premiers colons arrivent en exploration dans la région du rapide de l'Original: un groupe de Sainte-Adèle, les frères Fortier d'abord, et un groupe des Cantons de l'Est, dirigé par Solime Alix de Waterloo, quelques jours plus tard.

Le destin de la Lièvre Supérieure a longtemps été lié à celui de l'Outaouais, mais avec l'ouverture du chemin Chapleau, l'histoire change et désormais c'est à partir de la région laurentienne et de la région métropolitaine que le développement des cantons du nord va se faire.



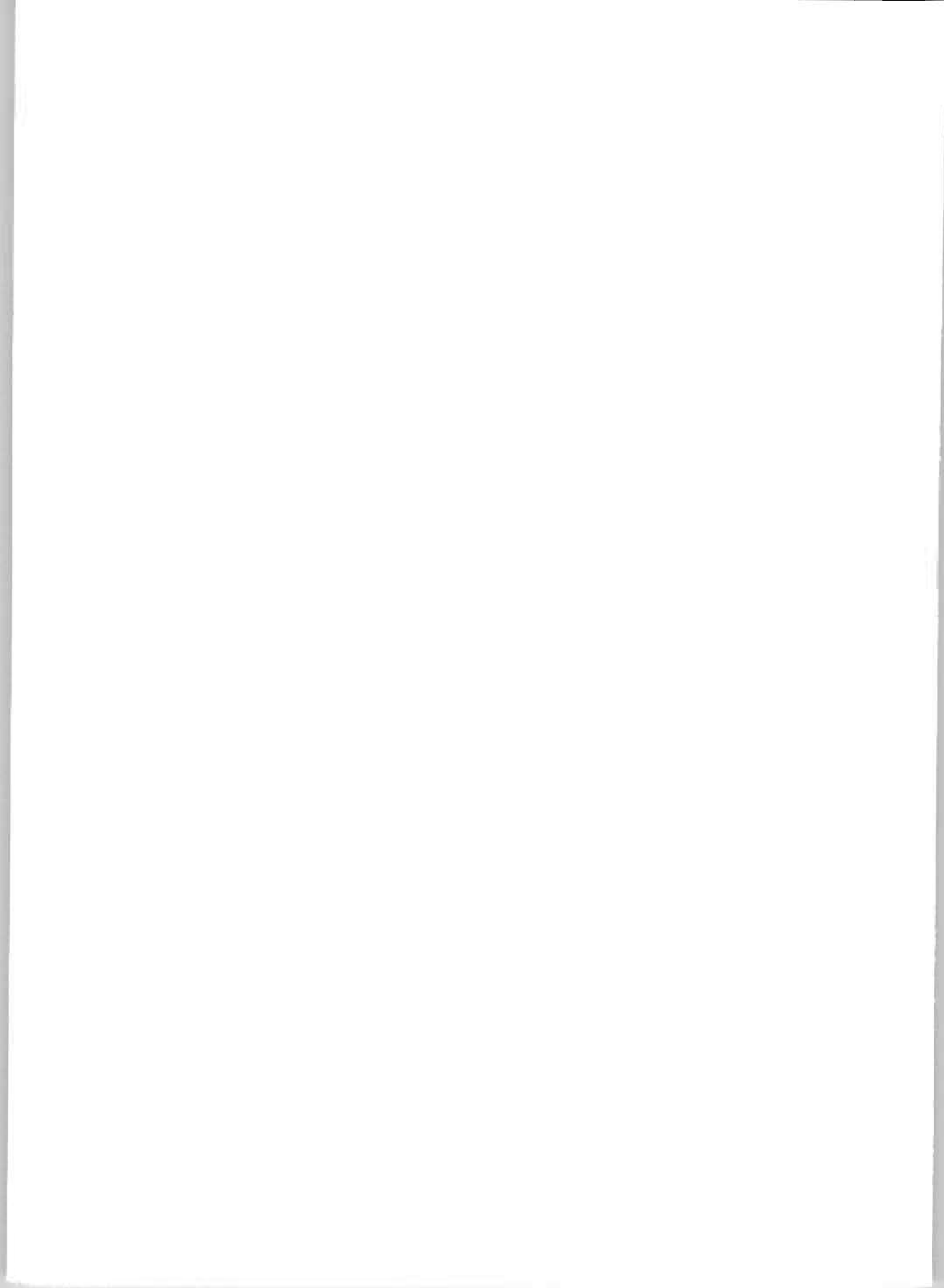


PARTIE II

RAPIDE-DE-L'ORIGINAL 1885-1901

- PREMIERS COLONS
- LE VILLAGE PREND FORME
- L'ORGANISATION RELIGIEUSE
- LE RECENSEMENT DE 1898





PREMIERS COLONS

C'est à l'été 1882 que le curé Labelle vient parcourir, pour la première fois, la vallée supérieure de la rivière du Lièvre.



Le curé Labelle

Depuis l'embouchure de la rivière Kiamika qui se jette dans la Lièvre, le curé colonisateur, accompagné de son éternel guide Isidore Martin, remonte le cours de la rivière pour prendre la meilleure connaissance possible de la qualité du sol et des possibilités agricoles sur cette rivière.

Les terres riveraines, en aval comme en amont du rapide de l'Original lui semblent alors excellentes à l'agriculture. De plus, avec la possibilité d'harnacher le pouvoir de l'eau de la chute, le site



Le rapide de l'Original en 1882

même du rapide de l'Original lui semble appelé à un développement industriel certain.

Après cette première prise de contact, le nom "Rapide-de-l'Original" apparaît dès lors sur les

Le rapide de l'Original

"Sur l'emplacement du futur village de Mont-Laurier, il existait une petite maison sans importance, presque une cabane, qui servait de pied-à-terre aux floteurs de billots et aux hommes de chantier... Il y avait une cabane à tous les douze milles environ et qui alternait parfois avec une ferme de la Compagnie (Ross et Maclaren). Elle était construite en bois rond, avec toit en cèdre. Le plancher, assez rustique, était de cèdre et de pins fendus. Hangar et écurie la complétaient toujours".

Blanche Alix (Matte)

cartes des cantons de colonisation que le curé fait dresser. Ce nom est venu d'une vieille légende amérindienne qui racontait qu'un magnifique orignal, pourchassé par un groupe de chasseurs, aurait franchi le rapide d'un seul bond.

Convaincu de la rentabilité agricole et des possibilités industrielles de cette nouvelle région, le curé présente l'endroit comme étant idéal pour la colonisation et il va mettre beaucoup d'efforts à recruter des colons courageux qui accepteront de venir explorer la région et développer une nouvelle partie du Québec.

Malgré les appels du brave curé, le rapide de l'Orignal demeure, jusqu'en 1885, une simple halte sur la Lièvre. Les voyageurs en canot: trappeurs amérindiens et forestiers s'y arrêtent pour manger ou dormir au moment du portage, sur la rive nord de la rivière.

La région a précédemment été exploitée, pendant quelques années, par les forestiers à l'emploi des frères Ross qui avaient un droit de coupe du bois sur la Lièvre supérieure. Les restes d'un chantier forestier témoignaient de cette présence humaine temporaire, près d'un petit ruisseau en aval du rapide.

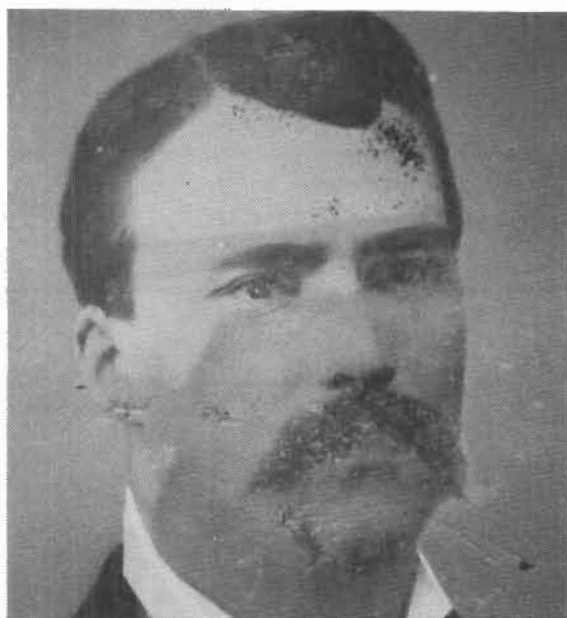
Le long du sentier de portage, il existait aussi une sorte de cabane rustique qui servait de pied-à-terre pour les hommes de chantiers et les draveurs qui montaient encore plus haut sur la rivière.

• Les frères Fortier

La construction du chemin Chapleau jusqu'à la Lièvre sera providentielle pour la colonie de l'Orignal car, à peine ouvert, au printemps 1885, les premiers colons, intéressés à venir s'établir sur la Lièvre supérieure, s'amènent au rapide de l'Orignal.

Les premiers à venir en voyage d'exploration agricole dans la région du rapide sont les deux frères, Louis-Norbert et Wilfrid Fortier de la paroisse de Sainte-Adèle dans les basses Laurentides. Leur père, Victor, est un ami personnel du curé Labelle et ce dernier a évidemment été à l'origine de la décision des fils Fortier de venir explorer la région du rapide de l'Orignal.

C'est donc au début de juin 1885 que les trois fils



Louis-Norbert Fortier

de Victor Fortier: Louis-Norbert, l'aîné, âgé de 24 ans, Wilfrid, 20 ans, et Alfred, 16 ans, entreprennent cette expédition en direction de la rivière du Lièvre.

Depuis Sainte-Adèle, leur paroisse, les frères atteignent la Chute-aux-Iroquois et le Nomingue avec la diligence postale qui vient chez le père Martineau, jésuite, qui vient à peine de s'installer sur les bords du lac Nomingue, en 1883, à la demande du curé Labelle et de la Compagnie de Jésus qui entendent y construire un collège et faire



Maison des Jésuites et ensuite des Cric à Nomingue

de l'endroit le centre administratif de tous les cantons du nord. Il en coûte environ 3 dollars par personne pour faire ce trajet avec le postillon qui fait le voyage jusque là, à tous les mercredis.

Alfred, le plus jeune des trois, qui avait précédemment discuté de ce voyage avec le curé Labelle lui-même, au collège de St-Jérôme où il était pensionnaire, ne fait pas le voyage jusqu'à la Lièvre, avec ses frères. Il s'arrête chez un parent, à la Chute-aux-Iroquois.

Après avoir loué voiture et cheval au Nomingue, les deux frères aînés entreprennent la traversée du chemin Chapleau pour atteindre le canton Kiamika. Le chemin est à peine terminé et bien difficilement carrossable en certains endroits.

Arrivés à la rivière du Lièvre, les deux hommes traversent la rivière sur un bac à câble qui les mènent à la Ferme Rouge de la compagnie Maclaren. Et pour continuer leur périple sur la Lièvre qu'il faut maintenant remonter, ils laissent cheval et voiture à la Ferme-Rouge où on leur prête un canot pour continuer le voyage.

Par le cours de la rivière, les frères Fortier arrivent au rapide de l'Original après quelques heures de canotage, en s'arrêtant ici et là pour vérifier la qualité du sol sur les rives.

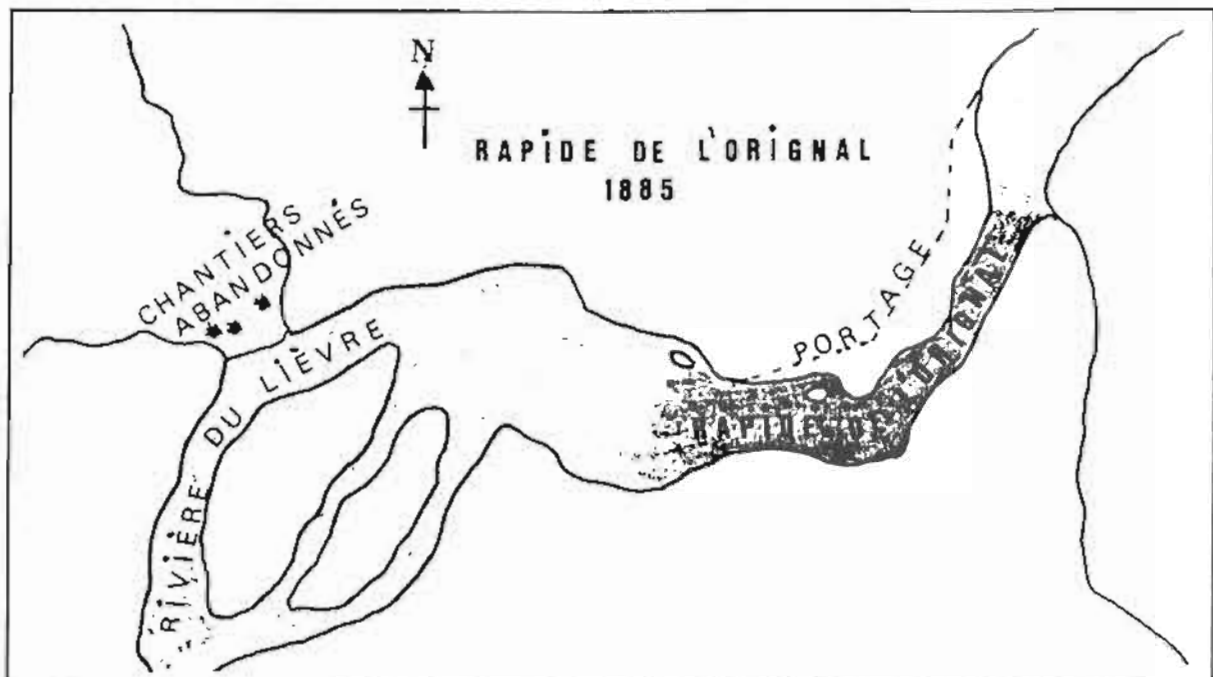
La Ferme-Rouge

"La ferme Rouge, située dans le canton Bouthillier, au confluent des rivières Lièvre et Kiamika, donne annuellement des milliers de tonnes de foin. Trois larges granges sont souvent insuffisantes à l'emmagasinage de ces richesses. Il n'y a ici jamais assez de produits pour appovisionner les nombreux chantiers de bois dont les environs sont parsemés".

Guillaume-Alphonse Nantel.

Parvenus à leur destination, les deux explorateurs s'installent dans le petit abri sommaire qui leur sert de gîte durant les quelques jours où ils visitent les environs. Le curé Labelle leur a d'ailleurs fortement conseillé de visiter minutieusement toute la région afin de bien évaluer le sol et les possibilités de colonisation agricole avant de choisir des lots de façon définitive.

Le lendemain de leur arrivée, les deux frères remontent lentement la rivière jusqu'à Ferme Neuve, sise à quelque douze milles plus au nord. Tout comme la Ferme-Rouge, la Ferme-Neuve est une grande exploitation agricole, située en pleine



forêt. L'endroit est exploitée pour nourrir les nombreux forestiers et leurs chevaux, employés à la coupe du bois durant les mois d'hiver.

Le site de la Ferme-Neuve est remarquable, bien organisé, avec de solides bâtiments et plusieurs arpents en culture. Les Fortier se montrent intéressés à devenir propriétaires d'une partie de ces lots mais le bourgeois de la compagnie qui s'occupe de la ferme, les dissuade en disant que la coupe est loin d'y être terminée et la ferme sera encore bien utile à la compagnie.

Les deux frères redescendent donc au rapide de l'Original où le site est encore beaucoup plus à l'état sauvage. Les seuls indices d'une présence humaine sont: le sentier de portage et l'humble cabane qui leur sert d'abri.

Après quelques journées d'exploration, les Fortier plient bagages et regagnent la Chute-aux-Iroquois par le même itinéraire qu'ils avaient pris pour venir: le chemin de la Lièvre et le chemin Chapleau.

- **Solime Alix et Adolphe Bail**

Logés pour la nuit à l'hôtel Renaud de la Chute-

aux-Iroquois, après leur retour de voyage sur la Lièvre, les Fortier rencontrent alors fortuitement deux autres voyageurs qui sont arrivés à l'auberge dans la même journée, en provenance de St-Jérôme, où ils espéraient rencontrer le curé Labelle. Ces deux derniers voyageurs sont Solime Alix et Adolphe Bail de Waterloo dans les cantons de l'Est. Eux aussi, sont montés dans les "pays d'en haut" avec l'intention de visiter des cantons de colonisation et des sites industriels intéressants sur la rivière du Lièvre. Les "Guides du colon" publiés par le gouvernement et les textes du curé Labelle ont intéressé les deux hommes à entreprendre ce voyage d'exploration. Alix a d'ailleurs rencontré personnellement le curé colonisateur qui a suscité son intérêt pour les possibilités agricoles et industrielles du rapide de l'Original.

Les quatre hommes, les Fortier, Alix et Bail, discutent alors longuement de leurs projets et tous s'entendent pour louer le magnifique travail effectué par le curé de St-Jérôme dont le presbytère est littéralement tapissé de cartes des cantons à coloniser: Chapleau, Loranger, Marchand, Kiamika, Bouthillier, Pope, Robertson, Campbell.

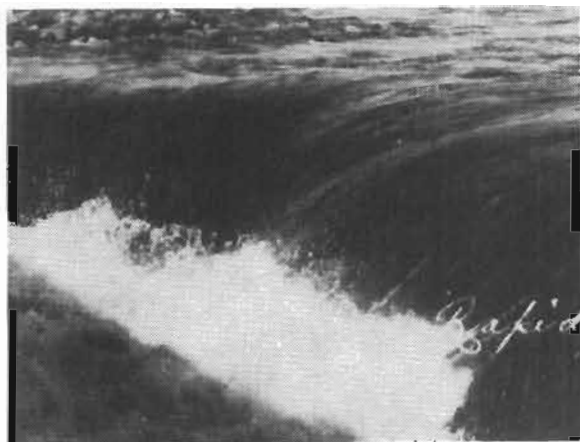
Au cours de la discussion, Louis-Norbert Fortier informe ses deux interlocuteurs de l'état du chemin Chapleau qui laisse encore à désirer entre



Nomingue et Kiamika et des possibilités d'atteindre le rapide de l'Original, facilement, depuis la Ferme-Rouge.

Au lendemain de la rencontre des quatre hommes, les Fortier repartent avec la diligence du postillon pour retourner chez eux à Sainte-Adèle, afin de préparer leur retour en vue d'une installation définitive au rapide de l'Original où ils espèrent connaître la prospérité malgré les difficultés inhérentes aux premiers défrichements.

De leur côté, Solime Alix et Adolphe Bail se dirigent vers la Ferme Rouge en prenant le difficile chemin Chapleau. Comme les précédents



Le rapide de l'Original

explorateurs, les deux compagnons remontent la Lièvre jusqu'au pied du rapide de l'Original. Ils atteignent ainsi la destination de leur voyage après un périple qui a duré 6 jours depuis leur départ des Cantons de l'Est.

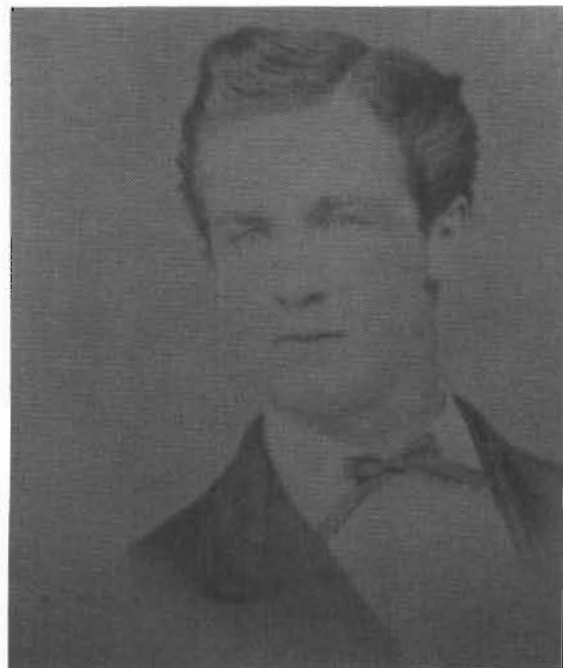
Au rapide de l'Original, la rivière sauvage, se bousculant au milieu de cette immense forêt constitue un spectacle captivant: les deux explorateurs sont fortement impressionnés par le site que le curé Labelle leur avait décrit.

A leur tour, ils entreprennent une exploration de toute la région, en amont et en aval de la chute, afin de bien connaître la configuration du terrain, la qualité des sols, pour bien choisir les lots les plus aptes à les satisfaire.

Leur appréciation de l'endroit confirmait grandement la description faite par le curé de St-

Jérôme. Leur décision est prise assez rapidement. L'endroit leur semble très prometteur, tant au point de vue agricole, qu'au point de vue industriel. Ils décident donc de revenir pour s'y installer le plus tôt possible, avec plus de bagages et provisions, afin de réaliser le plus de travail de défrichement possible, durant l'automne et l'hiver.

Le rêve du curé Labelle va bientôt devenir réalité sur les rives de la rivière du Lièvre.



Solime Alix

Le retour à Waterloo dans les Cantons de l'Est se fait un peu dans les mêmes conditions. Les deux explorateurs sont optimistes et convaincus de leur réussite au rapide de l'Original.

Adolphe Bail est encore célibataire, il peut donc assez facilement entrevoir son installation définitive au rapide. Mais Solime Alix, lui, est marié à Léonide Hudon et il est père de 3 filles. De plus, il exploite avantageusement déjà un magasin-général dans le village de Waterloo.

La famille Alix est bien installée; les parents et les amis sont là, tout près. Il y a une école pour les enfants, l'église est à deux pas. Pourquoi partir, pourquoi quitter tout ça? demande l'épouse. Solime a donc grande peine à convaincre celle-ci de

tout laisser derrière pour aller vers l'inconnu, vers les difficultés de la colonisation... "C'est si loin... et as-tu pensé aux enfants, Solime? demande-t-elle, sans vouloir le blesser. Mais lui, emporté par le rêve du curé Labelle, répond souvent: "Il nous faut agrandir le pays", c'est notre rôle. Il est encore imprégné de toutes les visions qu'il a eu sur les rives du rapide de l'Original.

Après de longues discussions, Léonide se laisse convaincre et accepte de venir retrouver son mari à l'Original, après que les premiers mois de défrichements, les plus difficiles, seront passés. Solime Alix est heureux.

Dès lors, Alix et Bail forment une société, se font concéder 489 acres de terres sur la rive nord du rapide. Cette partie concédée constitue

aujourd'hui le quartier du rapide à Mont-Laurier. Le prix des lots est alors de 30 sous l'acre, payable en 5 ans, avec un intérêt de 6%.

Aux termes de l'accord entre les deux hommes, ils s'associent pour "cultiver, faire commerce et sciage du bois". Ils se font également concéder le droit de faire la traite des fourrures avec les trappeurs Algonquins qui descendent encore la Lièvre, parfois, au printemps. Les deux associés entendent également ouvrir un magasin-général pour vendre différents articles aux trappeurs et aux forestiers: poudre à fusil, plomb, pièges, farine, etc. La volonté d'établissement du groupe Alix-Bail est agricole mais également industrielle et commerciale.

Tous les préparatifs étant complétés, le voyage

STATEMENT

Waterloo, 2 Dec 2 1882

Mr Solime Alix

TERMS CASH

BOUGHT OF

A. F. SAVARIA,

WHOLESALE AND RETAIL DEALER IN

Ready-Made Clothing, Dry Goods, Groceries, Hardware,
CROCKERY, FLOUR, GRAIN, PORK, FISH, PAINTS, OILS, &C.

Mr S. Alix

St. Hyacinthe, Juin 12 1882

West Sheppard Doit à **BOUCHER DE LABRUIERE**

Propriétaire du "Courrier de St. Hyacinthe," et du "Courrier de St. Hyacinthe et Journal d'Agriculture."

Pour 1 an d'abonnement à l'édition hebdomadaire du Courrier de St. Hyacinthe depuis le 1 Sept. 1880 au 1 Sept. 1882 \$2.00

Conditions d'Abonnement.
 Courrier de 3 fois, 12 mois, \$3.00 à l'avance.
 " " 12 " " \$1 "

Le prix sera de \$4, s'il n'est pas payé d'avance.

Reçu paiement.

B. de La Bruère
F. de La Bruère

Solime Alix

- *fils aîné de Jérémie Alix et Césarie Lahberté;*
- *son père était marchand général et fournisseur des casernes du Fort Chambly sur le Richelieu;*
- *né le 5 mai 1856, il était l'aîné d'une famille de 14 enfants;*
- *il fit ses études au Collège de St-Césaire où il fut condisciple du frère André;*
- *en 1871, il devient commis-épicer à Montréal;*
- *en 1873, à 17 ans, aidé de son père, il achète une épicerie-boucherie à Waterloo, dans les cantons de l'Est;*
- *en 1879, il épouse Léonide Hudon, fille de George Hudon, marchand-général de Waterloo;*
- *en juin 1885, à 30 ans, il visite le site du rapide de l'Orignal;*
- *en août 1885, associé à Adolphe Bail, il s'installe définitivement au rapide de l'Orignal;*
- *en 1887, son épouse et ses 3 filles aînées le rejoignent au rapide;*
- *il mourra au rapide de l'Orignal, en 1927, à l'âge de 70 ans.*

de retour au rapide de l'Orignal, pour une installation définitive, est entrepris le 13 août 1885.

Alix et Bail, se sentant sans doute un peu démuni face au gigantesque travail de défrichage qui les attend, ont convaincu deux autres personnes de venir travailler avec eux pour les aider à bien s'installer: Georges Bail, le frère d'Adolphe et Alphonse Hudon, le frère de Léonide et beau-frère de Solime Alix, sont donc du second voyage.

Le deuxième voyage n'emprunte cependant pas le même itinéraire que la première fois. On craint le chemin Chapleau avec la lourdeur des bagages que l'on emporte. Le groupe va remonter vers l'Orignal en passant par l'ancien chemin de la Lièvre, depuis Buckingham plutôt que par la Chute-aux-Iroquois.

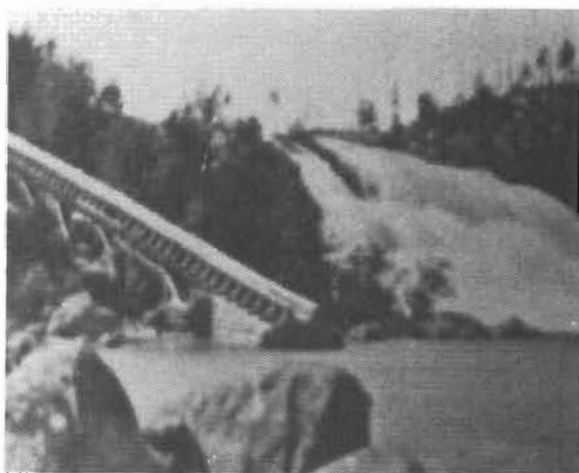
La petite expédition prend donc le train à



Adolphe Bail

Montréal en direction de Buckingham, village situé près de l'embouchure de la rivière du Lièvre. A partir de là, les quatre futurs défricheurs remontent la rivière en embarquant sur un premier petit bateau à vapeur, qui fait la navette jusqu'à la Grande Chute (High Falls).

Rendus au pied de la Grande Chute, à 25 milles



La glissoire à bois de la Haute-Chute

de Buckingham environ, les voyageurs doivent porter sur une distance d'un mille, par un étroit sentier, à forte pente. Ce portage, bien que fort pénible, leur permet d'admirer l'impressionnante glissoire à bois que les compagnies forestières ont fait ériger pour éviter que le bois dravé ne se brise dans les remous de la grande chute.

En haut de ce portage, les expéditionnaires peuvent embarquer avec tous les bagages sur un second bateau qui, lui, navigue jusqu'à la Ferme des Pins, près de Notre-Dame du Laus.

Dans le petit village de Notre-Dame du Laus, les quatre voyageurs complètent alors les achats nécessaires à leur installation au magasin-général de James Macabe.

De là, en voiture à cheval, ils gagnent le grand lac des Sables, quelques milles plus en amont sur la rivière. Et les quarante derniers milles sont franchis en chaloupe et canot avec bagages et provisions.

• Fondation du rapide de l'Original

Après une halte à la Ferme-Rouge, pour y manger, les quatre compagnons arrivent au rapide de l'Original à la fin de l'après-midi, le 19 août 1885. Cette journée marque donc l'arrivée définitive des premiers pionniers et ce jour devient, en quelque sorte, la date de fondation du Rapide-de-l'Original qui deviendra la ville de Mont-Laurier.

Ce premier groupe de défricheurs s'installe sur la rive nord, le long du chemin du portage. Leur premier travail consiste à consolider la cabane qu'il y a près du rapide afin d'y passer un premier hiver. Très rudimentaire, en bois à peine équarri, bousillé avec de la mousse de roche séchée et avec une toiture en "auge de cèdre", ce modeste chantier devient la première habitation de la petite colonie naissante. Érigé à quelques pas du rapide, le chantier sera l'habitation du groupe Alix-Bail pendant quatre ans et il servira aussi à loger



Le premier chantier du Rapide-de-l'Original

temporairement les autres groupes de colons qui arriveront au rapide de l'Original en 1886, 1887, 1888.

• Arrivé du groupe Fortier

Un mois plus tard, le 23 septembre 1885, les trois frères, Louis-Norbert, Wilfrid et Alfred Fortier, dont les deux aînés étaient venus en voyage d'exploration quelques semaines plus tôt, arrivent au rapide de l'Original avec bagages et provisions pour une installation permanente. Le groupe arrive par le chemin Chapleau depuis la Chute-aux-Iroquois, Nomingue et Ferme-Rouge.

Mais la déception est grande dans le groupe des nouveaux arrivants lorsqu'ils constatent que le groupe Alix-Bail est déjà installé et en train de défricher les lots de la rive nord qu'ils avaient eux-mêmes prévu occuper.

La déception est doublement grande, car ils avaient également prévu obtenir toute la région de l'Original en concession exclusive pour de futurs colons qui viendraient du comté de Terrebonne, comme eux. Cette pratique de concession des nouveaux cantons à des colons venus d'un même comté est alors pratique courante. Les habitants du comté de Chambly ont ainsi obtenu la concession exclusive du canton Kiamika. En agissant ainsi, on espérait mieux respecter le tissu familial et social du Québec. La présence de ce groupe de défricheurs déjà installés, originaires des Cantons de l'Est vient donc contrecarrer leur plan.

Après une vaine discussion avec le groupe Alix et Bail au sujet des droits des propriétés des lots de la rive nord, les frères Fortier cèdent la place, en maugréant, et s'installent sur la grande île qui se

Premiers colons

"En 1885, Solime Alix et Adolphe Bail et Norbert Fortier venaient s'établir au rapide de l'Original, douze milles plus haut que la Ferme-Rouge: Alix et Bail sur la partie nord du rapide; Fortier sur la rive est, en face les uns des autres".

Joseph Guérin

trouve en aval du rapide. Les Fortier prennent également les lots qui bornent le rapide sur la rive sud. Ils disposent de 720 acres de terre qui vont du ruisseau qui se jette dans la rivière en amont du rapide jusqu'aux îles qui sont en aval du rapide. Leur lots constitueront la partie de la ville appelée le haut-du-village.

• Premiers défrichements

En s'installant durant l'automne, les colons peuvent plus facilement effectuer les premiers travaux de défrichage sans être dévorés par les moustiques. Ils peuvent ensuite consacrer les mois d'hiver pour abattre le gros bois qui est brûlé sur place, en ayant soin de conserver les plus beaux arbres qui servent plus tard à la construction d'une

Premiers défrichements

"... à travers les racines et les souches, nous étions suivis d'une nuée de mouches à travers desquelles nous avions de la peine à voir le soleil... après la journée, rentrés au chantier, en changeant de linge, nous ramassions à pleines mains, sur le plancher, les mouches écrasées".

Joseph Guérin

bonne maison et de solides bâtiments.

Les premières semaines de défrichage, à l'automne 1885, constituent les premières pages d'histoire de ce qui va devenir la ville de Mont-Laurier.

À la fin octobre, le passage d'arpenteurs gouvernementaux, venus de Buckingham, permet de tirer les lignes des lots. Les deux groupes de défricheurs peuvent alors faire leur demande officielle pour obtenir leurs billets de location sur tous les lots qu'ils entendent défricher. Les numéros des lots choisis sont ensuite envoyés, par la poste qui atteint la Ferme-Rouge, à l'agent des terres qui réside encore dans le village de St-Jovite à l'époque. La possession de ces billets de location évite bien des querelles de bornes entre les colons.

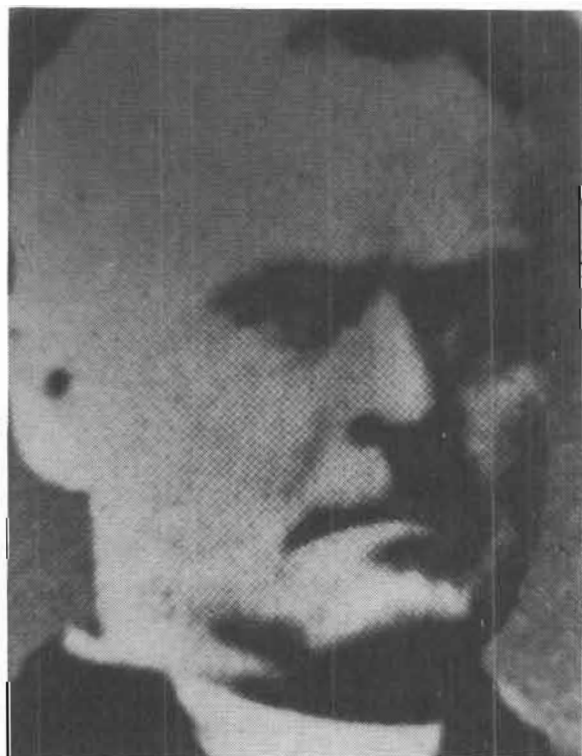
Seuls, si loin sur la Lièvre, ils sont là, les premiers défricheurs, les premiers pionniers de Mont-Laurier: Solime Alix, Adolphe Bail, Georges Bail,

Alphonse Hudon de Waterloo, installés sur la rive nord et Louis-Norbert, Wilfrid et Alfred Fortier, les trois frères de Ste-Adèle, installés sur la rive sud.

Ils sont bien loin des événements qui agitent alors tout le Québec. Et ce sont les forestiers qui montent passer l'hiver dans les chantiers, plus au nord sur la rivière qui leur apprennent la pendaison de Louis Riel dans l'ouest Canadien et la réaction de tout le Québec qui s'enflamme à la suite des discours d'Honoré Mercier qui lance des appels pour la formation d'un regroupement politique national.

Malgré tous ces événements qui bouleversent le Québec, le travail n'a pas de cesse pour les pionniers du rapide de l'Original. Aucun d'entre eux n'a beaucoup d'expérience de ce genre de défrichement et les premiers mois sont plus que pénibles. Les journées de travail sont sans fin tout comme ces feux d'abattis qui ne cesseront pratiquement jamais durant tout l'hiver 1885-1886 et au cours des années qui suivront.

Dans le groupe des sept pionniers de la première année, tous ne persévèrent pas: Wilfrid Fortier,



Le curé Trinquier de Notre-Dame du Laus

Alphonse Hudon et Georges Bail quittent la colonie après quelques mois. Les quatre autres, Alix, Bail, Louis-Norbert et Alfred Fortier vont passer à travers toutes les difficultés inhérentes aux premiers travaux de colonisation.

Après dix ans de travail, Adolphe Bail quittera définitivement le Rapide-de-l'Original, en 1895. Alfred Fortier fera de même, trois ans plus tard, en 1898.

Après cinq mois de défrichement, ces pionniers sont très heureux de voir arriver l'abbé Eugène Trinquier, curé de Notre-Dame du Laus qui effectue sa tournée, en traîneau, dans tous les chantiers forestiers, jusqu'à soixante milles plus au nord, sur la Lièvre. Le passage du prêtre-missionnaire est l'occasion de dire la première messe dans la petite colonie, dans le modeste chantier de Solime Alix.

• Nouveaux arrivants: Lafleur, Thibault, Bock

A la fin de janvier 1886, quelques jours après le passage du père Trinquier, un nouveau groupe de colons arrive au Rapide-de-l'Original. Il s'agit de Zéphir Lafleur, 28 ans et son épouse Azilda Cloutier, 22 ans. Celle-ci, première femme à venir s'installer dans la petite colonie, n'a pas hésité à suivre son époux vers le rapide de l'Original, dans un long voyage en traîneau, malgré les difficultés. La jeune madame Lafleur étant alors enceinte, elle donnera naissance au premier bébé né dans la colonie; il s'agit d'une petite fille qui sera baptisée dans le chantier d'Alix et prénommée Marie-Louise. Et, devant le sourire ému de la jeune mère, les huit hommes de la colonie s'approchèrent pour embrasser le bébé. Les barbes étaient sans doute hirsutes mais les coeurs remplis de joie devant ce nouveau-né, le premier qui préparait déjà le futur, de la petite colonie.

A leur arrivée, les époux Lafleur avaient trouvé à se loger dans le modeste chantier de Solime Alix, le temps de choisir un lot et de construire leur propre habitation.

La première maison du nouveau colon est très souvent fort sommaire car, avant de construire une bonne maison et des bâtiments solides, il vaut

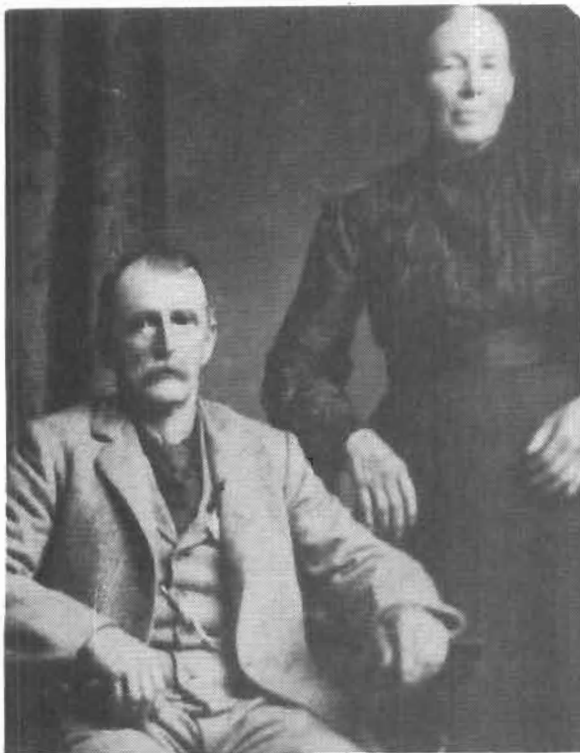
Cours d'eau et colonisation

"Il est connu que le colon aime toujours à fixer son habitation près d'une rivière ou d'un lac. Eh bien! autant que les circonstances le permettront, c'est sur les bords des rivières et des lacs que nous fixerons le site de nos chapelles".

le curé Labelle

mieux connaître les avantages et les inconvénients du lot choisi. La proximité de la rivière, l'égoutement du sol ou la présence d'une source d'eau fraîche, sont autant d'aspects à considérer avant de construire une maison qui sera définitive.

Après reconnaissance des environs immédiats du rapide de l'Original, les Lafleurs optent pour s'installer sur la rive nord, en amont des lots où Solime Alix et Adolphe Bail sont déjà installés. Les lots choisis par les Lafleur se trouvent donc à environ un mille et demi en haut de la chute de l'Original.



François Thibault et Élise Le Guerrier

A la fin de l'hiver, en mars de la même année, François Thibault et son épouse Élise Le Guerrier arrivent avec leur cinq enfants: Joseph, Jules, Elisa, Origène, Adrien. Et toute la famille arrive à se loger dans le chantier d'Alix pendant quelques temps. Cette façon d'accueillir et d'aider les nouveaux arrivants allait de soi, car, pour réussir dans le nord, colonisation et entraide se doivent d'être synonymes.

Après avoir fait le tour des environs pour y dénicher le meilleur endroit d'installation, la famille Thibault choisit de s'établir sur la rive sud, en haut du rapide, de l'autre côté du ruisseau qui se jette dans la Lièvre sur la rive sud. Les lots choisis par les Thibault font quasiment face à ceux de Zéphir Lafleur, sur l'autre rive. Quelques années plus tard, après vente de différentes parties, les terres défrichées par François Thibault, son épouse et ses enfants, formeront une bonne partie du quartier de la ville appelé le bas-du-village.

Trois mois plus tard, à la fin de juin 1886, c'est au tour de Charles et Séraphin Bock de s'amener dans la petite colonie en passant par le chemin Chapleau.

Comme plusieurs québécois de l'époque, Charles Bock s'était exilé en Nouvelle-Angleterre afin d'y trouver du travail, mais la vigoureuse campagne de colonisation du curé Labelle l'a rejoint dans sa terre d'exil et il est revenu au pays pour tenter sa chance comme colon dans les cantons du Nord.

C'est leur frère Aristide qui tenait magasin-général à la Chute-aux-Iroquois qui avait réussi à convaincre Charles et Séraphin de venir explorer les terres du rapide de l'Original dont plusieurs voyageurs lui parlaient.

Les frères Bock viennent donc tenter leur chance dans la colonisation agricole, mais ils ont aussi certaines intentions industrielles.

Les deux frères trouvent d'abord à se loger temporairement dans le chantier des frères Fortier sur la grande île en bas du rapide. Après quelques semaines d'hésitations, Séraphin repart et, seul, Charles choisira de s'installer définitivement. Il prend alors ses lots sur la rive nord, en face de l'île des Fortier, entre les deux ruisseaux qui se jettent dans la Lièvre. Il profite d'ailleurs des restes de l'ancien chantier Ross abandonné quelques années



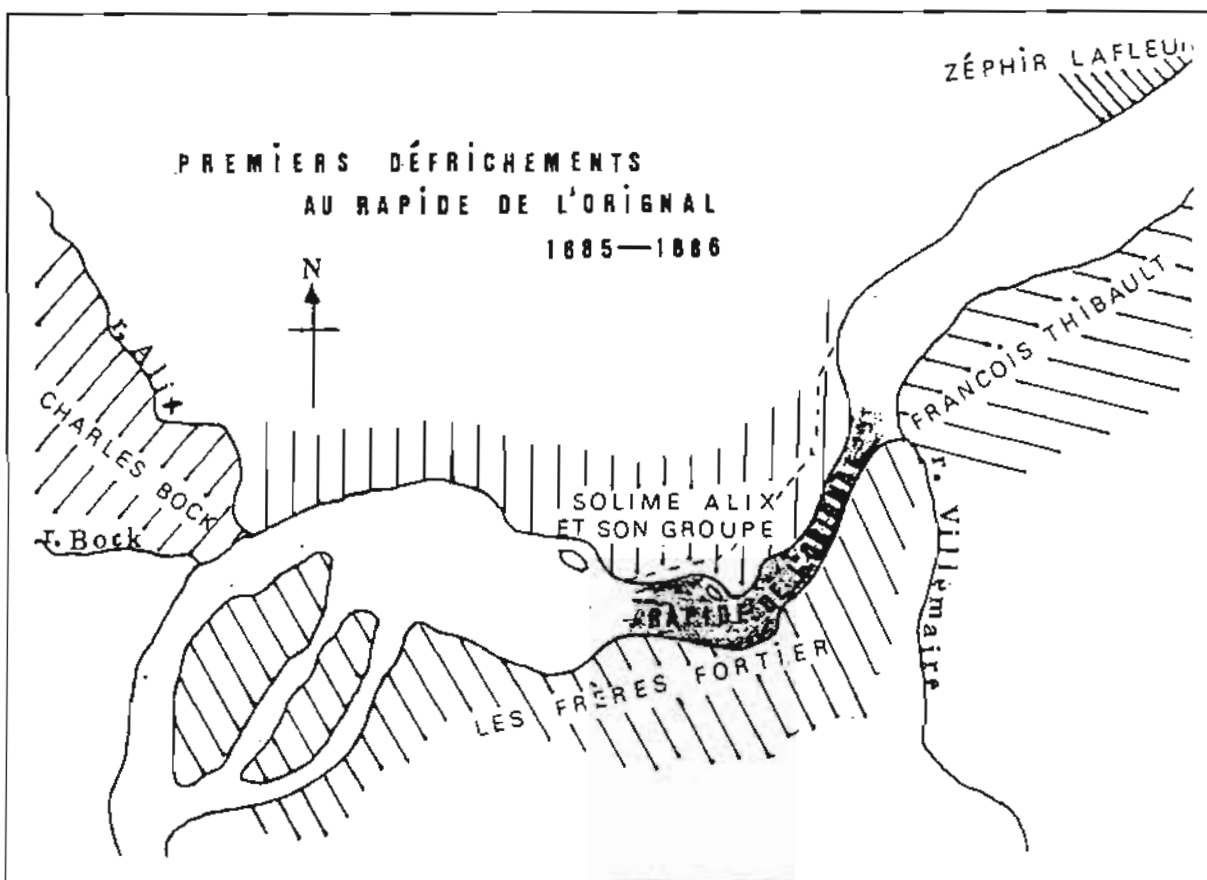
La maison Bock en bas du rapide

plus tôt pour se construire une habitation convenable, avec l'aide des frères Fortier, Bock devient ainsi le voisin immédiat du groupe Alix-Bail et le ruisseau qui coule sur sa propriété prendra son nom alors que le ruisseau qui borne sa propriété avec les lots de Solime Alix prendra le nom de ce dernier.

Quelques semaines plus tard, en août 1886, Corine Dupré vient rejoindre son époux Charles Bock. Elle et ses deux enfants, Wilfrid et Clara sont accueillis avec beaucoup de joie dans la petite colonie. La courageuse Madame Bock, âgée de 32 ans, donnera bientôt naissance au 2^{ième} bébé de la colonie, la petite Tilda Bock et la brave madame Bock sera aussi la sage-femme pour toutes les mères de la colonie pendant une dizaine d'années avant l'arrivée du premier médecin et même après.

D'autres colons arrivent aussi à l'Original durant l'été 1886: Charles Ethier et Angéline Lafontaine dit Desmaurice avec leurs enfants, Dieudonné, Albini, Joseph, Antonia, Pomela et Rosanna. Il y a aussi Joseph Jolicoeur, qui n'est âgé que de 16 ans. Ces nouveaux arrivants choisissent des lots plus haut sur la rivière, en amont du petit rapide de la Tortue, en direction de Ferme-Neuve.

Les époux Octave Grenier et Zoé Thibault montent aussi s'établir et entreprennent de défricher une terre près de celle de François





Joseph Jolicoeur et sa petite famille

Thibault, sur la rive sud. Pour sa part, Noé Touchette, après avoir exploré les environs préfère aller se fixer près de la Ferme-Rouge, tout près de l'embouchure de la Kiamika.

Jean-Baptiste Groulx, son épouse Esther Sarrazin et leurs six enfants, Jean-Baptiste Boyer, son épouse Marie Latour et leurs enfants, s'établissent en bas du rapide, sur la rive nord, entre le Rapide-de-l'Orignal et la Ferme-Rouge. Un autre Jean-Baptiste Boyer et son épouse Pomela Poirier s'établira tout près quelques années après.

Tous ces nouveaux colons s'installent le plus

Rivière et colonisation

"On peut dire que les rivières sont déjà des demi-routes de colonisation. C'est le secret de l'établissement rapide de la Rouge et de la partie supérieure de la Lièvre".

le curé Labelle

près des rives de la Lièvre, parce que la terre y est meilleure mais aussi parce que la rivière constitue longtemps la seule voie de communication facile, en hiver, comme en été. Il était alors très juste de dire que l'on embarquait ou que l'on débarquait lorsqu'on entreprenait un voyage.

Les nouveaux colons ont aussi bien soin de rechercher les endroits où les arbres croissent vigoureusement avec une écorce nette, c'est là, à coup sur, des indices de la qualité du sol.

• Visite du curé Labelle

L'été 1886 est également marqué par une importante campagne électorale au Québec et le curé de Saint-Jérôme, qui a plusieurs amis politiques, dans chaque camp, se retrouve un peu coincé entre l'arbre et l'écorce: deux de ses meilleurs amis se font une lutte sans merci. D'une part, le parti libéral, nationaliste, est mené par le fougueux Honoré Mercier qui parle d'entreprendre une importante réforme de l'agriculture et de la colonisation et déjà il a laissé miroiter au curé qu'il y avait un poste pour lui dans cette réorganisation ministérielle. Dans l'autre camp, chez les conservateurs, l'un des principaux ténors est Adolphe Chapleau de Terrebonne. Ce dernier est passablement contesté au Québec depuis la



Le curé Labelle

pendaison de Louis Riel en novembre 1885, mais il est habile politicien et pour s'attirer les faveurs du curé Labelle, le "roi du Nord", il s'engage formellement à se battre pour le prolongement du chemin de fer du nord jusqu'à Sainte-Agathe et au-delà.

Les deux hommes sont des amis personnels du brave curé et des promesses, de "réforme dans la

colonisation", et "de prolongement du chemin de fer" le font rêver mais il est incapable de trancher entre les deux camps.

C'est ainsi, qu'habilement, le bon curé préfère laisser les politiciens à leurs querelles et il entreprend une tournée d'inspection de ses

Les colons

"Leur camp dressé - des bûches servant de sièges - ils font venir femmes et enfants, puis édifient une école-chapelle, avec une cloison mobile séparant le tabernacle de la salle de classe. Et quelle fête si, l'année suivante, le curé Labelle vient lui-même confesser et célébrer la messe".

Robert Rumilly

cantons de colonisation dans le nord. Avec son ami Isidore Martin qui l'accompagne à nouveau, il va remonter la Lièvre jusqu'à la Ferme-Neuve.

Le curé colonisateur a personnellement recruté la plupart des colons déjà installés sur les rives de la Lièvre et c'est avec beaucoup de plaisir et d'optimisme qu'il entreprend et reviendra de ce périple dans ses "pays d'en haut".

Il s'arrête à toutes les maisons de colons, bénit et encourage tout son monde à persévérer, à oublier les difficultés.

Une nouvelle région de colonisation naît et progresse: le curé Labelle est heureux.

Colons au Rapide-de-l'Original

"J'ai vu des colons partir de Saint-Jérôme pour aller s'établir à 50 lieues sur la rivière du Lièvre, n'ayant pour tout véhicule que l'humble traîneau ou la charrette... Les terrains sont si excellents dans ces nouvelles contrées que le colon ne balance pas de s'y transporter quelque soit les difficultés des chemins, la longueur de la route et l'éloignement des centres. Trente milles d'établissement se comptait sur les deux côtés de la partie supérieure de la Lièvre, sans même un chemin carrossable".

le curé Labelle

Au Rapide-de-l'Original, les colons des deux rives sont très émus de le retrouver. Après la messe dite dans le chantier de Solime Alix, il incite les pionniers à se construire une petite chapelle qui pourra aussi servir d'école, le plus tôt possible. Il les invite aussi à ériger une croix sur la colline qui surplombe le rapide, sur la rive nord.

Après être redescendu de la Ferme-Neuve, le curé regagne Saint-Jérôme. Il est fier de l'ardeur déployée par les colons établis au rapide de l'Original et il continue son travail de recrutement. Cette nouvelle colonie a des bases solides, son travail n'a pas été vain, il faut continuer. Les premières années sont les plus difficiles, c'est donc maintenant qu'il veut faire un effort particulier pour solidifier la petite colonie.

• 1887, 1888

En 1887, de nouveaux groupes arrivent sur la Lièvre pour relever le défi de la colonisation.

Au début de l'année, les frères Damasse et



La famille Tourangeau

Jérôme Tourangeau partent de Sainte-Agathe des Monts en traîneau pour venir s'établir à l'Original. Ils arrivent en janvier, au moment où le chemin Chapleau est le plus facile à cause du gel de l'hiver. Les Tourangeau vont prendre des lots sur la rive nord, un peu plus haut que ceux de Zéphir Lafleur, près du rapide de la Tortue.

Les époux Élie Sabourin et Mathilda Marcotte et leurs trois enfants, les époux Joseph Forget et Délima Sauvé et leurs cinq enfants arrivent aussi. Et dans le même voyage, on compte les époux Maurice Gauthier et Marguerite Demers de même que les époux Augustin Marcotte et Sophie Turgeon et leurs enfants.

Ces quatre familles de nouveaux arrivants sont les premières à ne pas s'établir sur les rives immédiates de la Lièvre. Elles préfèrent s'installer en direction du lac Brochet, en suivant le ruisseau

Établissements de colons

"Du point d'intersection de la Kiamika avec la Lièvre, les colons se sont échelonnés sur les deux rivières jusqu'à plus de trente milles vers le nord où le dernier poste est occupé par monsieur Victor Fortier de Sainte-Adèle et ses courageux enfants".

Guillaume A. Nantel

"Les établissements des colons s'échelonnent sur la Lièvre à des intervalles inégaux jusqu'à une quinzaine de milles au-delà du canton de Kiamika; mais toute cette partie du pays est encore vierge de chemins, ce qui s'explique par le développement inattendu, tout à fait sans précédent, qu'à pris la colonisation dans la vallée de l'Outaouais et qui a été tel que les colons ont devancé en maints endroits l'action du gouvernement, et se sont installés en véritables "squatters" sans attendre ni les arpentages ni l'ouverture des chemins".

Arthur Buies

Bock et le chemin de chantier qui se trouve en arrière de ses lots.

Et les arrivées de nouveaux colons continuent

durant toute l'année 1887: les époux David Cardinal, Appoline Bélec et les enfants, les époux Georges Leblond et Alexandrine Gagnon, Élie Legault, 16ans, Michel Longpré, 14 ans, les époux Eugène Bélec et Malvina Provost et les époux Phédime Bélec et Évangéline Gareau qui s'installent tous en bas du rapide, sur la rive sud de la rivière, en direction de la Ferme-Rouge.

Dès lors, le travail de défrichage, d'abattis et de brûlis commence pour eux aussi. Il ne faut plus compter ses heures de travail si on veut réussir.

• **La colonie grandit**

Chez Solime Alix, tout va bien; son épouse Léonide Hudon vient le rejoindre au début de 1888. Les trois filles aînées, Blanche, Edmée et Yvonne arrivent avec leur mère. La joie des retrouvailles est



Léonide Hudon, épouse de Solime Alix

grande, même si madame Alix semble bien découragée par l'aspect très rudimentaire du chantier qu'elle occupera pendant quelques mois, le temps de construire une bonne maison solide.

La colonisation progresse continuellement au

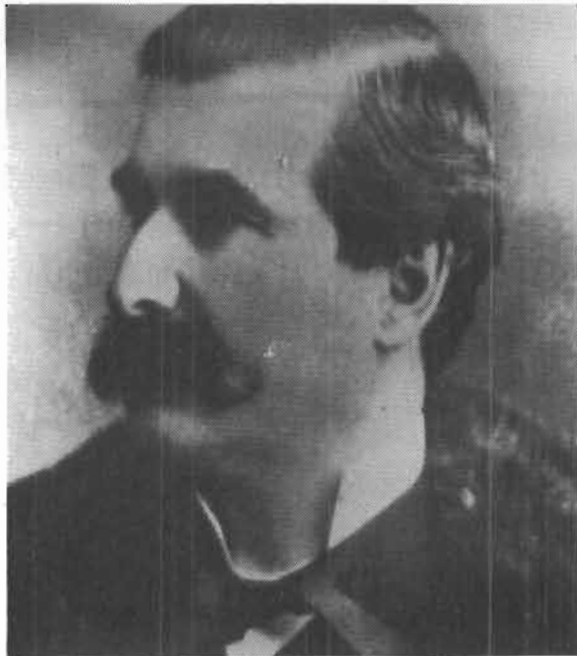
Colonisation en progrès

"A partir de 1888, jusqu'en 1893, la colonisation prit une expansion remarquable dans le haut de la Lièvre; les colons montaient à plein chemin tous les jours, au Kiamika, à l'Original, à la Ferme-Neuve au lac des Iles".

Joseph Guérin

Rapide-de-l'Original et selon l'arpenteur gouvernemental Pelletier, venu arpenter le canton Campbell en 1888, on compte plus d'une quinzaine de familles établies le long de la Lièvre près de l'Original.

La nomination du curé Labelle, en mai 1888, au poste de sous-ministre de l'agriculture et de la colonisation dans le cabinet de son ami Mercier, n'est certes pas étrangère à cet essor de



Premier Ministre Honoré Mercier

colonisation sur les rives de la Lièvre et dans les rangs qui s'ouvrent maintenant autour du village naissant.

A chaque saison, plusieurs nouvelles familles de

colons s'amènent en réponse à l'appel du curé colonisateur. On vient de partout: de Saint-Jovite, Alcide Bélec et son épouse Catherine Forest, Napoléon Bélec et son épouse Olympe Paquette; de Gracefield, Joseph Courchesne; d'Ottawa, les époux Félix Massis et Marie Rajot, John Barron et Kate Sayers arrivent du lac St-Jean avec leur fils. De Clarence Creek, en Ontario, arrivent les époux Adélarde Villemaire et Armanda Riopel. Villemaire laissera son nom au ruisseau qui coule depuis le lac des Écorces jusqu'à la Lièvre, au rapide de l'Original. Et combien d'autres se joignent aux premiers, Camille Beaulieu, Moyse et Louis Labelle, Louis Bazinet, Théophile Corbeil, Japhet Beauchamp, Josaphat Gauthier, Damase Gagnon et les Brisebois, les Boucher, les Dumoulin, les Yale, les Lacasse, les Éthier, les Perrault, les Dumouchel, les Boudrias, les Chénier, les Legault, les Clavel, les Chalifoux, les Doré. La colonie ne cesse de grandir et la forêt ne cesse de s'éloigner devant tous ces nouveaux bras de défricheurs.

On prend des lots dans toutes les directions autour du rapide de l'Original: le père Joseph Sanche et les époux Félix Sanche et Marie-Louis Allard s'établissent en direction de la Ferme-Neuve; Jean-Baptiste Raymond et son épouse Léocadie Beauchamp font de même. Pour sa part, Joseph-Hilaire Chasles, arrivé de Montford, achète des lots des frères Fortier et s'installe dans la partie centrale de ce qui deviendra le haut-du-village, au Rapide-de-l'Original. L'histoire ne peut retenir tous les noms mais plusieurs, les Maisonneuve, les Clavel, les Larocque, les Lefebvre, les Brunet, les Hamel, les Ouellette, les Phaneuf, les Gaumont, les Gareau, les Lessard, les St-Louis, les Limoges, les Millette résonnent encore bien clairement dans tous les rangs qui se tissent autour du Rapide-de-l'Original.

• Vie de colon

Après le choix d'un lot à défricher, le travail du colon et de toute sa famille constitue un mélange de tenacité, de courage et d'espoir. L'entraide est continuelle entre défricheurs et les journées de travail sont pratiquement sans fin pour tous: l'essouchement succédant au défrichement, il faut aussi ramasser le bois noir après les brûlis.

Après quelques mois passés dans une habitation

Femme de colon

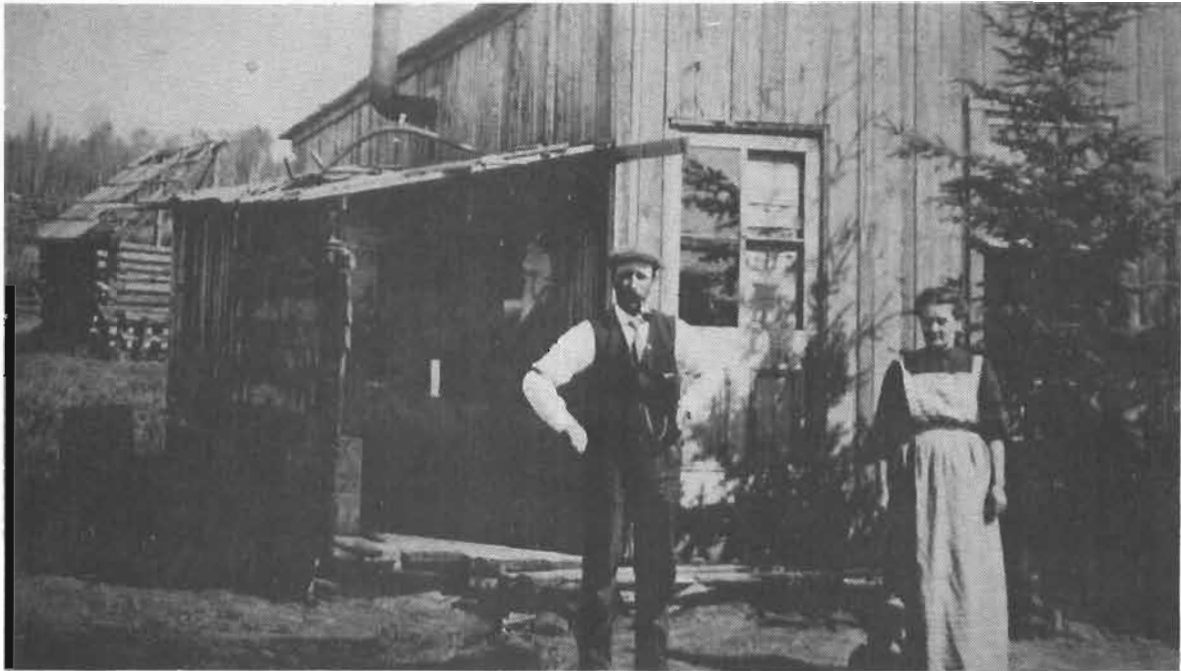
"Nous restions dans une pauvre cabane, parfois nous n'avions pour nous éclairer ni huile, ni chandelle. Mon mari était absent très souvent. Je faisais souper les enfants de bonne heure, à la galette près du poêle, je m'assois par terre avec mes petits enfants et eux de me dire: "Maman, chantez-nous donc quelque chose". Pour leur faire plaisir, je chantais des refrains appris dans mon enfance; mais quelque fois des sanglots m'étouffaient et je ne pouvais continuer. Ces pauvres petits, ne me voyant pas à cause de l'obscurité, disaient naïvement "Êtes-vous fatiguée, maman? Continuez donc, c'est si beau". Je refoulais mes larmes pour chanter encore et leur faire plaisir".

Mme Eloïse Boileau

souvent très sommaire, le colon entreprend de se construire une maison plus confortable avec les plus beaux arbres qu'il a conservés durant le défrichement de son lot.

Avant les premiers moulins à scie, les bonnes maisons solides sont le plus souvent en pièces sur pièces, équarries à la grande hache et bousillées avec de la mousse de roche séchée. L'intérieur de la maison est chaulé. Le plancher de pin jaune est régulièrement lavé au lessi de cendre avec la brosse et recouvert ensuite de tapis tressés ou de catalognes tissées. La pièce centrale est la cuisine avec sa longue table de pin entourée d'un long banc et de plusieurs chaises de bois empaillées avec de la babiche ou de l'écorce d'ormes. Dans un coin, on retrouve le banc des seaux, pour l'eau que l'on tire du puits à chaque matin, à l'aide de la brinbale. Plus loin, dans la pièce, trône le gros poêle à 2 ponts qui répand beaucoup de chaleur et sur lequel on retrouve en permanence un canard en fonte très lourd à manipuler. Les couchettes sont faites de bois avec planches comme sommier et paillasses remplies de paille comme matelas. Généralement, on retrouve aussi une sorte de banc-lit pour les visiteurs ou le quêteux de passage.

Au cours de la belle saison, le lavage du linge se fait à la rivière où l'on bat le linge qui a trempé dans une faible lessi. Durant l'hiver, on emploie la machine à laver en bois que l'on s'est procurée au magasin-général.



Un couple de colons au Rapide-de-l'Original

Vie de colon

"Que je voudrais pouvoir répondre avec habileté et de manière à convaincre tout le monde aux questions posées... Mais voyez-vous, le métier de colon laisse trop peu de loisir pour vous permettre d'être littéraire.

La hache, l'aviron et les portages à dos, durant nos premières années, sont des antidotes excellents contre toute velléité littéraire.

Il faut à un colon qui arrive, sans argent premièrement l'expérience, deuxièmement; s'il a des garçons, qu'il les habitue à la hache dès l'âge de 10 ans. C'est vous dire que pour les 2 ou 3 garçons plus âgés, il ne peut être question d'aller à l'école. Ceux-là aidant à prendre le dessus, le plus jeunes pourront être favorisés plus tard.

Il faudra s'habituer à manger de la galette quand il n'y aura plus de pain...! Ceux qui ici, étaient dans ces conditions, ont réussi mais pour ceux qui, comme moi, n'ont qu'une famille de filles... il vaut mieux ne jamais se faire colon.

Solime Alix

"La Presse" 6 septembre 1902

Près de la maison, en plus de la grange et de l'étable, qui ne sont pas bien grandes au début; les animaux étant peu nombreux, on retrouve habituellement un four à pain et une petite laiterie. Cette dernière construction est toujours bien fraîche, souvent construite près d'un ruisseau ou d'une source d'eau froide: on y trouve un petit "quart" pour le pain et un saloir pour le lard. L'endroit sert aussi pour déposer des pots de lait, du beurre et des conserves diverses.

On fait boucherie deux fois par année; aux fêtes du nouvel an, on peut ainsi faire geler les viandes pour les semaines suivantes et en été, alors que l'on utilise le sel pour conserver les viandes.

Le travail ne manque pas. Tous les membres de la famille ont une tâche bien définie à faire. Chacun participe à sa façon, de la plus grande au plus petit et toutes les peines sont presque oubliées quand le sol rapporte ses premiers fruits.

Voilà donc quel fut le travail des familles de pionniers qui ont ouvert le Rapide-de-l'Original à la fin du XIXe siècle.



Petite famille de colon

LE VILLAGE PREND FORME

L'économie agricole est à l'origine de la création de la colonie du Rapide-de-l'Original. Cette colonisation agricole nécessite un échelonnement des familles de colons-agriculteurs, en chapelet, sur une distance de quelques milles, en aval et en

amont du rapide lui-même.

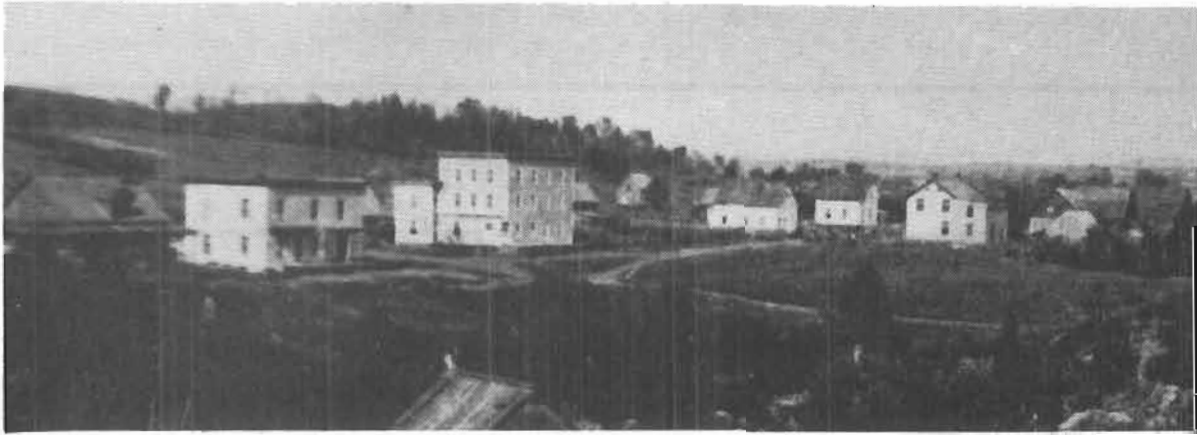
Près du rapide toutefois, le village lui-même commence lentement à prendre forme. Des constructions apparaissent ici et là et les sentiers du début de la colonisation deviennent peu à peu

Rapide de l'Original Comté de Wright Province de Québec ce 21 Juillet 1900

Nous les soussignés A. F. Lavarria et Soline Alix vendons à Ferdinand Larose soussigné un emplacement de la contenance de cent pieds de largeur par cent cinquante pieds de profondeur. Borné au Nord par la Rue de l'école à l'Est par la Rue du pont au sud et à l'Ouest par par des terrains appartenant aux vendeurs. Tel emplacement faisant partie du lot No. (51) cinquante et un, troisième rang Canton Robertson Province de Québec.

Tel emplacement est vendu pour la somme de cent Dollars argent courant payable à dix ans de cette date et plus tôt si l'acquéreur le juge à propos

Hardes Faites, Marchandises Seches, Epicerie, Farine, Grain,
CONDITIONS COMPTANT POISSONS, FERRONNERIES, VAISSELLE, PEINTURES, HUILES, etc.



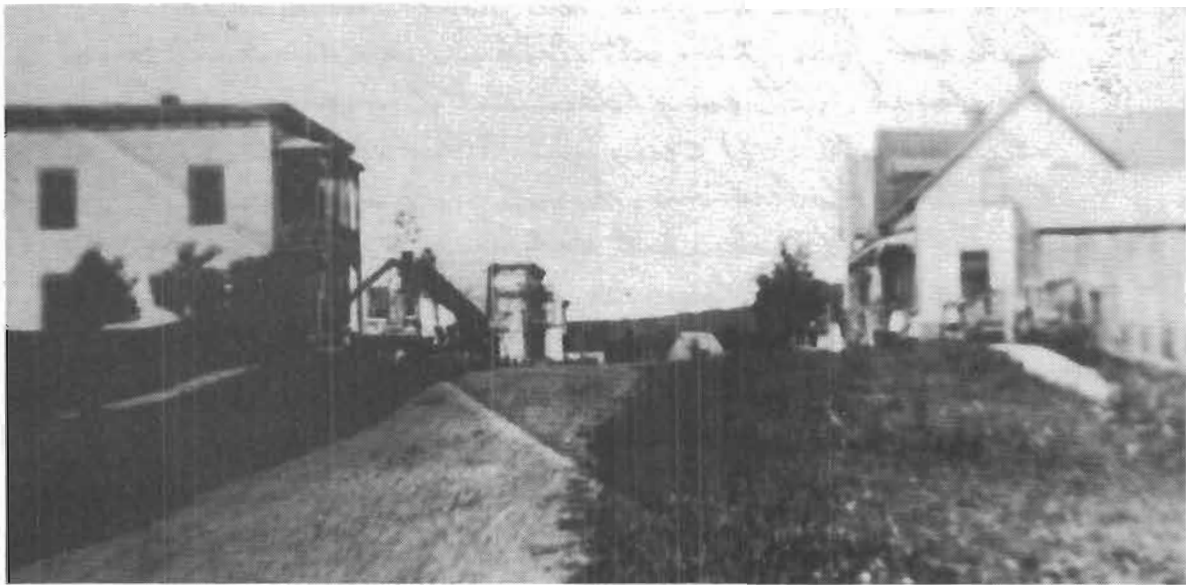
Le quartier du rapide

des rues de village. Mais, à cause de la rivière et surtout en raison de l'absence d'un pont reliant les deux rives dans les douze premières années, le petit village se développe un peu en parallèle, de chaque côté de la rivière.

Déjà, on peut parler du quartier du rapide sur la rive nord où les premiers artisans: forgerons, selliers, voituriers, achètent des parties de lots du groupe Alix-Bail. Sur l'autre rive, dans le haut-du-village, apparaissent magasin-général et hôtel sur des parties de lots cédés par les frères Fortier.

Depuis l'arrivée des deux premiers groupes de colons en 1885, une certaine rivalité continue et continuera longtemps de couvrir sous la cendre entre les colons des deux rives et les habitants du village se payeront une belle querelle de paroisse lorsqu'il sera question du site à choisir pour l'église en 1896.

• Le moulin à scie Alix-Bail



Le haut-du-village

Durant l'hiver 1887-1888, Solime Alix et Adolphe Bail entreprennent la construction d'un moulin à scie comme le prévoyait l'association première entre les deux hommes. La première scierie est érigée sur un des lots des associés, sur la rive nord, non pas sur la rivière du Lièvre elle-même mais plutôt sur un petit ruisseau, le ruisseau Alix, qui descend en cascades vers la rivière.

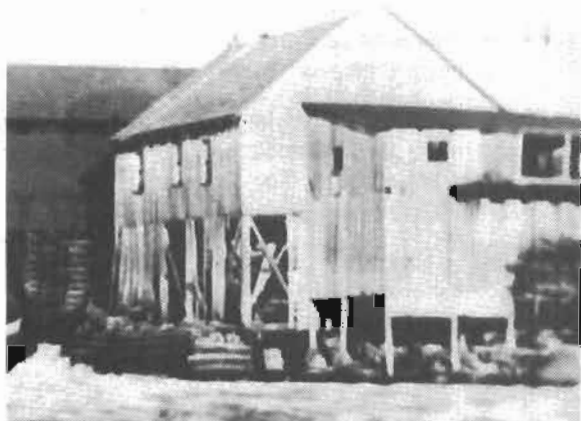
Le petit moulin à scie est actionné par l'eau du ruisseau et le sciage se fait lentement, avec une scie debout. On en tire les premiers madriers et les premières planches du village.

Malheureusement, l'entreprise n'aura pas longue vie puisqu'un incendie vient détruire toute l'installation quelques mois plus tard.

• Le moulin à scie Limoges

Le second moulin à scie dans le village est construit sur les rives de la Lièvre, à la hauteur du rapide. La construction date de 1895. L'entreprise est mise sur pied par Joseph Limoges, un cultivateur arrivant de Saint-Hyppolyte, à l'invitation de ses neveux, les frères Fortier, installés au Rapide-de-l'Original depuis l'automne 1885. Les Fortier cèdent donc à leur oncle "dix arpents de superficie avec pouvoir d'eau pour l'utilité et la construction d'un moulin".

Ne s'y connaissant guère dans ce genre d'entreprise, Limoges requiert les services d'Honoré Matte de Saint-Jérôme pour ériger une



Le moulin à scie Limoges sur le rapide de l'Original

digue en bois au milieu du rapide afin d'alimenter régulièrement le moulin en eau. Limoges retient aussi les services de "Joseph Brière de Saint-Jérôme, pour travailler à la dite construction des dits moulins et à les faire mouvoir lorsqu'ils seront en opération".

Joseph Brière arrive donc à l'Original avec son épouse Malvina Nadon et leurs neuf enfants. Il sera à l'emploi de Limoges pendant deux ans. Peu initié, Limoges cède toute son entreprise à Louis Brière, le frère de Joseph. Ce dernier n'est pas non plus propriétaire très longtemps puisqu'il meurt en décembre 1901. Dès lors, le moulin à scie devient la propriété de Dosithée Legault de Sainte-Thérèse.

Avec la mise en marche de cette scierie les maisons de pièces du village vont maintenant faire place à des maisons construites avec planches et madriers que l'on fait scier au moulin.

L'installation sert d'abord comme scierie mais, après quelques temps, on y ajoute une meule pour moudre la farine, les colons sont très heureux de cette nouvelle acquisition au moulin puisqu'auparavant, ils devaient faire ce travail chez eux, péniblement souvent, ou bien faire le voyage jusqu'au Nomingue, au moulin des pères jésuites.



Le moulin à farine des Jésuites à Nomingue

Toute l'entreprise disparaîtra quelques années plus tard, mais la tenacité et l'amour du patrimoine du curé Neveu permettront de récupérer la meule à farine du moulin pour en faire un monument en hommage aux pionniers de Mont-Laurier.

• La maison Alix

Le village grandit peu à peu, mais la maison Alix demeure longtemps le centre de rassemblement de la petite colonie.

La maison est érigée par les associés Alix et Bail sur un petit promontoire tout près de l'ancien chemin de portage qui devient peu à peu la rue du Portage.

La demeure est construite, solide, en pièces sur



La maison Alix-Bail

pièces, à quelques pas du rapide de l'Original. En 1889, elle sert d'abord comme magasin-général comme le prévoyaient les ententes entre Alix et Bail. Les autres colons et les voyageurs de passage peuvent donc s'y procurer diverses marchandises, Alix retrouve aussi, pendant quelques mois, le métier qu'il exerçait à Waterloo dans les Cantons de l'Est, avant de venir s'établir au Rapide-de-

La maison Alix

"Les plus beaux et les plus grands témoins de notre passé sont ceux que l'on peut toucher et apprécier avec nos yeux et qui orientent notre imagination vers les cent années de labeur et de courage de nos pionniers et bâtisseurs.

La maison Alix, maintenant monument historique, mérite toute notre attention patrimoniale et se doit d'éveiller notre intérêt historique.

Carol Girard, 1984

l'Original.

La maison est de toutes les occasions, sociales, religieuses ou politiques. Elle sert à titre de chapelle, alors que le village est encore desservi comme mission jusqu'en 1894, par le curé de Notre-Dame du Laus. Le père Trinquier vient y dire la messe quelques fois dans l'année et il loge toujours dans la maison pour la nuit.

La maison Alix

"Construite comme la plupart des maisons de l'époque, pièces sur pièces, "à queue d'aronde" calfeutrée d'étope recouverte de mortier, la maison Alix témoigne de notre passé. Ses dimensions sont de 32 pieds sur 28. Bien assise sur de solides fondations de pierres et de mortier, d'une hauteur de 7 1/2 pieds sur 2 d'épaisseur, cette robuste construction a su résister à nos rigoureuses saisons... La maison, qui comprend un rez-de-chaussé et un étage, est surmontée d'un toit à pignon couvert de bardeaux de cèdre...

...Est-ce la magie des eaux rapides qui influença les constructeurs et les incita à orienter la façade de leur maison du côté sud, face à la rivière? Nul ne saura jamais mais il n'en demeure pas moins qu'à l'époque, ce site offrait une merveilleuse vue d'ensemble.

Sylvie Cloutier 1984

En 1894, le premier curé résidant de la nouvelle paroisse, l'abbé Charles Proulx, trouvera aussi à s'y loger. Les premiers baptêmes, mariages, services funéraires se font dans cette maison que l'histoire saura conserver longtemps.

A compter de 1890, la maison est habitée définitivement par la famille Alix et Adolphe Bail, toujours célibataire. Ce dernier demeurera jusqu'en 1895 au moment où il quitte définitivement le village.

C'est également dans cette maison que logera Mgr Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa et son secrétaire, Augustin Desjardins, en visite pastorale en 1892.

• La poste

Avec l'augmentation continuelle du nombre de nouveaux habitants, un bureau de poste devient une nécessité dans la colonie. Tout le courrier destiné aux habitants établis sur la Lièvre, au delà de l'embouchure de la Kiamika, s'arrête encore au bureau de poste établi chez Joseph Guérin, sur la rivière Kiamika.

Deux fois par semaine, à tour de rôle, Solime Alix, Alfred Fortier ou Zéphir Lafleur font la

La poste

"Nous recevions la malle par un courrier qui l'apportait de Notre-Dame du Laus deux fois la semaine. Il faisait le trajet en canot d'écorce".

Joseph Guérin

navette vers Kiamika pour aller quérir le courrier et distribuer lettres et colis aux colons échelonnés

No 7018

Montréal... 9... Avril... 1894

Reçu de M. Alix Bail

de M. Guérin de Montarville

la somme de 8/-00 pour 12 mois d'abonnement à LA PRESSE

Edition Nord depuis le 1^{er} Avril... 1894

jusqu'au 1^{er} Avril... 1895

Conservez ce Reçu. [Signature] LA PRESSE.

Mr Salomon Alex
St Gerard de Montarville
via Buckingham
Co Ottawa



La maison Alix et le bureau de poste

tout le long de la rivière, jusqu'à la Ferme-Neuve.

En 1895, le gouvernement acquiesce à la demande des colons et accepte d'ouvrir un bureau de poste au Rapide-de-l'Original. Le bureau est ouvert dans la maison de Solime Alix. Pour installer le bureau de poste, on démolit la cuisine d'été pour faire place à un local plus grand, d'une vingtaine de pieds carrés.

Plus tard, un second bureau de poste, établi dans le magasin-général de Wilfrid Touchette sur la rue principale du haut-du-village, desservira les colons installés dans le canton Campbell et les habitants du Rapide-de-l'Original, dans le haut-du-village.

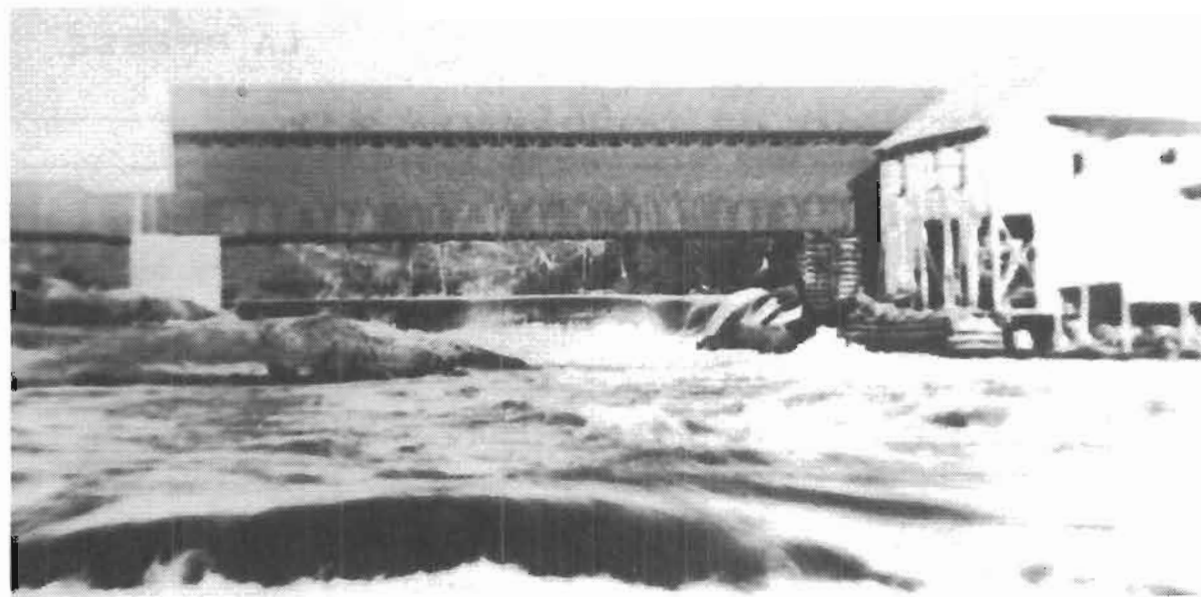


Le bureau de poste dans le haut-du-village

• Le pont-couvert

L'année 1897 marque une étape importante pour la petite colonie. Les deux rives de la rivière sont alors reliées par un premier pont. Ce pont couvert devient un véritable trait d'union pour le village alors déchiré par la querelle au sujet du site de l'église.

La construction du pont est confiée au charpentier Lucien Barrette qui arrive d'Arundel avec son épouse Amanda Audet et ses enfants.



Le pont-couvert au-dessus du rapide

L. E. No 1514
L. R. No

Département de la Colonisation et des Mines

Province de Québec

Québec, 27 Juillet 1897

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'une somme de cent-dollars
\$100.00

a été octroyée par le Gouvernement pour compléter le pont bâti
sur la rivière du Lièvre au Rapide de l'Original.
• Vous devez, avec cette somme, terminer
le pilier du centre le remplir de pierres jusqu'à
haut et terminer l'abords du pont du côté Est
B 1353 (1897-98) Co. Ottawa

Vous voudrez bien prendre la direction des travaux ordonnés, en qualité de
conducteur et surveillant, avec un salaire de \$1.50 par jour de surveillance person-
nelle et pas plus de \$1.00 par jour aux journaliers pour onze
heures de travail

Après avoir organisé son équipe d'ouvriers, Barrette entreprend la construction du pont au-dessus du rapide de l'Original, un peu plus bas que la digue de bois que Joseph Limoges a fait érigée deux ans plus tôt pour alimenter son moulin.

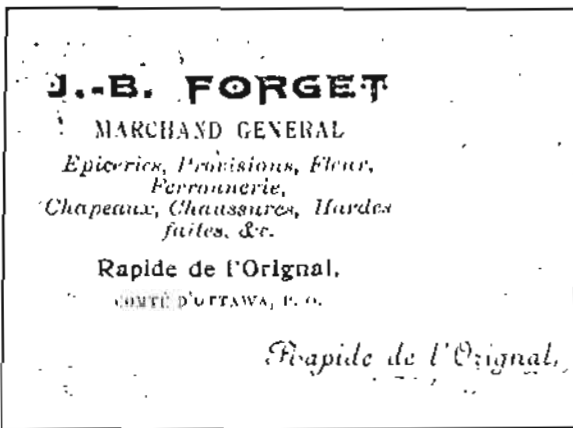


Entrée sud du pont couvert

La construction terminée, le beau pont neuf est teint rouge brique comme c'est la coutume. Et on y place les affiches interdisant d'y faire trotter les chevaux. Les villageois sont très heureux de cette nouvelle construction qui va permettre une meilleure communication, dans tous les sens du terme, entre les deux quartiers du village.

• Artisans et commerçants

En 1893, Jean-Baptiste Forget de Saint-Sauveur arrive au Rapide-de-l'Original. Il y fait construire un magasin-général sur la rue principale, dans le haut-du-village. L'ouverture de ce commerce évite aux colons le voyage jusqu'au Nominique ou jusqu'à Notre-Dame du Laus pour acheter certaines marchandises. Célibataire, Forget tiendra



commerce avec sa soeur pendant plusieurs années. En même temps que Forget, arrivent aussi de Saint-Sauveur, Isidore Gauthier et ses fils Cléophas et Rodrigue. Ces derniers achètent des lots des frères Fortier. Ils s'installent donc, pour cultiver la terre, sur la rive sud, le long de la rivière, depuis le côté du pont jusqu'aux deux îles en aval du rapide.

Après le magasin-général, il faut aussi un forgeron, un voiturier, un sellier et tous ces autres corps de métier indispensables en pays de colonisation. Le sellier Alcide Bélec arrive d'Arundel, près de Saint-Jovite, pour s'établir dans le village. Et Ferdinand Larose ouvre une boutique



Jean-Baptiste Forget

de forgeron dans le quartier du Rapide. Le voiturier Augustin Juteau se joint à lui. Augustin Juteau arrive avec son frère Abondius qui exercera le métier de menuisier. Les deux Juteau viennent donc rejoindre leur frère aîné, Aristide, arrivé au Rapide-de-l'Original, deux ans plus tôt avec son



Magasin Forget dans le haut-du-village



Quartier du rapide

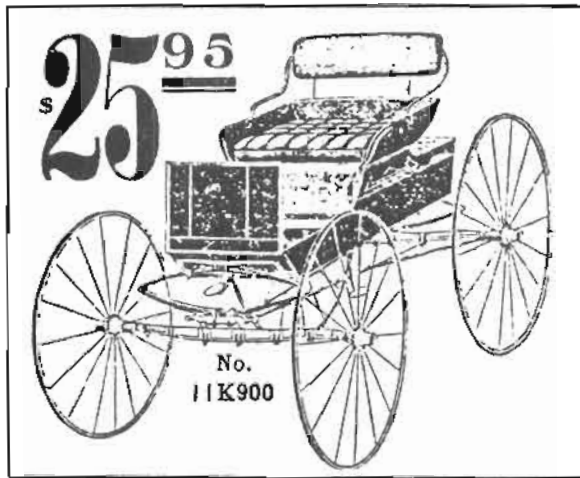
Labette, Dec 17 1896

M^{rs} S. Dix

ACHETE **P. E. FORGET**

Magasin Général

| | | | |
|----------|----------------------|-------------|-------------|
| <i>2</i> | <i>Poches fleurs</i> | <i>5 70</i> | <i>5 70</i> |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |



épouse Bernadette Longpré et son beau-frère Michel Longpré.

Dans le haut-du-village, la première boutique de forge est ouverte par le maréchal-ferrant Adrien Trudeau qui fait aussi office de huissier et parfois même de garde-chasse. La boutique de Trudeau est tout près du magasin-général de Wilfrid Touchette qui s'installe dans le village avec son épouse Rose-de-Lima Cloutier. Touchette est un jeune marchand ambitieux qui s'installe sur la rue principale et obtient l'ouverture, dans son magasin, d'un bureau de poste qui dessert les colons du canton Campbell et les villageois du haut-du-village.

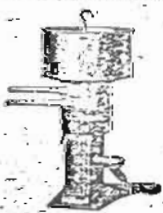
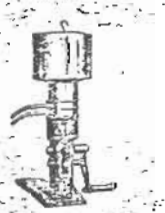


Magasin Wilfrid Touchette



Wilfrid Touchette

Les Séparateurs FENIX
 Qualité Supérieure. — Très bas Prix.
 DANS TOUS LES PRIX. — POUR TOUTES LES BOURSES.

| | |
|---|---|
|  DOMO : \$15. Capacité : 80 lbs à l'heure Pour 1 ou 2 vaches. PRIX : \$15. |  FENIX K 2 : \$35. Capacité : 250 lbs à l'heure Pour de 3 à 8 vaches. PRIX : \$35. |
|---|---|

D'autres artisans arrivent aussi pour s'installer à l'Original, à cette époque: le menuisier Bisailon, venu de Ferme-Rouge, le scieur Dinelle, le charpentier Boyer, le boulanger Gauvrault qui arrive de l'Annonciation. Il y a aussi François-Xavier Courtemanche qui s'installe comme cultivateur et devient aussi le bedeau de la paroisse, pour 150 dollars par année; la ménagère du curé, Élise Maisonneuve gagne alors cinq

dollars par mois.

Il y a aussi les bouchers Ovila Boisvert et Joseph Gagnon qui établissent commerce dans le village.

• Premiers hôtels

En 1895, Louis-Norbert Fortier construit un premier hôtel dans le village, sur la rue principale dans le haut-du-village, en face du magasin-général de Jean-Baptiste Forget. "L'Hôtel du Rapide-de-l'Original" est plutôt modeste avec ses quelques chambres. Fortier demeure propriétaire de son auberge, qu'il agrandit avec les années, jusqu'en janvier 1901. L'entreprise est alors vendue au charretier Napoléon Bélanger de Sainte-Agathe. L'auberge passe ensuite aux mains d'Hormidas St-Louis, également de Sainte-Agathe qui la revend à son frère François de Saint-Faustin quelques mois plus tard. Il est d'ailleurs assez fréquent de voir ces premiers commerces changés de mains à plusieurs reprises en quelques années.

Du côté nord de la rivière, le premier hôtel,



Hôtel Central dans le quartier du rapide

l'Hôtel Central, est construit quelques années plus tard, au coin des rues du Portage et du Pont. L'hôtel est la propriété de Gustave Sabourin. Son frère Ephrem, pour sa part, tient magasin-général sur le coin de rue opposé, près de chez Solime Alix.



Hôtel de Louis-Norbert Fortier

• Premiers médecins

Le premier médecin à s'établir dans le village est

le docteur Moïse Guérin, le frère de Joseph qui a ouvert le Canton Kiamika en 1884. Le docteur Guérin s'établit sur la rue du Portage, pendant quelques mois seulement, en 1898.



Maison du docteur Guérin à gauche sur la rue du Portage

St. Jovite, 20 juin 1898
Reçu de Monsieur Solime Alix
la somme de \$25.00 en c^{te}

De Gervais
Veuillez accepter mes condoléances
les plus sincères à l'occasion
de la mort de vos chers enfants.

Jos. Eug. Gervais

St. Jovite 20 juin 1898 -

L'arrivée de ce premier médecin est grandement appréciée car la petite colonie vient de vivre une terrible épidémie de diphtérie qui emporta plusieurs enfants du village, malgré la venue du docteur Gervais de Saint-Jovite. Pour leur part, les époux Alix avaient été durement éprouvés: quatre de leurs jeunes enfants meurent en moins de quinze jours durant cette épidémie. Solime Alix se résigne alors à enterrer ses quatre enfants au bout du jardin, derrière chez lui. Quel triste sort pour cette famille de pionniers qui a tant donné pour la colonisation et qui a été si hospitalière pour les autres familles arrivées dans les années subséquentes! L'histoire de Mont-Laurier est faite de jours gais mais aussi de jours bien tristes.

Les remèdes sont souvent rudimentaires; tisane d'épinette, de thé des bois ou de savoyane. Lors de l'épidémie de diphtérie, on espérait combattre le mal et sauver les enfants en faisant cuire les oignons dans la cendre pour ensuite enrouler le tout dans un bas de laine autour de la gorge des

enfants.

En 1901, arrivera le docteur Oscar Godard de Masham, dans le sud de l'Outaouais. Et la même année, un premier notaire, Anthime Dubreuil s'installe aussi au Rapide-de-l'Original.



Maison du docteur Oscar Godard

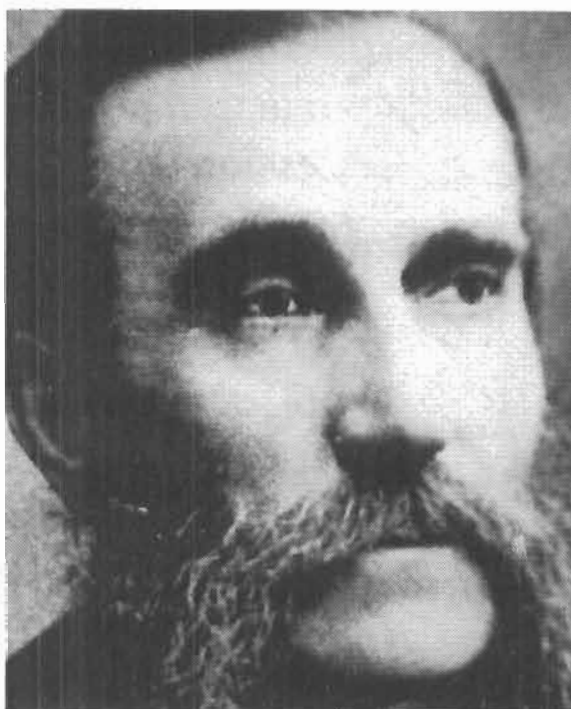
• Activité sociale et politique

Lors de l'une de ses visites au Rapide-de-l'Original, l'abbé Trinquier de Notre-Dame du Laus suggère aux colons de s'organiser un cercle agricole. L'idée est bien reçue. Le Cercle est mis sur pied et les colons plus expérimentés peuvent apporter conseils aux nouveaux arrivants. Les rencontres sont aussi des occasions d'entraide. On invite même le docteur Grignon de Sainte-Adèle pour venir y donner une causerie sur la colonisation et l'agriculture. A part les rencontres du Cercle Agricole, les activités sociales sont peu nombreuses car le travail prend toute la place.

En 1892, le gouvernement du Québec procède à l'érection officielle du canton Robertson sur la rive nord de la Lièvre où plusieurs familles de colons sont déjà établies. Le canton Pope, voisin du premier, sera érigé officiellement sept ans plus tard, en 1899.

L'année 1899 reste d'ailleurs mémorable dans l'histoire du Rapide-de-l'Original puisque le premier ministre du Québec, Félix-Gabriel Marchand rend visite aux colons établis sur la Lièvre. Marchand est aussi titulaire du ministère de l'agriculture et de la colonisation dans son gouvernement. La Société de colonisation du diocèse de Montréal est à l'origine de cette visite du premier ministre dans les cantons du nord.

L'expédition du premier ministre se fait en train jusqu'au village de Labelle, anciennement la Chute-aux-Iroquois. De là, le premier ministre se rend à Nominique où il a accepté d'être le parrain de la cloche de l'église du village; "la cloche des patriotes" comme on disait car la dite cloche venait de Sainte-Eustache où elle aurait été fêlée par un



Le Premier Ministre Félix-Gabriel Marchand

boulet tiré par les Anglais lors de l'affrontement de 1837. Les braves du docteur Chénier s'étant réfugiés dans l'église du village, les boulets n'avaient épargné ni l'église, ni le clocher.

Après la cérémonie du Nominique, l'expédition atteint le Rapide-de-l'Original par le chemin Chapleau. Pour les habitants de la colonie, cette visite est fort importante: on érige un arche de sapinage à l'entrée du village pour bien accueillir les visiteurs et un groupe de cavaliers s'avance à leur rencontre en tirant des salves de coups de fusil pour bien montrer la joie des colons qui apprécient

Rapide de L'Original 16 Sept 1901
Andréas Lanthier a travaillé au chemin
du Gouvernement sous mes ordres
5 1/2 jours @ \$1.00 \$5.50
Solier Alix

cette arrivée.

Le Premier Ministre et son groupe sont reçus au presbytère du village où les paroissiens leur offrent le repas. Et le curé Desjardins se fait alors l'interprète des sentiments de tous les colons du Rapide-de-l'Original. Marchand remercie en promettant les fonds nécessaires pour améliorer la route qui va jusqu'à Ferme-Neuve. Promesse de politicien qui sera tenue puisqu'on obtient, en 1900 et en 1901, les fonds nécessaires pour accélérer et terminer la construction d'un bon chemin qui relie le Rapide-de-l'Original à la Ferme-Neuve, douze milles plus haut au nord. Et cette nouvelle voie va permettre à ce dernier endroit de connaître un premier essor de colonisation avec le début du siècle.

A l'Original, le village a pris forme et l'orsqu'Arthur Buies, ancien secrétaire du curé Labelle y séjourne en 1898, il y dénombre 525 habitants dont 113 enfants d'âge scolaire. Buies parle aussi d'une "église-presbytère" en haut de la côte du pont. Il note l'école en pièces sur pièces à



Le magasin Fortier sur la rue du Portage

l'arrière de la maison de Solime Alix et il parle aussi de "quatre magasins-généraux", une boutique de forgeron, un hôtel, deux boutiques de menuisiers, deux moulins à scie et un moulin à farine".

Le village est devenu le lieu de rassemblement pour les colons établis en aval et en amont du



Construction d'un chemin de colonisation



Le quartier du rapide

rapide. Mais, malgré toutes les énergies dépensées, la colonie demande encore de l'aide extérieure. Le curé Labelle avait été à l'origine de la colonie, il avait ardemment souhaité sa réussite et son progrès mais, le brave curé colonisateur n'était plus là. La maladie l'avait prématurément emporté, à Québec, le 4 janvier 1891. Il était âgé de 57 ans.

Le curé Labelle disparu, les colons de tous les "pays d'en haut" avaient alors perdu leur plus vaillant, leur plus ardent porte-parole.

• Henri Bourassa

Avec la création du comté fédéral de Labelle en 1896, apparaît une nouvelle figure politique dans la région: Henri Bourassa, le petit-fils du patriote Louis-Joseph Papineau.

Avec la Ferme-Neuve, la colonie du Rapide-de-l'Original forme la partie la plus au nord de ce nouveau comté. Le comté est immense, depuis la



Henri Bourassa, député de Labelle

Henri Bourassa

"En 1896, le comté d'Ottawa est supprimé et formera désormais le comté de Wright et le comté de Labelle. Les élections générales ayant lieu le 23 juin 1896, Laurier offre officiellement à Henri Bourassa la candidature dans le nouveau comté de Labelle... Bourassa, né le 1er septembre 1868, a 28 ans et il commence sa campagne dans les villages à rue unique bordée de maisons de bois avec des chaises berçantes sur les galeries..."

Robert Rumilly

Seigneurie des Papineau sur l'Outaouais jusqu'au nord de la Lièvre supérieure.

Henri Bourassa est alors bien jeune, mais avec lui, le dicton qui veut que "la valeur n'attend pas le nombre des années" s'avère juste.

Le jeune député est donc appelé à défendre les intérêts de ces pionniers établis dans le haut de la

Campagne électorale

"Bourassa et Poulin parcoururent ensemble le comté dont ils connaissaient chaque forêt, chaque recoin. Ils montaient la Lièvre en canot, jusqu'aux centres de colonisation les plus éloignés, et, les colons de Ferme-Neuve voyaient un jour arriver, la pipe à la main, en compagnie de son sympathique adversaire, le fougueux doctrinaire".

Robert Rumilly

rivière du Lièvre. Rapidement, il est au courant des problèmes de la colonisation et il reprend le vieux rêve du curé Labelle: prolonger le chemin de fer jusqu'à la Lièvre et au-delà. Il reprend les nombreux avantages qu'entraîneront la construction de la voie ferrée et les colons vont à nouveau vibrer pour le projet. Les colons viennent de se trouver un nouveau porte-parole qui les aidera à faire monter les rails jusqu'au Rapide-de-l'Original.

Avec l'appui d'Israël Tarte, ministre des transports dans le cabinet de Wilfrid Laurier, Bourassa harcèle le président du Canadien-Pacifique. Son principal argument est le même que celui du curé Labelle et que continuent de répéter les colons de la Lièvre: le prolongement du chemin de fer servira non seulement l'intérêt des colons du nord mais favorisera également l'industrialisation. Moulins à scie, beurreries et fromageries apparaîtront le long de la voie ferrée et les citadins de la région de Montréal seront les premiers à profiter de cette production arrivant par le chemin de fer du nord.

Réélu en 1900, Bourassa verra ses efforts appuyés vigoureusement par le nouveau curé du Rapide-de-l'Original à compter de l'automne 1901. Les efforts de Bourassa et ceux du curé Génier seront récompensés neuf ans plus tard alors que les rails seront prolongés jusqu'au village du Rapide-de-l'Original.

L'ORGANISATION RELIGIEUSE

• L'abbé Trinquier, missionnaire

Pendant les neufs premières années de colonisation au Rapide-de-l'Original, l'organisation religieuse est relativement sommaire. Le curé de Notre-Dame du Laus, l'abbé Eugène Trinquier, un prêtre d'origine française qui sera curé de Notre-Dame du Laus pendant un demi siècle, est le premier prêtre à visiter les colons du Rapide de manière assez régulière.

L'Abbé Trinquier missionnaire

"Le révérend Trinquier, curé de Notre-Dame du Laus avait l'habitude de venir tous les deux ou trois mois, dire la messe chez Alix, sur la Lièvre, au rapide de l'Original, à 12 milles au-dessus du confluent de cette rivière avec la Kiomika".

R.P. Alexis de Barbezieux

"Pur français, né en Dauphiné, il se présentait quand au physique, comme la moyenne des hommes: taille ordinaire, cheveux bruns, manières affables. Il était très fort et d'une remarquable résistance au froid et à la misère. Au moral, la bonté même. Seul un vrai psychologue eut découvert au fond de ses yeux bleus une timidité excessive mais combattue! Très simple et travailleur, il vécut toujours de ses ressources, se faisant la gloire de posséder à Notre-Dame du Laus un jardin dans lequel on trouvait tout".

Blanche Alix Matte

En plus de sa cure de paroisse à Notre-Dame du Laus, ce prêtre, bon, simple, travailleur, a également la mission de visiter tous les chantiers forestiers établis sur la Lièvre, au nord de sa

paroisse.

C'est d'ailleurs à l'occasion de sa visite des chantiers, en janvier 1886, que l'abbé Trinquier s'arrête au petit chantier de Solime Alix et Adolphe Bail au rapide de l'Original. Le père porte toujours avec lui, sa caisse, dont les panneaux s'ouvrent et forment un autel primitif. En présence des sept premiers pionniers de la colonie, il dit la première messe au rapide de l'Original dans le chantier.

C'est alors l'inauguration d'une nouvelle mission pour l'abbé Trinquier. La mission de l'Original comprend sept personnes: Solime Alix, Adolphe Bail, Georges Bail, Alphonse Hudon, Louis Norbert, Wilfrid et Alfred Fortier. C'est le début de l'histoire religieuse du Rapide-de-l'Original.

Quelques semaines plus tard, au printemps de la même année, les colons de l'Original accueillent le père Jean-Pierre Guéguen et le père Laniel, tous deux Oblats, qui redescendent de leur mission chez les Amérindiens et les Inuits du Témiscamingue et de la Baie James en empruntant le chemin de la Lièvre. Pendant dix ans, ces pères

Les Oblats

"Ils étaient toujours deux, et celui que mon père (Solime Alix) n'avait pas oublié est le père Guéguen, un Breton par l'origine, assez âgé et d'une humeur toujours très gaie. Son teint était hâlé comme celui des indigènes. qu'il catéchisait au cours de ses randonnées. Le jeune ecclésiastique qui l'accompagnait, le père Laniel, fut celui qui lui succéda vers 1888, accompagné à son tour par un jeune père. Je crois qu'ils venaient de la mission de Maniwaki".

Blanche Alix-Matte

oblats s'arrêtent dans la petite colonie, à chaque printemps, après leur voyage dans les hautes terres. En 1895, le père Guéguen, devenu trop âgé, cède cette mission au père Laniel et à un autre oblat. Les Oblats avaient leur pied-à-terre à Maniwaki.

Pour sa part, le curé de Notre-Dame du Laus continue de monter régulièrement au Rapide-de-l'Orignal pour y confesser, baptiser ou dire la messe à tous les 2 ou 3 mois. Au cours de 1893, dernière année de sa mission, l'abbé Trinquier effectuera 13 voyages dans la colonie du Rapide. Le prêtre vient, en hiver, avec sa voiture et son cheval sur la glace. Avec le printemps et jusqu'à l'automne, le canot est son moyen de transport car il était devenu un excellent avironneur. L'abbé Trinquier est un homme fort qui résiste au froid et à la misère.

Pendant ces premières années, les offices religieux se font dans le chantier ou dans la maison de Solime Alix. Il arrive aussi que le missionnaire dise la messe chez un colon qui lui demande. Ce fut le cas assez souvent chez Norbert Fortier. Lorsque le prêtre ne vient pas, on récite le chapelet le dimanche. Les parents baptisent eux-mêmes leurs nouveaux-nés avant la visite prochaine du missionnaire. Il en est de même avec les morts. Le premier baptême est celui de Marie-Louise Lafleur, fille d'Azilda Cloutier et Zéphir Lafleur, en août 1886. Le premier mariage dans la colonie unit Dorina Bock, 19 ans, à Michel Boyer, 22 ans. Cette première union est bénie en 1890.

Premier mariage

C'est en 1890 que le premier mariage fut béni par le curé missionnaire: Mlle Dorina Bock s'unissait à Michel Boyer. Le premier baptême avait été celui de Marie-Louise Lafleur, fille de Zéphir Lafleur (et Azilda Cloutier). Aujourd'hui l'enfant est devenue Mme Cardinal et habite Sainte-Anne du Lac.

Blanche Alix-Matte

En juillet 1886, les colons du Rapide reçoivent la visite du curé Labelle. Le curé colonisateur, en visite d'inspection, apporte ses encouragements à toutes les familles de colons et il exhorte tous ces braves pionniers à ne pas abandonner même si les

Le curé Labelle

"Parmi ces visites qui remplirent de joie le coeur des courageux isolés, il en est une autre qui est restée célèbre, c'est celle que leur fit le fameux curé Labelle en 1886, alors qu'en visite d'inspection pour le gouvernement, il se rendait à Ferme-Neuve. Comme messieurs Alix et Fortier furent heureux de recevoir celui qui avait orienté leurs pas vers ce petit coin qui déjà leur promettait tant de bonheur!"

Blanche Alix-Matte

difficultés sont nombreuses. Toute la petite colonie est alors conviée à venir entendre la messe du curé dans le chantier près du rapide. Bien que la colonie n'a pas encore une année d'existence, le curé Labelle, optimiste, parle de la construction d'une église. Il a confiance de voir réussir la petite colonie.

En 1892 les enfants peuvent "marcher au catéchisme" pendant près de trois semaines et le curé Trinquier vient passer une semaine avec eux. C'est Madame Alix et ses filles aînées qui font le travail préparatoire pour les enfants.

• Visites de Mgr Duhamel

En août 1889, la mission de l'Orignal est en fête: Monseigneur Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa et responsable religieux de tous ces cantons du nord, remonte la rivière du Lièvre en canot pour rendre une première visite pastorale aux colons installés dans la vallée supérieure de la Lièvre. Cette première visite a été planifiée par le curé de Notre-Dame du Laus.

Mgr Duhamel revient en 1892, en empruntant la même voie de la Lièvre. Il est alors accompagné de son secrétaire, l'abbé Augustin Desjardins qui deviendra, 4 ans plus tard, le deuxième curé résidant dans la paroisse du Rapide.

Lors de cette deuxième visite pastorale, l'évêque et son secrétaire passent la nuit dans la maison de Solime Alix. Le lendemain, après la messe, un groupe de colons vient inviter l'important visiteur à explorer un site, sur la rive sud, où ils aimeraient



Monseigneur Thomas Duhamel



L'abbé Augustin Desjardins

Mgr Duhamel en visite

"Partant de Notre-Dame du Laus votre grandeur pourra facilement se rendre à Notre-Dame du Pontmain le même jour, le portage sera arrangé par le chemin le plus court. De Notre-Dame de Pontmain à l'Original, la distance est de 30 milles, ce trajet peut se faire en une journée. De l'Original, votre Grandeur n'aura qu'une distance de 9 milles pour descendre à Saint-Gérard, ce qui donnera le temps de choisir les places d'Églises dans les deux missions vu qu'il y aura très peu de travail, la population n'étant que d'environ 24 familles en tout".

Abbé Eugène Trinquier, 6 juin 1889

"Au retour d'une visite à St-Gérard de Montarville, Monseigneur Duhamel, alors évêque d'Ottawa, arriva, un soir au Rapide-de-l'Original. C'était en 1899, ce fut un grand événement, surtout dans la maison de mon père qui le reçut pour la nuit. Une petite chambre avait été ajoutée peu auparavant au primitif chantier, et c'est là que Monseigneur reposa. Ce Monseigneur, était sinon aussi grand, du moins aussi gros que le curé Labelle. Il était d'une charité et d'une simplicité remarquable.

Blanche Alix-Matte

Un terrain pour l'église

"A l'occasion de cette visite, mon père avait offert à Monseigneur une dizaine d'arpents carrés pour l'emplacement de la future église. Appréciant hautement ce geste, Monseigneur avait gravi le mont dit aujourd'hui mont Alix et regardant le paysage qui s'étalait gracieusement à ses pieds, il dit: "l'Église pourrait être placée ici... elle fera songer un peu à Notre-Dame de Fourvières qui, à Lyon, domine le Rhône... Notre-Dame de Fourvières: c'est sous ce vocable que j'établirai la paroisse du Rapide-de-l'Original".

Blanche Alix-Matte

voir ériger l'église. Pour ne pas être en reste, Solime Alix offre aussi à Mgr Duhamel, un beau site sur la rive nord. Habilement, pour ne pas choquer personne, l'évêque répond qu'on ne peut pas bâtir une église sur tous les beaux sites de la région. Le site de la future église demeure donc encore en suspens. Mais cette expédition permet à Mgr Duhamel de constater que l'arrivée continuelle de nouveaux colons nécessitera bientôt l'installation d'un curé en permanence dans la mission de l'Original. Et à la mission de la Kiamika, on demande aussi un curé résidant.

• Notre-Dame de Fourvières

En 1894, deux ans après la dernière visite de Mgr Duhamel, la paroisse de Notre-Dame de Fourvières du Rapide-de-l'Original est officiellement fondée. Les vocables: Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de Pontmain, Notre-Dame du Laus, sont des noms venus de vieille France et furent sans doute le choix de l'abbé Trinquier qui était lui-même d'origine française.

Avec la création de la nouvelle paroisse, Mgr



Premier curé résidant: Charles Proulx

Duhamel désigne l'abbé Charles Proulx comme premier curé résidant. Le curé prend résidence au Rapide-de-l'Original mais il est aussi chargé de desservir les colons établis sur la Kiamika et jusqu'à la Ferme-Neuve.

A son arrivée, le curé Proulx s'installe dans la maison Alix où on avait coutume de dire la messe et où le premier enfant de chœur de la paroisse fut longtemps Blanche Alix, l'aînée de la famille.

Aucun presbytère et aucune chapelle n'existant alors, la première tâche du nouveau curé est consacrée à la construction d'une petite chapelle.

Solime Alix et Adolphe Bail offrent alors une partie du lot 51, près de leur maison, pour ériger la chapelle, qui pourra également servir d'école, les

Première chapelle

"Le révérend Proulx, en arrivant, ne trouva ni chapelle ni presbytère; il s'installa en conséquence dans la maison hospitalière de monsieur Alix et commença à construire une petite chapelle qui fut terminée la même année et ouverte au culte le 8 décembre 1894, jour de l'Immaculée Conception.

On comptait en 1895, à Notre-Dame de Fourvières, trente cinq familles, toutes canadiennes".

R.P. Alexis de Barbezieux

jours de semaine. Mademoiselle Alexina Forget y inaugurera l'instruction primaire dans le village, elle y enseignera pendant 3 ans.

Alix et Bail dirigent donc la corvée de construction à laquelle tous les colons s'empressent de participer. La petite chapelle-école, construite en pièces sur pièces, est inaugurée le 8 décembre 1894, à la fête de l'Immaculée Conception.

A peine installé dans cette petite église, le curé Proulx entreprend de vendre les bancs et incite les paroissiens à régler leur support le plus tôt possible. Le curé dit la messe un dimanche à Notre-Dame de Fourvières et un dimanche à Saint-Gérard-de-Kiamika.

Quelques jours après son inauguration, à la Noël

Première messe de minuit

"Je ne l'oublierai jamais, car elle constitue un de mes plus beaux souvenirs d'enfance. Le fait est que nous eûmes une cérémonie dont les habitants se déclarèrent ravis. M. Guérin, venu de Saint-Gérard avec sa famille, avait organisé un petit chœur de chant où entraient Mlle Blanche, sa jeune fille, l'aînée des Alix et deux autres jeunes filles. Les cantiques de Noël y passèrent tous pieusement. Qu'est-ce qui formait la musique d'accompagnement vous

demandez-vous? Vous ne pouvez croire: un violon, mais quel violon, car M. Dufort, également de Saint-Gérard, n'était pas un vulgaire artiste; il était bon musicien et son jeu se ressentait de ses études musicales et des ses aptitudes naturelles. Dans cette petite chapelle, toute modeste et froide, les coeurs en cette nuit de Noël 1894, étaient plus émus, plus chauds à l'endroit du divin enfant qu'en bien des villes mieux favorisées".

Blanche Alix-Matte

Manufacture de Papier à Saint-Jérôme P. Q.
 Éditeurs de la "Nouvelle Série de Livres de Lecture Gradués en Langue Française," par A. H. Montclair

1894-1895

MEDAILLE D'ARGENT
 EXPOSITION

3 MENTIONS HONORABLES
 DE PARIS 1889

UNIFORMITÉ
 CAHIER À JOUER

M. S. Alix
 Montréal, 27 Jan 1899
 Rapide L'Orignal

J. D. F. LEBLANC & FILS
 Libraires-Éditeurs, Importateurs, Papeteriers en Gros.
 Rue Saint-Vincent, no 6 & 14.

| | | | | |
|-----|----------|-----------------------------|-----|--------------|
| 1 | douz. | Catéchismes anciens | | 45- |
| 1 | " | " nouveaux | | 60- |
| 1/2 | " | Levins Robert & Lem. | 150 | 75- |
| 1/2 | " | Heb. St. & Canade | 150 | 75- |
| 1 | " | Commission 2nd | | 2.50- |
| 2 | " | Cahiers Lang. 1. 2. | 90 | 1.80- |
| 1 | " | " 4e Lang. 64 p. Chasseur | | 22- |
| 1 | Bte | Crayons ard. | | 12- |
| 1 | revel. | Papier Carton 5/2 1/2 gr 85 | | 110 |
| 1/2 | th | Emp. 367 | 180 | 90 |
| 1 | Bte | Clumes 925 | | 45- |
| 2 | douz | crayons 24/150 | 10 | 20 |
| 1/4 | main | Spacieux Bivard 60 | 60 | 15- |
| 1 | Registre | cafr 1/2 16 S. 200 p. | | 50- |
| | | | | <u>10.49</u> |

Achat de matériel scolaire pour l'école du Rapide

1894, la petite église de l'Original connaît alors ses plus beaux moments. A l'occasion de la messe de minuit, le curé a convié tous les colons établis sur la rivière Kiamika à se joindre à ceux de la Lièvre pour assister ensemble à la première messe de minuit chantée dans la chapelle de Notre-Dame de Fourvières. Dans la soirée, les traîneaux commencent à arriver par le chemin de la rivière; les grelots des chevaux, les lanternes et les enfants emmitoufflés dans les traîneaux donnent un aspect très joyeux à la nuit.

La messe est alors célébrée à la lueur des lampes à l'huile, accrochées ici et là aux murs de la chapelle; les cantiques de circonstance sont chantés par le colon Joseph Guérin de Kiamika. Sa fille Blanche et Blanche Alix sont aussi du chœur de chant alors que Victor Dufort de Kiamika accompagne le tout au violon. La petite chapelle n'aura jamais été aussi remplie et aussi belle.

En 1895, Mgr Duhamel effectue une troisième visite pastorale dans le nord de son diocèse. Il s'arrête à la petite chapelle du Rapide pour y dire la messe. C'est aussi l'occasion de la communion solennelle pour une douzaine d'enfants, entre 10 et 16 ans. La chapelle reprend alors ses airs de fête avec toutes ces fleurs qu'on y avait déposées pour accueillir l'évêque.

Malheureusement, quelques mois plus tard, au printemps de 1896, la chapelle est la proie des flammes et les paroissiens se retrouvent à nouveau sans école et sans chapelle.

Incendie de la chapelle

"Depuis ce temps, deux événements importants se sont passés dans cette mission; la destruction de la chapelle devenue la proie des flammes, au printemps 1896, et le départ du missionnaire, monsieur Proulx, le 2 septembre 1896".

R.P. Alexis de Barbezieux

Après ce malheureux incendie, Solime Alix offre, à nouveau, un local chez lui pour que le curé Proulx puisse continuer à dire la messe régulièrement. Mais ce local ne pouvait être que temporaire car le nombre grandissant de paroissiens exigera rapidement une construction plus grande.

• Querelle sur le site de l'église

Après l'incendie de la chapelle de l'Original, les paroissiens de Saint-Gérard-de-Kiamika demandent que le curé prenne résidence chez eux pour un an. Mgr Duhamel accepte que l'abbé Proulx s'installe au Kiamika pour quelque temps, et c'est au tour des gens du Rapide-de-l'Original de se plaindre de n'avoir pas de curé résidant.

En août 1896, l'abbé Proulx est rappelé par son évêque et n'aura pas à trancher l'épineuse question du site de la nouvelle église du Rapide-de-l'Original.

L'abbé Augustin Desjardins, âgé d'à peine 30 ans, devient alors le second curé de Notre-Dame de Fourvières. C'est à lui que revient la délicate tâche de trancher la question du site de la future église.

Le nouveau curé prend résidence chez François Thibault dans le bas-du-village. Une besogne délicate l'attend. Il lui faut trouver un emplacement pour l'église qui va satisfaire tous les paroissiens car le sujet soulevait déjà de rudes controverses. Cette question échauffe les esprits depuis que la petite chapelle-école a été détruite par le feu. En



Le curé Augustin Desjardins

1896, le pont sur la Lièvre, au-dessus du rapide, n'existe pas encore et une certaine rivalité s'est développée entre les colons établis sur chacune des rives. Les colons installés sur la rive opposée à la future église devront subir certains désagréments. La décision s'annonce donc difficile pour le nouveau curé.

L'abbé Desjardins convoque une assemblée de paroisse: Solime Alix offre de la tenir dans son local qu'il laisse, depuis quelques mois, pour les offices religieux. Pour aider l'abbé Desjardins, Mgr

Site de l'église et mécontentement

"... je ne donnai connaissance du décret fixant le site de l'église sur le terrain de M. Gauthier que vers la fin de novembre 1896... plusieurs hommes entrèrent dans la chapelle et me dirent qu'ils voulaient tenir une assemblée pour protester contre le décret dont je venais de leur donner lecture... A ma sortie de la chapelle, ces gens, groupés autour de la porte, continuèrent leurs invectives contre Monseigneur et son délégué... Dans l'après-midi du même jour, je réunis quelques hommes de bonne volonté et je leur fis connaître ma décision de ne dire la messe au Rapide-de-l'Orignal que lorsque nous aurions un abri sur le terrain donné pour l'église. Dès le lendemain, une équipe d'hommes se mit à couper, sur le terrain de M. Gauthier, les billots qui furent immédiatement transportés au moulin Joseph Brière; ce bois scié fut rapporté sur le terrain que l'on venait de déblayer et une autre équipe se mit en frais de bâtir la construction (30X40) à 2 étages qui servit de chapelle et presbytère. Quelques uns d'entre eux avaient du bardeau qu'ils avaient préparé pour leur propre usage, ils l'apportèrent et l'on put ainsi couvrir la chapelle. Le tout fut fait gratuitement. A Noël, nous avions la messe de minuit dans notre nouveau local".

Abbé Augustin Desjardins

Duhamel y délègue l'abbé Ouimet, curé de Saint-Jovite, doyen des prêtres du diocèse et compagnon coutumier du curé Labelle dans ses voyages dans le nord.

Malgré la sagesse de l'abbé Ouimet et les rappels à l'ordre du curé Desjardins, la réunion est plus que tumultueuse, spécialement lorsqu'il est question de trancher le problème par un vote secret. "On veut voir les faces" crient quelques uns. Le vote est pris; les colons établis sur la rive sud étant plus nombreux, emportent la décision en faveur d'un site sur leur rive au grand déplaisir des habitants de la rive nord. Le curé Desjardins a fort à faire pour que l'assemblée ne se termine pas dans le tumulte complet.

La décision votée par l'assemblée est transmise à Mgr Duhamel qui décrète officiellement, en novembre 1896, que la construction de l'église se fera sur la rive sud, en haut de la côte, à la hauteur du rapide, sur les terrains de monsieur Gauthier.

C'est l'abbé Desjardins qui doit annoncer la nouvelle du décret de l'Evêque à ses paroissiens. Les gens du quartier du Rapide, qui ont toujours vu les offices religieux se tenir de leur côté, acceptent

Construction de l'église- presbytère

"Dès le lendemain, on était à l'oeuvre. Une petite bâtisse presque carrée (30X40) à deux étages, au toit français, s'éleva bientôt, dont l'étage inférieur était destiné à servir de presbytère et l'étage supérieur de chapelle. On prévoyait qu'une centaine de personnes environ pourraient s'y asseoir. Pour mieux diriger les travaux, M. le curé s'installa temporairement dans la maison de M. Norbert Fortier, en face de l'édifice en construction. La messe put y être dite à Noël et durant l'hiver suivant. A l'été 1897 seulement, le pasteur put entrer dans son presbytère. Mlle Mélna Thibault, fille de François, devint alors sa première ménagère".

Blanche Alix-Matte



La chapelle-presbytère érigée en 1896

très mal cette décision et le curé, bien que pacifique et doux, doit se fâcher car l'affaire risque de tourner mal à tous moments.

A la sortie de la messe dominicale, chez Solime Alix, les protestations de certains mécontents se font si véhémentes que le curé, offusqué, menace les paroissiens de ne plus dire la messe dans la paroisse tant et aussi longtemps que la décision de l'évêque ne sera pas respectée.

Les habitants du haut-du-village se mettent aussitôt à l'œuvre pour ériger une chapelle-presbytère sur le terrain qui a été choisi pour la construction, on coupe le bois nécessaire à la

construction sur le site même où la chapelle sera construite. Après avoir fait scier le bois nécessaire au moulin Limoges, en bas de la côte, près du rapide, on entreprend aussitôt la corvée de construction.

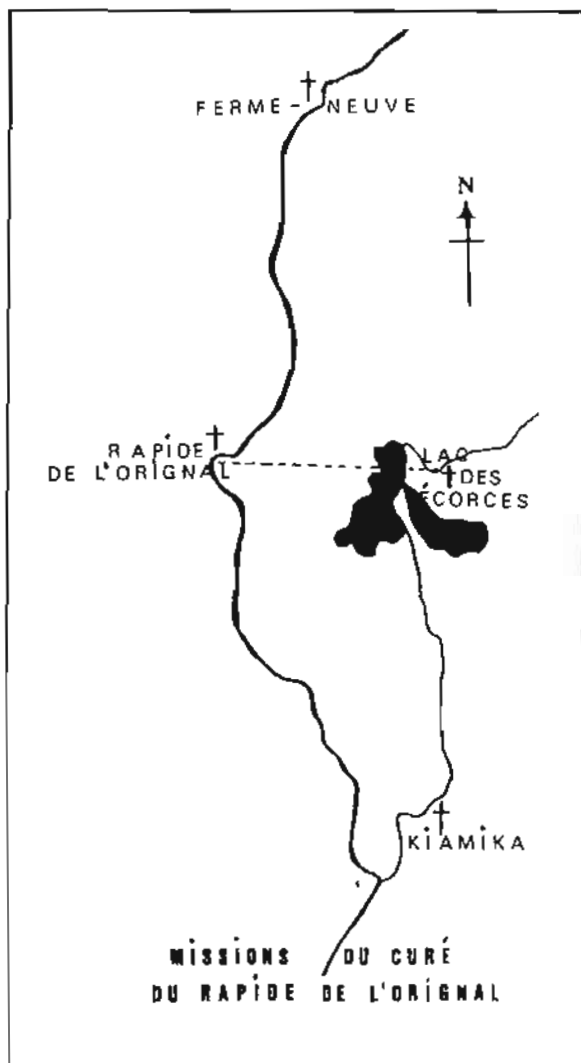
L'affaire est menée rondement sous l'oeil du curé et bientôt, la chapelle-presbytère est à peu près terminée. Le bâtiment de 30'X40' comprend le rez-de-chaussée qui sert de presbytère et l'étage qui sert de chapelle. A Noël 1896, le curé Desjardins y célébrera une première messe.

• La tâche du curé

En plus de ses tumultueux paroissiens de Notre-Dame de Fourvières, le curé Desjardins visite aussi, régulièrement, les missions de Ferme-Neuve et de Saint-Gérard-de-Kiamika et du Lac-des-Écorces.

Sur la Lièvre, le curé monte en mission jusqu'à 75 milles au nord de sa paroisse, dans les chantiers forestiers. Sur la Kiamika, il visite aussi tous les chantiers.

D'une année à l'autre, le travail du curé augmente continuellement. En 1897, il dénombre 50 personnes établies sur la Kiamika, au nord du



Lac-des-Écorces; les offices religieux se tiennent alors chez Léon Plouffe. Du côté de la Ferme-Neuve, la qualité des terres attire de plus en plus de colons, de défricheurs et le curé Desjardins va régulièrement dire la messe chez Norbert Morin et plus tard, chez Léonard et Cyrille Lafontaine.

En 1898, Mgr Duhamel revient en visite pastorale dans la vallée supérieure de la Lièvre. Il n'emprunte pas le chemin de la rivière mais arrive plutôt par le chemin Chapleau qui vient de Nominique. Le curé Desjardins vient accueillir l'évêque au poste de relais Maillé, à mi-chemin dans le chemin Chapleau.

L'itinéraire de Mgr Duhamel est fort chargé: visite des missions de Saint-Gérard-de-Kiamika, de celle du Lac-des-Écorces, de Notre-Dame de Fourvières, de la Ferme-Neuve, avec messe et confirmation des jeunes enfants à chaque endroit. L'archevêque d'Ottawa termine son périple par des arrêts identiques à Notre-Dame de Pontmain et Notre-Dame du Laus.

Cette visite de 1898 permet à Mgr Duhamel de réaliser que l'arrivée de nouveaux colons un peu partout nécessitera bientôt la présence d'un curé en permanence, au Kiamika, au Lac-des-Écorces et à la Ferme-Neuve.

Quelques semaines plus tard, les paroissiens de Saint-Gérard-de-Kiamika sont les premiers à se réjouir lorsque le curé Desjardins leur transmet la décision de Mgr Duhamel de leur envoyer bientôt un curé résidant, l'abbé Lemonde.

Dans la même missive, Monseigneur confie au curé Desjardins la tâche de fixer lui-même le site de l'église à la Ferme-Neuve où il prévoit installer un prêtre en permanence d'ici peu. Il lui demande aussi un rapport plus détaillé sur la qualité du sol dans la vallée de la rivière Kiamika, spécialement au nord du Lac-des-Écorces où il songe à envoyer un prêtre en permanence pour desservir les colons.

En 1901, Mgr Duhamel effectue une nouvelle visite dans la région. Il est alors particulièrement bien accueilli par les familles de colons, établies au Lac-des-Écorces, qui sont à construire une chapelle qu'ils vont dédier à Saint-François Régis. Les gens viennent attendre leur évêque au sud du Lac-des-Écorces et l'escortent avec canots et chaloupes jusqu'à la chapelle en construction. L'évêque leur

promet l'arrivée prochaine de leur curé résidant, l'abbé Eugène Coursol.

Cette même bonne nouvelle est aussi faite aux paroissiens de la Ferme-Neuve qui accueillent peu après l'abbé Cadieux qui devient leur premier curé.

Au cours de cette même année 1901, le curé Desjardins termine sa cure à Notre-Dame de Fourvières. Pour le remercier de son travail, les paroissiens demandent à Mgr Duhamel de baptiser la première cloche du nom d'Augustin, prénom de l'abbé Desjardins. La cloche venait d'être offerte à la paroisse par Emma Forget. Mme Frank Martel

avait aussi donné des statues, une croix et un chemin de croix pour la chapelle-presbytère de la paroisse.

Le curé Desjardins part. Bientôt arrivera le troisième curé du Rapide-de-l'Original, l'abbé Alphonse Génier, jeune prêtre de 26 ans, ambitieux et tenace, qui va bientôt marquer profondément le destin de la jeune paroisse de Notre-Dame de Fourvières. Avec la venue de l'abbé Génier se termine les quinze premières années de colonisation au Rapide-de-l'Original. D'autres défis attendront bientôt les habitants.



Procession de la Fête-Dieu en juin 1898, au Kiamika, présidée par le curé Augustin Desjardins, missionnaire du Rapide-de-l'Original

RECENSEMENT DU CURÉ DESJARDINS/JANVIER 1898

A la fin de janvier 1898, le curé Desjardins passe dans toutes les familles qu'il dessert. Il fait alors le recensement de tous les colons installés sur la rivière Kiamika, en haut et en bas du lac des Écorces et de toutes les familles établies sur la rivière du Lièvre, depuis le rapide Wabassée jusqu'à la Ferme-Neuve.

Ce document nous a été conservé dans les archives de Notre-Dame de Fourvières et il s'avère fort intéressant et très utile de le reproduire dans l'histoire de Mont-Laurier. Le curé Augustin Desjardins y a peut-être fait des oublis bien involontaires, mais il a rendu un fier service aux historiens car il s'agit là d'un document unique et fort précieux pour l'étude de la région, en cette fin du XIXe siècle.

Le document fait mention des noms des colons, de leur épouse et des enfants nés avant février 1898. Pour certains, on retrouve aussi la paroisse d'origine.

On y retrace les noms des pionniers établis, du Rapide-de-l'Original, à la Ferme-Rouge, dans le village de Rapide-de-l'Original, vers la Ferme-

Neuve, dans la mission de la Ferme-Neuve, vers le lac Brochet qui deviendra St-Jean sur le Lac, de la rivière Kiamika au rapide Wabassée et autour de la Ferme Rouge.

Le recensement nous présente également les familles de pionniers qui ont pris souche sur la rivière Kiamika dans les missions de Saint-Gérard et de Saint-François Régis, en bas et en haut du lac des Écorces.

Le précieux document nous fait connaître plus de 1,000 personnes qui sont à ouvrir, à défricher une nouvelle partie du Québec.

Le curé Labelle, figure légendaire dans tous les cantons du nord, répétait souvent: "une terre vaut surtout ce que vaut celui qui la travaille". Sur la Kiamika et sur la Lièvre, on peut certainement dire que la terre a beaucoup de valeur car toutes ces familles de défricheurs y ont laissé tellement d'eux-mêmes.

Le courage et la tenacité de ces premières familles de pionniers constituent certainement notre plus beau patrimoine.

COLONS ÉTABLIS SUR LA RIVIÈRE DU LIÈVRE

***Du rapide de l'Original vers
la Ferme Rouge***

**HAMEL, Joseph, 41 ans, marié à
LECLAIR, Mary, 38 ans**

Ils sont arrivés de Montréal le 30 mars 1897

GAUTHIER, Isidore, 69 ans

**Les enfants: Wilfrid, 22 ans - Josaphat 20
ans**

GAUTHIER, Rodrigue, 26 ans, marié à
GAUTHIER, Dorina, 25 ans

Les enfants: Rodrigue, 3 ans - Joseph 1 an

BOCK, Charles, 45 ans, marié à
DUPRÉ, Corine, 43 ans

Les enfants: Wilfrid, 17 ans - Clara 15 ans
Ida, 13 ans - Tilda, 11 ans
Charles, 9 ans - Idillia, 3 ans
Corine, 1 an

ETHIER, Adélarde, 29 ans

OUELLET, Honorius, 20 ans, marié à
ST-GERMAIN, Albina, 21 ans

Les enfants: Alfred, 2 ans - Rosario, 1 an

• **ST-GERMAIN**, Marie-Ange, 12 ans

GROULX, Jean-Baptiste, 52 ans, marié à
SARRAZIN, Esther, 56 ans

Les enfants: Joseph, 32 ans - Alphonse 25
ans - Phidime, 24 ans - Alexina,
18 ans - Alfred, 14 ans - Azilda,
13 ans

BARRETTE, Guillaume, 52 ans, marié à
ST-GERMAIN, Marguerite, 52 ans

Les enfants: Alexandrine, 22 ans - Joseph,
20 ans - Napoléon, 19 ans
Marthe-Hélène, 17 ans
Florida, 16 ans - Albert, 8 ans
Zénon, 6 ans

BARRETTE, Lucien, 31 ans, marié à
AUDET, Amanda, 32 ans

*Ils sont arrivés d'Arundel, le 19 septembre
1897.*

Les enfants: Marie-Jeanne, 3 ans - Joseph-
Alphonse, 6 mois

PERREAULT, Honoré, 29 ans, marié à
GROULX, Divina, 21 ans

Les enfants: Amanda, 4 ans - Yvonne 1 an

DUMOULIN, Léandre, 50 ans, marié à
CLOUTIER, Olympe, 50 ans

*Ils sont arrivés de Saint-Rémi d'Amherst en
novembre 1897.*

Les enfants: Honorius, 17 ans - Joseph, 15
ans - Venance, 14 ans
Adonias, 7 ans

PHANEUF, Dominique, 65 ans, marié à
LANGVIN, Julienne, 63 ans

*Ils sont arrivés de East Man, Brome, en
novembre 1897.*

Les enfants: Anna, 26 ans - Euclide, 24 ans
Joseph, 22 ans

DUMOUCHEL, Joseph, 40 ans, marié à
TOUCHETTE, Alma, 26 ans

Les enfants: Odilon, 7 ans - Laura, 5 ans
Fabiola, 1 an

DUMOUCHEL, Amédée, 68 ans, marié à
NUMAINVILLE, Mathilde, 62 ans

L'enfant: Willie, 25 ans

BOYER, Jean-Baptiste, 60 ans, marié à
LATOUR, Marie, 61 ans

Les enfants: Exérine, 24 ans - Antoine, 21
ans - Trefflé, 20 ans

LEFEBVRE, Camille, 24 ans, marié à
BOYER, Marguerite, 31 ans

L'enfant: Marie-Marguerite-Irène, 9 mois

GAUMONT, Alphonse, 38 ans, marié à
BOYER, Marcelline, 28 ans

Les enfants: Céline, 9 ans - Alphonse, 8 ans
Hormidas, 7 ans - Dorilda, 3
ans - Albert, 7 mois

BOUDRIAS, Napoléon, 23 ans

MÉTHÉ, Jean-Baptiste, 32 ans, marié à
QUENNEVILLE, Ernestine, 20 ans

• **MÉTHÉ**, Adélar

GAREAU, Adolphe, 50 ans
GAREAU, Adélar, 20 ans

Ils sont arrivés de St-Jérôme en novembre
1897

YALE, William, 38 ans, marié à
MASSÉ, Annie, 35 ans

Ils sont arrivés de Berthier en novembre 1897

Les enfants: Raoul, 14 ans - Honoré, 11 ans
Alfred, 9 ans - Georges, 7 ans
Marguerite, 6 ans
Charlemagne, 1 an

BOYER, Jean-Baptiste, 35 ans, marié à
POIRIER, Pomela, 27 ans

Les enfants: Lisa, 5 ans - Joseph, 4 ans
Albina, 2 ans - Jean-Baptiste, 1
an

L'ARRIVÉE, Joseph, 35 ans, marié à
BOYER, Marie, 37 ans

Les enfants: Joseph, 10 ans - Aurore, 6 ans
Marie-Anne, 4 ans - Hélène, 2
ans - Albert, 3 mois

LABELLE, Benjamin, 40 ans, marié à
ETHIER, Clorilda, 33 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Thérèse en octobre
1897

Les enfants: Armanda, 9 ans - Maria, 6 ans

CHÉNIER, Alexis, 22 ans

Il est arrivé de Sainte-Agathe en 1895

LESSARD, Napoléon, 37 ans, marié à
LAVERDURE, Arthémise, 35 ans

Les enfants: Ferdinand, 18 ans - Adélar, 14
ans

LACASSE, Edouard, 36 ans

Les enfants: Céline, 8 ans - André, 4 ans
Albina, 3 ans

LACASSE, Joseph, 26 ans, marié à
LACASSE, Marie-Laure, 20 ans

L'enfant: Blanche-Aurore, 8 mois

BOYER, Olivier, 26 ans, marié à
PAPINEAU, Olympia, 27 ans

CARDINAL, David, 40 ans, marié à
BÉLEC, Appoline, 40 ans

Les enfants: Aldéric, 19 ans - David, 15 ans
Albert, 9 ans - Armand, 7 ans
Rose-Anna, 5 ans - Arthur, 2
ans



Famille Abondius Juteau

JUTEAU, Aristide, 26 ans, marié à
LONGPRÉ, Bernadette, 21 ans

LONGPRÉ, Michel, 24 ans

BOCK, Séraphin, 51 ans, marié à
BOCK, I., 51 ans

Les enfants: Alberta, 18 ans - Séraphin,
13 ans - Clara, 12 ans
Donalda, 9 ans

BOYER, Michel, 29 ans, marié à
BOCK, Dorsina, 26 ans

Les enfants: Dorsino, 4 ans - Clarice, 3 ans
Béatrice, 1 an

LEGAULT, Élie, 26 ans, marié à
MILLETTE, Éloïse, 23 ans

Les enfants: Bruno, 4 ans - Rosa, 3 ans

• **BÉLAIR**, Albert, 22 ans

BRUNET, Joseph, 22 ans, marié à
THIBAULT, Mélina, 26 ans

ST-LOUIS, Anthime, 27 ans, marié à
BRUNET, Poméla, 27 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Agathe le 29
octobre 1897.

• **BRUNET**, Delphina, 19 ans

BÉLEC, Eugène, 34 ans, marié à
PROVOST, Malvina, 35 ans

Les enfants: Alfred, 11 ans - Eugène, 10 ans
Claire, 9 ans - Marguerite, 2
ans

GALIPEAU, Augustin, 32 ans, marié à
CAMPEAU, Mathilda, 22 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Agathe le 22 janvier
1898

Les enfants: Aimé, 21 mois - Albert, 8 mois

BÉLEC, Phédime, 33 ans, marié à
GAREAU, Évangéline, 35 ans

Les enfants: Raoul, 12 ans - Marguerite, 10
ans - Léonidas, 8 ans - Henri, 3
ans - Joseph, 2 ans - Napoléon,
5 mois

LEBLOND, Georges, 40 ans, marié à
GAGNON, Alexandrine, 37 ans

Les enfants: Rosanna, 8 ans - Joseph, 5 ans
Eva, 4 ans - Élise, 3 ans - Marie,
7 mois

**Dans le village du
Rapide-de-l'Orignal**

FORGET, Jean-Baptiste, 36 ans
Marchand général
Il est arrivé de Saint-Sauveur en 1893

**ALIX, Solime, 41 ans, marié à
HUDON, Léonide, 38 ans**

Les enfants: Blanche, 17 ans - Yvonne, 14
ans - Edmée, 12 ans - Ida, 9 ans
Ethel, 7 ans - Irène, 5 ans
Edith, 3 ans - Armand-Yves, 8
mois



Famille de Solime Alix

**BRIÈRE, Joseph, 37 ans, marié à
NADON, Malvina, 37 ans**

Ils sont arrivés de Saint-Jérôme le 1er février
1895

Les enfants: Maria, 18 ans - Paul-Émile, 15
ans - Virginie, 13 ans
Napoléon, 11 ans - Georgiana,
9 ans - Bernadette, 8 ans
Irène, 7 ans - Raoul, 4 ans
Liguori, 2 ans

FORTIER, Alfred, 28 ans



Famille Louis-Norbert Fortier

**BARON, John, 50 ans, marié à
SAYERS, Kate, 22 ans**

Ils sont arrivés du Lac St-Jean en décembre
1896

Les enfants: Wilfrid Smith, 4 ans - Elena
Pearl, 2 ans

**MASSY, Félix, 27 ans, marié à
RAJOT, Marie, 24 ans**

Ils sont arrivés d'Ottawa en juillet 1897

Les enfants: Joseph, 4 ans - Ernestine, 1 an

RAJOT, Paul, 50 ans

**FORTIER, Louis-Norbert, 36 ans, marié à
LAFLEUR, Marie-Anne, 27 ans**

*Ils sont arrivés de Sainte-Adèle en novembre
1885*

Les enfants: Jean, 6 ans - Paul, 5 ans - Émile,
3 ans - Alice, 1 an

**BÉLEC, Alcide, 22 ans, marié à
FOREST, Catherine, 20 ans**

Ils sont arrivés de Saint-Jovite en août 1897

**TOUCHETTE, Wilfrid, 33 ans, marié à
CLOUTIER, Rose de Lima, 32 ans**



Famille Alfred Gauthier

Vers la Ferme-Neuve, depuis l'Orignal

**THIBAUT, Joseph, 31 ans, marié à
LAUZON, Délina, 25 ans**

Les enfants: Marie-Louise, 3 ans - Rosa, 2
ans - Antoine, 1 an

**GRENIER, Octave, 70 ans, marié à
THIBAUT, Zoé, 60 ans**

**THIBAUT, François, 58 ans, marié à
LE GUERRIER, Élise, 57 ans**

Les enfants: Éliisa, 28 ans - Origène, 24 ans
Jules, 22 ans - Adrien, 17 ans

**CLAVEL, Louis, 61 ans, marié à
LAVERDURE, Marie-Louise, 46 ans**

Les enfants: Louis, 19 ans - Félix, 17 ans
Joseph, 13 ans - Céline, 11 ans
Léa, 7 ans - Israël, 3 ans

**VILLEMAIRE, Adéard, 34 ans, marié à
RIOPEL, Armanda, 36 ans**

*Ils sont arrivés de Clarence Creek en
décembre 1897*

Les enfants: Arthur, 6 ans - Alfred, 4 ans
Ernest, 2 ans - Wilfrid, 18 mois
Albert, 1 mois

CLOUTIER, Louis, 31 ans, marié à
GIROUX, Alexina, 23 ans

Les enfants: Mériilda, 3 ans - Marie-Louise,
2 ans

BÉLEC, Napoléon, 47 ans, marié à
PAQUETTE, Olympe, 40 ans

Ils sont arrivés de Saint-Jovite en avril 1897

Les enfants: Aldéric, 20 ans - Désiré, 15 ans
Jules, 14 ans - Joseph, 10 ans
Alexis, 9 ans - Samuel, 5 ans
Marie-Anne-Aurore, 2 ans

GIROUX, Wilfrid, 36 ans, marié à
FOURVIÈRES, Appoline, 32 ans

Les enfants: Lydia, 12 ans - Armanda, 9 ans
Lia, 3 ans

LAFLEUR, Zéphir, 39 ans, marié à
CLOUTIER, Azilda, 33 ans

Les enfants: Marie-Louise, 11 ans - Émilía,
10 ans - Dorina, 7 ans - Hervé,
5 ans - Ernest, 3 ans - Eva, 1 an

ETHIER, Ferdinand, 24 ans, marié à
PAPINEAU, Adélisca, 19 ans

L'enfant: Délicia, 1 an

ETHIER, Charles, 59 ans, marié à
LAFONTAINE dit DES MAURICE,
Anéglíque, 53 ans

Les enfants: Dieudonné, 26 ans - Albini, 25
ans - Joseph, 20 ans - Antonia,
17 ans - Pomela, 15 ans
Rosanna, 11 ans - Marie-
Louise, 9 ans

TOURANGEAU, Damase, 50 ans, marié à
CHALIFOUX, Joséphine, 40 ans

Les enfants: Wilfrid, 20 ans - Armanda, 18
ans - Ida, 14 ans - Joseph, 12
ans - Léon, 10 ans - Dorina, 8
ans - Cora, 5 ans - Délia, 3 ans
Émile, 1 an

SANCHE, Félix, 33 ans, marié à
ALLARD, Marie-Louise, 22 ans

Les enfants: Dorina, 9 ans - Ernest, 4 ans

• **SANCHE**, Joseph, 80 ans

THIBAUT, Georges, 41 ans, marié à
ETHIER, Sophie, 45 ans

Les enfants: Henri, 13 ans - Emma, 9 ans

HÉBERT, Joseph, 74 ans, marié à
FORGET, Reine, 67 ans

Ils sont arrivés de Saint-Sauveur en
novembre 1897

BEAUCHAMP, François, 29 ans, marié à
BOUCHER, Azilda, 21 ans

BOUCHER, Pierre, 54 ans, marié à
HÉBERT, Philomène, 50 ans

Les enfants: Joseph, 28 ans - Rosanna, 17
ans - Victoria, 15 ans
Cordélia, 12 ans - Dorina, 10
ans - Orise, 7 ans

BOUCHER, Camille, 23 ans, marié à
BRISEBOIS, Valentine, 23 ans

BOUCHER, Pierre, 30 ans, marié à
BEAUCHAMP, Zac, 30 ans

L'enfant: Pierre, 6 mois

GRONDINES, Gédéon, 31 ans

GIROUX, Maxime, 31 ans, marié à
CAMPEAU, Philomène, 31 ans

Les enfants: Napoléon, 5 ans - Oliva, 3 ans
Agnès, 1 an

LIMOGES, Adélarde, 43 ans, marié à
RÉGIMBALD, Délima, 44 ans

Les enfants: Willie, 18 ans - Wilfrid, 11 ans
Oscar, 8 ans - Doralia, 7 ans
Marie-Ange, 5 ans - Donat, 3
ans

GRENIER, Joseph, 24 ans, marié à
DUFOUR, Donalda

Ils sont arrivés de Sainte-Agathe en avril 1896

CHALIFOUX, Félix, 37 ans, marié à
DUFOUR, Philomène, 35 ans

Les enfants: Ida, 16 ans - Arthur, 14 ans
Léontine, 12 ans - William, 10
ans - Aline, 8 ans - Camille, 4
ans - Jules, 3 ans - Oliva, 1 an

RAYMOND, Jean-Baptiste, 35 ans, marié à
BEAUCHAMP, Léocadie, 34 ans

Les enfants: Léocadie, 12 ans - Jean-
Baptiste, 11 ans - Léonard, 7
ans - François, 4 ans - Marie-
Louise, 1 semaine

BRISEBOIS, Alphonse, 28 ans
BRISEBOIS, Romuald, 16 ans

*Ils sont arrivés de Sainte-Marguerite à
l'automne 1891*

BRISEBOIS, Aimé, 26 ans, marié à
COURTEMANCHE, Joséphine, 19 ans

L'enfant: Ernest, 4 mois

BEAUCHAMP, Japhet, 22 ans
BEAUCHAMP, Hormidas, 22 ans

MILLETTE, Odile, 65 ans, marié à
CHALIFOUX, Olympie, 35 ans

Les enfants: Gédéon, 24 ans - Ida, 12 ans
Virginie, 10 ans - Eva, 9 ans
Émile, 7 ans - Amédée, 5 ans
Josaphat, 4 ans - Bernadette,
2 ans

SANCHE, Adonias, 34 ans, marié à
PILON, Emma, 22 ans

Ils sont arrivés de Saint-Jovite en mars 1897

Les enfants: Marie-Laure, 10 ans - Arthur, 8
ans - Marie, 6 mois

JOLICOEUR, Joseph, 26 ans, marié à
CARDINAL, Palmyre, 21 ans

Les enfants: Laura, 3 ans - Wilfrid, 2 ans
Aldéric, mort le 12 juin 1897

DORÉ, Georges, 43 ans, marié à
THIBAUT, Marcelline, 44 ans

Les enfants: Georges, 19 ans, Ovide, 18
ans - Marcelline, 16 ans
Onésima, 15 ans - Napoléon,
13 ans - Délima, 12 ans - Élie, 9
ans - Ozias, 7 ans - Marie-
Louise, 4 ans - Pierre, 2 ans

**Dans la mission de la
Ferme-Neuve**

DORÉ, Augustin, marié à
DORÉ, Mélina

Ils sont arrivés de Saint-Faustin en novembre
1897

Les enfants: Julie, 17 ans - François, 15 ans
Josaphat, 9 ans - Dorina, 5 ans

DORÉ, Alphonse, 38 ans, marié à
PAQUETTE, Elzire, 34 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Agathe le 8 octobre
1897

Les enfants: Honorius, 16 ans - Marie-Ange,
13 ans - Joseph, 12 ans
Edmond, 10 ans - Ernest, 8 ans
James, 7 ans - Marie-Anne, 3
ans - Elzire, 5 mois

DORÉ, Ferdinand, 35 ans, marié à
PAQUETTE, Azilva, 37 ans

Ils sont arrivés de Saint-Faustin en février
1897

L'enfant: Wilfrid, 7 ans, fils adoptif
d'Augustin **DORÉ**

VAILLANCOURT, Ovila, 32 ans
VAILLANCOURT, Emery, 28 ans

Ils sont arrivés de Saint-Adolphe d'Howard,
le 9 mars 1897

LACASSE, Wilfrid, 42 ans, marié à
CHALOUX, Malvina, 38 ans

Ils sont arrivés de Saint-Faustin en février
1897

Les enfants: Exilia, 13 ans - Marie-Louise,
11 ans - Rose-Anna, 8 ans
Joseph, 5 ans - Eugénie, 3 ans
Rosina, 1 an

LAFLEUR, Octave, 53 ans

ETHIER, Napoléon, 18 ans

LANGEVIN, Anne

NADEAU, Georges, 28 ans, marié à
GRENIER, Marie-Louise, 24 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Malachie en 1890

Les enfants: Antonin, 1 an - Marie-Donalia,
8 jours

• **LAFORCE**, Nellie, 9 ans

NATTAWAY, Joseph, 50 ans, marié à
PISAMA, Marguerite, 50 ans

Ils sont des Iroquois originaires d'Oka

Les enfants: Kadelaine, 31 ans - Marie-
Anne, 19 ans - Cordéline, 18
ans - Jean-Baptiste, 15 ans
Elisabeth, 10 ans - Louise, 4
ans

• **DUBÉ**, Elisabeth, 5 ans

CHABOT, William, marié à
BONNECHANCE, Christine, 38 ans

Ils sont arrivés de Maniwaki à l'automne
1897

Les enfants: Philomène, 15 ans - Maria, 5
ans - Angélique, 4 mois

LAFONTAINE, Léonard, 28 ans, marié à
GUÉRIN, Marthe, 23 ans

Ils sont arrivés de Notre-Dame du Laus vers
1892

L'enfant: Henri, 1 an

LAFONTAINE, Cyrille, 52 ans, marié à
MONCION, Lucie, 49 ans

Ils sont arrivés de Notre-Dame du Laus en
janvier 1898

Les enfants: Joseph, 21 ans - Orsalie, 19 ans
Bernadette, 17 ans

BARBEAU, Gilbert, 25 ans

Il est arrivé de Saint-Philippe de Laprairie en
octobre 1897

FOUCRAULT, Amédée, 19 ans

Il est arrivé de Saint-Jacques de Laprairie
en octobre 1897

LEBOEUF, Hormidas, 33 ans, marié à
BEAUCHAMP, Dorina, 31 ans

Les enfants: Marie-Blanche, 9 ans
Absalon, 8 ans, Virginia, 7 ans
Rosanna, 5 ans, Laura, 3 ans,
Joseph-Ernest, 10 mois

ALLARD, Jean-Baptiste, 46 ans, marié à
ETHIER, Léocadie, 46 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Adèle le 19 mars
1895

L'enfant: Damas, 19 ans

BOHÉMIER, Jean-Baptiste, 42 ans, marié à
LACASSE, Exilia, 30 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Adèle le 5 octobre
1896

Les enfants: Joseph, 17 ans - Jean-Baptiste,
16 ans - Charles-Henri, 13 ans
Joseph-Émile, 11 ans

• **MEILLEUR**, Hercule, 5 ans

DANIS, Philias, 37 ans, marié à
SARRAZIN, Vitaline, 37 ans

Ils sont arrivés de l'Annonciation en octobre
1897

Les enfants: Exilia, 12 ans - Téléphore, 9
ans - L'Annonciation, 8 ans
Aurore, 6 ans - Stanislas, 5 ans
Marie, 4 ans - Bernadette, 1 an

LACASSE, Mathias, 20 ans
LACASSE, Alphonse, 22 ans

Ils sont arrivés de Saint-Jovite

FORTIER, Ouila, 31 ans, marié à
BRUNET, Thadéa, 25 ans

Ils sont arrivés de Saint-Thimothée de
Beauharnois en mars 1895

Les enfants: Clara, 6 ans - Rosanna, 4 ans
Omer, 20 mois, Henri, 4 mois

BRUNET, Athanase, 53 ans, marié à
POIRIER, Caroline, 57 ans

Ils sont arrivés de Saint-Thimothée le 29
janvier 1895

Les enfants: Délia, 22 ans - Hector, 19 ans
Ouila, 16 ans - Joseph, 13 ans

CHALIFOUX, Théodule, marié à
GAUTHIER, Olyvine, 34 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Agathe en
septembre 1894

Les enfants: Paul-Émile, 12 ans - Eugène, 4
ans - Josaphat, 3 ans

ALARIÉ, Joseph, 29 ans, marié à
CLÉROUX, Mélina, 24 ans

Ils sont arrivés de Saint-Faustin en mars 1896

Les enfants: Albert, 4 ans, Maria, 3 ans,
Joseph, 1 an

CLÉROUX, Octave, 47 ans, marié à
BOIVIN, Mélina, 45 ans

Ils sont arrivés de Saint-Faustin en mai 1896

Les enfants: Delphis, 21 ans - Joseph, 14
ans - Rosanna, 12 ans - Délia,
10 ans - Adanias, 8 ans
Victoria, 6 ans - Armanda, 4
ans - Arthur, 4 ans

COURTEMANCHE, Xavier, 46 ans,
marié à

THINET, Malvina, 41 ans

Ils sont arrivés de Saint-Calixte de Kearney
le 3 mars 1895

Les enfants: Joseph, 20 ans - Xavier, 18 ans
Mathias, 13 ans - Victor, 12
ans - Omer, 7 ans

ETHIER, Moïse, 30 ans, marié à
CLÉMENT, Rosanna, 27 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Adèle le 17
novembre 1897

Les enfants: Marie-Anne, 10 ans - Régina, 9
ans - Virginie, 6 ans

Vers le Lac Brochet (St-Jean sur le Lac)

PAPINEAU, Etienne, 53 ans, marié à
MONETTE, Délina, 46 ans

Les enfants: Marie-Louise, 16 ans
Eustrasine, 15 ans - Azilda, 13
ans - Divina, 11 ans

PLOUFFE, Delphis, 29 ans, marié à
PAPINEAU, Alphonsine

Les enfants: Laura, 4 ans - Orise, 2 ans
Yvonne, 3 mois

ST-LOUIS, Ludger, 24 ans, marié à
PAPINEAU, Talmilia, 20 ans

L'enfant: Arthur, 2 ans

ROBILLARD, Alexandre, 33 ans, marié à
MORIER, Emma, 27 ans

Les enfants: Marie-Louise, 6 ans - Rose-
Emma, 4 ans - Johnny, 2 ans
William, 10 mois

THERRIEN, Albert, 26 ans, marié à
JOLICOEUR, Marguerite, 24 ans

Ils sont arrivés de La Conception en août
1897

BÉRUBÉ, Isaac, 56 ans, marié à
VALLÉE, Clara, 32 ans

Ils sont arrivés de Saint-Patrice de
Beaurivage, Lotbinière, en été 1897

L'enfant: Joseph Ephrem, 1 an

LAROCQUE, Toussaint, 34 ans, marié à
NARBONNE dit GUÉNARD, Algaé,
25 ans

Les enfants: Edouard, 12 ans - Clercé, 10
ans - Axilia, 8 ans - Joseph, 7
ans - Pierre, 5 ans - Léon, 4
mois

GROULX, Joseph, 32 ans, marié à
GUÉNARD dit NARBONNE, Élise, 24 ans

Ils sont arrivés de Saint-Faustin en décembre
1897

Les enfants: Hermas, 6 ans - Élise, 4 ans
Josaphat, 2 ans - Marie-Ange,
1 an

LAROCQUE, Toussaint, 71 ans, marié à
OUELLETTE, Rosalie, 70 ans

LAROCQUE, Napoléon, 28 ans, marié à
LETANG, Ursule, 22 ans

Les enfants: Joséphine, 3 ans - Rosalma, 1
an

VALLÉE, Joseph

Les enfants: Exéar, 14 ans - Thomas, 11 ans

FORGET, Joseph, 40 ans, marié à
SAUVÉ, Délina, 39 ans

Les enfants: Joséphine, 19 ans - Alexima, 16
ans - Josaphat, 14 ans
Albertine, 13 ans - Arthur, 10
ans - Paul-Émile, 8 ans
Dorina, 3 ans - Luciane, 9 mois

• **FORGET**, Michel, 77 ans

JOLICOEUR, Edmond, 44 ans, marié à
BÉLEC, Palmire, 45 ans

Les enfants: Philiat, 19 ans - Alcide, 14 ans
Armandine, 12 ans - Albina, 5
ans - Edouard, 3 ans

LAROCQUE, Damase, 30 ans, marié à
DALY, Carline, 24 ans

Les enfants: Léon, 7 ans - Edith, 18 mois

MARCOTTE, Augustin, 47 ans, marié à
TURGEON, Sophie, 47 ans

Les enfants: Faldora, 16 ans - Oscar, 14 ans
Eva, 12 ans - Raphaël, 10 ans
Joseph, 8 ans - Urgel, 7 ans
Emalda, 6 ans - Florida, 3 ans

MARCOTTE, Emmanuel, 26 ans, marié à
DEMERS, Suzanne, 26 ans

GAUTHIER, Maurice, marié à
DEMERS, Marguerite, 30 ans

Les enfants: Laura, 9 ans - Marie-Eva, 8 ans
Joseph-Thomas, 6 ans
Joseph-Adrien, 5 ans - Joseph-
Patrice, 3 ans - Mary, 1 an
Marie-Blanche-Suzanne, 1
mois

SABOURIN, Élie, 65 ans, marié à
MARCOTTE, Mathilda, 42 ans

Les enfants: Gustave, 24 ans - Ephrem, 21
ans - Clara, 18 ans

MONETTE, Hormidas, 40 ans, marié à
JOLICOEUR, Éloïse, 46 ans

Les enfants: Hormidas, 19 ans - Marie-Rose
de Lima, 13 ans - Arthur, 6 ans

**De la Kiamika au rapide
Wabassee**

TOUCHETTE, Noé, 58 ans, marié à
FORGET, Céline, 51 ans

Les enfants: Josaphat, 28 ans - Evrard, 23
ans - Léonie, 21 ans
Henriette, 19 ans - Cécilia, 15
ans - Bernadette, 13 ans
Albertine, 9 ans

GUÉRIN, Joseph, 58 ans, marié à
EVANS, Marguerite, 56 ans

Les enfants: Samuel, 29 ans - Blanche, 25
ans - Marie-Thérèse, 21 ans
Eugénie, 19 ans - Maurice, 17
ans

VALIQUETTE, William, 38 ans, marié à
LEBEAU, Mathilde, 34 ans

Les enfants: Edmond, 8 ans - Aimé, 7 ans
Georgiana, 4 ans - Donat, 2
ans - Anna, 9 mois

VALIQUETTE, Magloire, 85 ans, marié à
McGREGOR, Louise

CHARRON, Charles, 29 ans, marié à
TESSIER, Oléose, 22 ans

L'enfant: Clémence, 8 mois

- **TESSIER**, Alexandre, 12 ans

PORTELANCE, Albert, 37 ans, marié à
BEAUDRY, Emma, 28 ans

Les enfants: Wilfrid, 10 ans - Émile, 9 ans
Omer, 8 ans - Alexina, 5 ans
Alfred, 4 ans - Malvina, 4 ans
Gloria, 3 ans

VALIQUETTE, Herménégilde, 45 ans,
marié à

CHARRON, Marguerite, 38 ans

Les enfants: Raphaël, 17 ans - Olivier, 15
ans - Charles, 13 ans - Félicité,
11 ans - Herménégilde, 8 ans
Joseph, 7 ans - Virginie, 6 ans
Henri, 2 ans

NADEAU, Théodore, 40 ans, marié à
MACNALIA, Mary Ann, 41 ans

Les enfants: Thomas, 14 ans - Mary-Ann, 13
ans - Louise, 10 ans - Georges,
6 ans - Johnny, 5 ans

MACANABÉ, Thomas, 68 ans, marié à
WAPPENHOSSEKOUÉ, Philomène,
65 ans

Les enfants: Isabelle, 31 ans - Jean-
Baptiste, 28 ans - Marie, 25 ans
Abraham, 24 ans

LAMOUREUX, François, 54 ans, marié à
BIGRAS, Josephine, 60 ans

CAMPEAU, Michel, 55 ans, marié à
LAMOUREUX, Corilda, 33 ans

Les enfants: Cordélia, 10 ans - Marguerite,
7 ans - Julienne, 5 ans - Délina,
3 ans - Diana, 1 an

LAUZON, Joseph, 53 ans, marié à
HUBERDEAU, Délina, 46 ans

Les enfants: Joseph, 27 ans - Jules, 23 ans
Malvina, 21 ans - Marie-
Louise, 18 ans - Fernand, 16
ans - Héléne, 15 ans - Alcide,
11 ans - Délia, 10 ans - Aimé, 7
ans - Rosalie, 6 ans

CONSTANTINEAU, Isaac, 32 ans.
marié à

HUBERDEAU, Héléne, 38 ans

Les enfants: Emmanuel, 5 ans - Calixte, 3
ans - Bernadette, 2 ans

Autour de la Ferme-Rouge

VERMANT, Victor

BISAILLON, Zénophile, 47 ans, marié à
LABELLE, Eulalie, 46 ans

Les enfants: Ovila, 18 ans - Aldéric, 16 ans
Alphonse, 14 ans - Marie-
Louise, 12 ans - Rosanna, 10
ans - Annie, 8 ans - Joseph, 5
ans - Philibert, 1 an

• **THÉRIAULT**, Zacharie, 67 ans

DUMAS, Napoléon, 50 ans

Les enfants: Annie, 20 ans - Aurore, 11 ans
Joachim, 8 ans

LABELLE, Joseph, 40 ans, marié à
LABELLE, Henriette, 62 ans

Les enfants: Alphonsine, 23 ans - Napoléon,
21 ans

MARIER, Aldéric, 29 ans, marié à
LABELLE, Dorina, 28 ans

BRISEBOIS, Porphire, 28 ans, marié à
SAUCIER, Caroline, 22 ans

BISAILLON, Moïse, 53 ans, marié à
LANCTÔT, Denise, 46 ans

Les enfants: Ferdinand, 23 ans - Émile, 21
ans - Adélarde, 20 ans - Joseph,
15 ans - Alfred, 14 ans - Maria,
2 ans

PILON, Alexis, 31 ans, marié à
DE REPENTIGNY, Elisabeth, 27 ans

Les enfants: Albert, 6 ans - Rosianne, 5 ans
Antoinette, 2 ans - Joseph-
Ernest, 1 mois

LABELLE, David, 28 ans, marié à
BRIÈRE, Marie-Louise, 33 ans

Les enfants: Jules-Edouard, 4 ans - Marie-
Flore, 21 mois - Joseph, 6 mois

BRIÈRE, Delphis, 38 ans, marié à
BRIÈRE, Délina, 36 ans

Les enfants: Valentine, 18 ans - Henri, 12
ans - Bernadette, 9 ans
Antoinette, 4 ans - Virginie, 2
ans

PAQUETTE, Jean-Baptiste, 22 ans, marié à
DUQUETTE, Élodie, 20 ans

L'enfant: Roméo, 5 mois

DAOUST, Hormidas, 39 ans, marié à
LEFEBVRE, Joséphine, 36 ans

Les enfants: Ovila, 15 ans - Délia, 14 ans
Marguerite, 12 ans - Angéline,
10 ans - Annie, 6 ans
Christiana, 4 ans - Marie-
Ange, 1 an

LAMOUREUX, Moïse, 28 ans, marié à
MARIER, Céline, 25 ans

Les enfants: Marie-Louise, 5 ans - Moïse, 3
ans - Anna, 1 an

BOUCHER, Israël, 39 ans, marié à
CHARRETIER, Julie, 52 ans

*Ils sont arrivés de Postdam, N.Y. le 15 février
1897*

Les enfants: Israël, 17 ans - Célanie, 14 ans
Arthur, 12 ans - Georges, 7 ans

COLONS ÉTABLIS SUR LA RIVIÈRE KIAMIKA **De Saint-Gérard à Saint-** **François Régis**

LACASSE, Pierre, 39 ans, marié à
GRAVEL, Joséphine, 37 ans

Les enfants: Willie, 14 ans - Delphis, 11 ans
Céline, 7 ans - Cordélia, 5 ans
Télesphore, 8 mois

LACASSE, Alphonse, 56 ans, marié à
AMYIOS, Sophie, 59 ans

LACASSE, Rodrigue, 22 ans, marié à
LACHAINE, Emma, 23 ans

LACHAINE, Noël, 47 ans, marié à
BAZINET, Zoé, 46 ans

Les enfants: Alphonse, 16 ans - Hormidas,
15 ans - Arçada, 7 ans - Marie-
Louise, 3 ans

MAILLÉ, Michel, 59 ans

LECLERC, Alphonse, 43 ans, marié à
LAUZON, Angéline, 45 ans

Les enfants: Hédwilda, 21 ans - Maria, 13
ans - Rosadolphia, 8 ans
Léopold, 7 ans - Eurard, 9 mois

BOISCLAIR, Louis, 46 ans, marié à
PAQUETTE, Olive, 39 ans

Les enfants: Antoinette, 19 ans - Gédéon,
14 ans - Adèle, 13 ans

LACHAINE, Trefflé, 29 ans, marié à
VAILLANCOURT, Angéline, 28 ans

Les enfants: Arthur, 8 ans, Rodrigue, 4 ans
Armanda, 3 ans

VALIQUETTE, Casimir, 29 ans, marié à
BAZINET, Donalda, 25 ans

Les enfants: Henri, 8 ans - Joseph, 5 ans
Exilia, 4 ans - Dorina, 2 ans
Donalda, 1 mois

LACHAINE, Joseph, 27 ans, marié à
LAROCQUE, Marie-Louise, 21 ans

L'enfant: Eva, 2 ans

GAUVREAU, Joseph, 60 ans, marié à
CONSTANTINEAU, Delphine, 46 ans

Les enfants: Georges, 15 ans - François, 14
ans - Malvina, 12 ans - Amélie,
9 ans - Délina, 8 ans - Julie, 6
ans - Edmond, 2 ans

FORTIN, Thomas, 64 ans, marié à
CHAMBERLAND, Rosalie, 63 ans

Les enfants: Amédée, 24 ans - Claudia, 20
ans

DESCHAMPS, Joseph, 35 ans, marié à
FORTIN, Marie, 33 ans

Les enfants: Louis, 13 ans - Roméo, 12 ans
Noé, 7 ans - Joseph, 4 ans
Marie-Louise, 2 ans - Auguste,
1 an

CORRIVEAU, Joseph, 55 ans, marié à
BEAULIEU, Clémentine, 51 ans

Ils sont arrivés de Montréal le 4 juillet 1897.

CHARBONNEAU, François, 37 ans,
marié à

Lajoie, Alma, 34 ans

Les enfants: Alice, 11 ans - Ludger, 7 ans
Pierre, 5 ans - Marie-Anne, 6
mois

CHARBONNEAU, François, 68 ans,
marié à

BÉLISLE, Solome, 65 ans

CHARBONNEAU, Joseph, 36 ans, marié à
VALIQUETTE, Malvina, 22 ans

L'enfant: Joseph, 1 an

LACASSE, François, 30 ans, marié à
DUBOIS, Delphine, 20 ans

LACASSE, Alphonse, 32 ans

MARIER, Joseph, 30 ans, marié à
CHARRETIER, Alphonsine, 24 ans

Les enfants: Maria Lacasse, 3 ans - Henri-
Roméo, 1 an

**Dans la mission de
Saint-François Régis**

**PAUZÉ, François, 59 ans, marié à
DUPRAS, Sophie, 58 ans**

Les enfants: Eugène, 20 ans - Rosanna, 18 ans

**PAUZÉ, Joseph, 31 ans, marié à
CARRIÈRE, Mélina, 29 ans**

Les enfants: Bernadette, 8 ans - Emma, 6 ans - Ermène, 1 an

PAUZÉ, Louis, 29 ans

L'enfant: Elisabeth, 7 ans

**PAUZÉ, Euclide, 22 ans
LÉVEILLÉ, Zoé, 25 ans**

Les enfants: Rosanna, 2 ans - Diana, 2 mois

**BRUNET, Thomas, 28 ans, marié à
MACNAMARA, Maggy, 24 ans**

Les enfants: Johnnie, 4 ans - Edmond, 2 ans - Mary-Olympe, 1 an

**DESABRAIS, Frédéric, 35 ans, marié à
ROGERS, Sophie, 23 ans**

**PILON, Napoléon, 34 ans, marié à
LABELLE, Marie, 33 ans**

Les enfants: Alphonsine, 15 ans - Glorivina, 12 ans - Mélodie, 7 ans - Adrien, 5 ans - Joseph-Napoléon, 4 ans - Albertine, 2 ans - Marie-Anne, 10 mois

**GAUTHIER, Francis, 35 ans, marié à
VALIQUETTE, Domithilde, 35 ans**

Les enfants: Clémentine, 14 ans - Azilda, 13 ans - Ovíla, 11 ans - Maria, 10 ans - Délima, 8 ans - Rosa, 7 ans - Évangéline, 3 ans

**TESSIER, François-Xavier, 44 ans, marié à
LÉGARÉ, Céline, 43 ans**

Les enfants: Déliuia, 19 ans - Clara, 16 ans - Xavier, 14 ans - Marie-Louise, 13 ans - Marie-Anne, 10 ans - Valentine, 9 ans - Diana, 7 ans - Delmine, 5 ans - Dieudonné, 3 ans - Théophile, 1 an

**LAROCQUE, Médard, 32 ans, marié à
DESORMEAUX, Marie, 29 ans**

Les enfants: Alexandre, 8 ans - Marie-Louise, 2 ans - Rosa, 1 an

• **DESORMEAUX, Joseph, 22 ans**

**DAOUST, Moïse, 71 ans, marié à
LANGLOIS, Julie, 63 ans**

Ils sont arrivés de Saint-Émile de Chertsey le 8 octobre 1897

L'enfant: Athanase, 27 ans

**DAOUST, Maxime, 31 ans, marié à
PAUZÉ, Élodie, 33 ans**

Les enfants: Wilfrid, 9 ans - Valentine, 7 ans - Agnès, 2 ans

POIRIER, Isaïe, 54 ans, marié à
TESSIER, Cléopée, 55 ans

L'enfant: Cyrille, 27 ans

- **TESSIER**, Maria, 12 ans
- **TESSIER**, Joseph, 11 ans

LAROCQUE, Augustin, 26 ans, marié à
POIRIER, Antoinette, 16 ans

ROCQUEBRUNE, Louis, 57 ans, marié à
PAQUETTE, Délina, 53 ans

Les enfants: Osias, 23 ans - Donat, 18 ans
Antoine, 16 ans - Alcide, 15 ans
Rosina, 12 ans - Délia, 9 ans
Martial, 7 ans

BEAUDRY, Louis, 35 ans, marié à
ROCQUEBRUNE, Donald, 25 ans

Les enfants: Dorina, 3 ans - Délia, 3 ans
Almanda, 1 an

FILIATRAULT, Pierre, 28 ans, marié à
FORGET, Donald, 24 ans
Ils sont arrivés de St-Sauveur le 1 avril 1897

Les enfants: Exoride, 2 ans - Roméo, 1 mois

LATREILLE, Cyrille, 55 ans, marié à
FORGET, Azite, 44 ans

Les enfants: Hormidas, 21 ans - Mérilda, 18
ans - Julie, 13 ans - Bernadette,
9 ans - Auguste, 7 ans
Yvonne, 5 ans - Donat, 3 ans
Emma, 1 an

THÉRIEN, Adélar, 38 ans, marié à
GAUTHIER, Aléas, 33 ans

Les enfants: Ermine, 13 ans - Anna, 11 ans
Charlemagne, 10 ans - Henri, 8
ans - Adélar, 2 ans

HUGUES, Johnny, 39 ans, marié à
LECUIEILLER, Éloïse, 34 ans

Les enfants: Annie, 11 ans - Thérèse, 10 ans
Bertha, 8 ans - Georgie, 6 ans
Willie, 4 ans - Dieudonné, 2 ans

DESROSIERS, Joseph, 46 ans, marié à
TESSIER, Marie, 37 ans

L'enfant: Willie, 17 ans

LACHAINE, Joseph, 55 ans, marié à
COUSINEAU, Délina, 53 ans

Les enfants: Rosina, 28 ans - Joseph, 20 ans
Maxime, 15 ans

SARRAZIN, Charles, 50 ans, marié à
PROULX, Marie, 38 ans

Les enfants: Angéline, 19 ans - Almanda, 13
ans - Agnès, 11 ans, Dorimène,
4 ans

CHARETTE, Napoléon, 43 ans, marié à
TURCOTTE, Edmire, 45 ans

Les enfants: Marie Turcotte, 16 ans
Marie-Blanche Turcotte, 8 ans

LAFRAMBOISE, Joseph, 60 ans
Cyrille, 28 ans

TURCOTTE, Auguste, 36 ans, marié à
GARNEAU, Marie, 36 ans

L'enfant: Marie-Anne

CARRIÈRE, Isidore, 38 ans, marié à
BRUNET, Olympe, 38 ans

Les enfants: Arthur, 15 ans - Clara, 13 ans
Patrice, 11 ans
Herménégilde, 9 ans - Israël, 7
ans - Thomas, 5 ans - Maggy, 3
ans - Augustin, 2 mois

FILION, Adolphe, 38 ans, marié à
CHARRETIER, Georgiana, 30 ans

L'enfant: Thérèse, 8 mois

- **MEUNIER**, Lucie, 78 ans

CHARRETIER, Ignace, 53 ans, marié à
HEBERT, Octavie, 51 ans

Les enfants: Ferdinand, 28 ans - William, 20
ans - Maria, 18 ans - Anna, 16
ans - Rosanna, 14 ans
Geoffroy, 11 ans

- **HÉBERT**, Émilie, 45 ans

GARNEAU, Damase, 27 ans, marié à
CHARRETIER, Octavie, 22 ans

L'enfant: Octavie

GARNEAU, Pierre, 62 ans, marié à
DESMEULES, Joséphine, 60 ans

GARNEAU, Thomas, 38 ans, marié à
ROY, Julie, 47 ans

Les enfants: Philomène, 17 ans - Angéline,
16 ans - Clérilda, 15 ans
Augustin, 12 ans - Louis, 6 ans

BOISCLAIR, Moïse

PELLETIER, Auguste

PROULX

TOURANGEAU, Albert

MARTIN, Joseph

En haut de Saint-François Régis du Lac-des-Écorces

PLOUFFE, Joseph, 29 ans, marié à
TESSIER, Dalvina, 21 ans

*Ils sont arrivés de Sainte-Agathe en août
1894*

Les enfants: Émile, 3 ans - Dorina, 1 an

PLOUFFE, Pierre, 54 ans, marié à
BOURGUIGNON, Céline, 48 ans

*Ils sont arrivés de Sainte-Agathe en
décembre 1894*

Les enfants: Céline, 26 ans - Armanda, 20
ans - Malvina, 18 ans - Alice, 16
ans - Bernadette, 14 ans
Exelina, 12 ans - Rodrigue, 9
ans - Achille, 6 ans

LATREILLE, Dieudonné, 29 ans

Il est arrivé de Sainte-Adèle au printemps
1895

LATREILLE, Donat, 21 ans

Il est arrivé de Sainte-Adèle au printemps
1895

MARINIER, Hermas, 24 ans

MARINIER, Wilfrid

Ils sont arrivés de Sainte-Adèle en 1896

LATREILLE, Hormidas

Il est arrivé de Saint-Régis en 1894

PLOUFFE, Léon, 49 ans, marié à

HOTTE, Philomène, 52 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Agathe au
printemps de 1897

Les enfants: Léon, 19 ans - Rodrigue, 18 ans
Hormidas, 15 ans - Albert, 13
ans - Omer, 12 ans
Télesphore, 9 ans

• Madame Marie-Louise **PLOUFFE**, veuve
de Joseph **BÉLISLE**.

L'enfant: Elza

LORTIE, Pierre, 29 ans, marié à

LACHAINE, Donalda, 29 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Agathe en 1895

Les enfants: Alélard, 4 ans - Hormidas, 2
ans - Joseph, 1 an

LACHAINE, Adélar, 26 ans, marié à

LORTIE, Rosine, 24 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Agathe au
printemps 1896

Les enfants: Maroua, 3 ans - Divina, 1 an

PAQUETTE, Edouard, 43 ans, marié à

GUIDON, Palmire, 38 ans

Ils sont arrivés de Bay Mills, Michigan, en
novembre 1895

Les enfants: Philiat, 17 ans - Outila, 13 ans
Edouard, 10 ans - Marie-Anne,
9 ans - Willie, 4 ans

OUIPET, Dosithée, 35 ans, marié à

DESJARDINS, Marie-Louise, 26 ans

Ils sont arrivés de Sainte-Agathe en février
1896

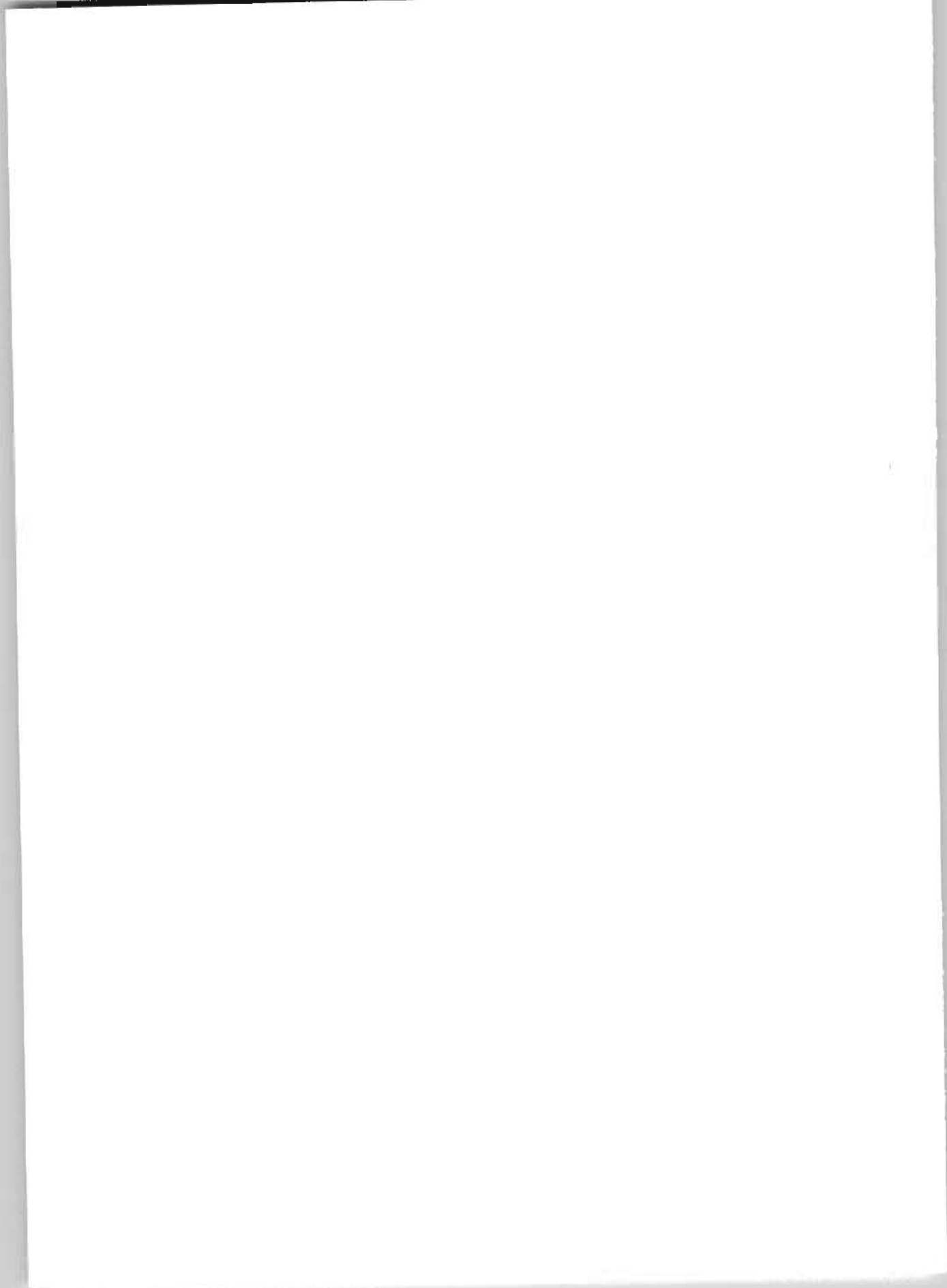
GUINDON, Odile, 49 ans

Elle est arrivée de Sainte-Agathe, le 6 janvier
1898

Les enfants: Frédéline, 25 ans - Frédéric, 24
ans - Rosario, 21 ans - Wilfrid,
19 ans - Marie-Anne, 16 ans
Hormidas, 15 ans - Jules, 13
ans - Napoléon, 11 ans
Armand, 10 ans - Euclide, 5
ans

LAUZON, Wilfrid

Il est arrivé de Montréal au printemps de
1896.



PARTIE III

CAPITALE DES CANTONS DU NORD 1901-1922

- LE RAPIDE-DE-L'ORIGINAL EN 1901
- L'ÉTAT DE LA COLONISATION
- LE CHEMIN DE FER
- UN NOUVEAU DISTRICT JUDICIAIRE
- LE DIOCÈSE DE MONT-LAURIER
- LES AFFAIRES MUNICIPALES
- LA VIE ÉCONOMIQUE
- LES AFFAIRES SCOLAIRES
- LA VIE PAROISSIALE



*"C'est avec joie!
C'est mon cri de joie que je vous lance!
C'était mon ambition!
C'est ma gloire et ma récompense!*

Curé Génier, 1913

LE RAPIDE-DE-L'ORIGINAL EN 1901

• Arrivée du curé Génier

Le jeune abbé Alphonse Génier arrive dans sa nouvelle paroisse de Notre-Dame de Fourvières du Rapide-de-l'Original, le 4 octobre 1901.

Comme les voyageurs de l'époque, le nouveau curé, parti d'Ottawa, fait le voyage vers sa nouvelle cure en empruntant la voie ferrée qui le conduit jusqu'au village de Labelle sur la rivière Rouge.

Ensuite, il doit entreprendre la traversée du chemin Chapleau en passant par le Nomingue

jusqu'à la rivière du Lièvre à la hauteur du village de Kiamika et de la Ferme-Rouge.

Sur la rive opposée de la Ferme-Rouge, un petit chemin de colonisation serpente le long de la Lièvre et conduit le prêtre à sa paroisse de Notre-Dame de Fourvières, à une dizaine de milles en amont, dans le haut de la Lièvre.

Situé à 56 milles de Labelle, station de chemin de fer la plus près, le Rapide-de-l'Original est encore bien modeste à cette époque. Le village lui-même n'est pas bien gros, seize ans après qu'une poignée



Rapide-de-l'Original au début du siècle



Le curé Génier, 3e curé de la paroisse

de colons eut peiné durement pour s'y établir et y demeurer.

A l'arrivée du curé Génier, la paroisse elle-même compte environ 700 habitants, et parmi la centaine

L'Original en 1901

"Actuellement, au Rapide-de-l'Original, on compte une église, une école, quatre magasins, une boutique de forgeron, deux hôtels, deux boutiques de menuisier, deux moulins à scie, un moulin à farine, un médecin. Le foin s'est vendu de douze à dix-huit dollars la tonne, et l'avoine cinquante sous. On vient d'y établir une fromagerie.

... A partir de cet endroit, trois milles plus haut jusqu'au rapide des Chiens existe encore une très bonne route carrossable qui nous ouvre la porte des cantons Gravel, Pope, etc., où il y a déjà de nombreux colons d'établis".

"La Presse" 03-08-1901

de familles, quatre-vingt cinq sont installées comme agriculteurs dans les rangs qui longent la rivière et pénètrent déjà l'intérieur des terres.

Le village ne compte qu'une quinzaine de familles et quelques commerces; forgerons, voituriers, hôteliers, marchands-généralux.

L'économie de la paroisse est essentiellement tournée vers l'agriculture. Les familles de colon-agriculteurs s'échelonnent sur quelques milles le long de la rivière, en haut et en bas du rapide de l'Original.

Le nouveau curé constate rapidement que les services sont assez peu nombreux et que la voirie rurale est nettement déficiente. Sa tâche s'annonce déjà très lourde. Mais, l'alliance du génie provençal et de la tenacité bretonne qui coule dans ses veines ne craint pas les défis.

Âgé de 27 ans à peine, opiniâtre et ambitieux, Alphonse Génier prend donc la succession du curé Desjardins qui vient de quitter la paroisse après cinq années de travail à l'Original et dans les missions tout autour. Le premier curé de la petite paroisse de vingt cinq familles créée en 1894 avait été Charles Proulx, qui avait occupé la cure pendant 2 ans. Auparavant, la poignée de colons établis au Rapide-de-l'Original depuis 1885, était desservie par le curé de Notre-Dame du Laus, le légendaire Eugène Trinquier.

L'oeuvre du curé Génier

"Si Mont-Laurier est aujourd'hui ce qu'il est: chef-lieu judiciaire, terminus de voie ferrée, centre religieux, éducationnel et économique de premier ordre dans le nord du Québec, cela est dû à ce que j'appellerai les oeuvres premières du troisième curé de Mont-Laurier. M. Génier a été, qu'on me permette le mot: un second curé Labelle".

Maurice Lalonde

Bien qu'encore très jeune, le curé Génier va prendre beaucoup de place dans la vie et le développement du Rapide-de-l'Original qui deviendra Mont-Laurier. Il exercera son rôle de chef de file non seulement dans les domaines éducationnel et religieux mais également dans les affaires économiques et civiles.

• Construction de l'église

Dès son entrée en fonction, le curé Génier doit entreprendre la construction d'une nouvelle église qui sera plus adaptée aux besoins de sa paroisse qui grandit.

Toute cette question de l'église paroissiale avait d'ailleurs fortement perturbée la vie du village, quelques années plus tôt, en 1896, lorsqu'il avait été décrété que la chapelle-presbytère serait construite du côté sud de la rivière.

Comme dans plusieurs villages de colonisation, les colons du Rapide-de-l'Original s'étaient établis sur les deux rives du cours d'eau. L'absence de pont entraînant certains désagréments, chaque groupe espérait voir l'église être construite de son côté de la rivière. La question avait été difficilement tranchée à l'époque du curé Desjardins par un décret venu de l'archevêque d'Ottawa, mais le feu couvrait encore sous le cendre et le nouveau curé dut faire preuve de beaucoup de tact, lorsqu'il fut question de construire une véritable église paroissiale.

La chapelle-presbytère de 1896 est rapidement devenue trop petite et l'optimiste Génier voit déjà sa paroisse se doubler et même tripler en population. Une nouvelle construction apparaît donc plus que nécessaire.

Conduit habilement, le projet de la nouvelle église entraîne peu d'animosité. Le pont construit en 1897 est d'ailleurs venu amoindrir les

oppositions venant de la rive nord. L'assemblée de paroisse paroisse, convoquée pour discuter du projet déroule bien et il est alors résolu d'ériger la nouvelle église tout près de la chapelle-presbytère déjà existante, cette dernière construction étant appelée à devenir le presbytère. Le paroissien Dosithée Legault cède gratuitement une partie de son lot pour y construire l'église.

L'église paroissiale

"Aux tous premiers temps, la messe se disait sur le côté ouest de la rivière, chez M. Alix. Ces précédents autorisaient les colons de l'ouest à réclamer la construction du temple chez eux. Ceux de l'est ne voulaient pas entendre parler de voir déménager le curé dont le presbytère-église était construit près de l'église-cathédrale actuelle".

Maurice Lalonde

À l'automne 1902, le curé Génier organise une première corvée "pour couper du beau bois blanc qui servira à la construction de l'Église". Durant l'hiver suivant, le curé lance un deuxième appel à ses paroissiens "pour organiser le transport des billots déjà coupés". Le bois est alors charrié pour être scié au moulin à scie de Dosithée Légault, près du pont couvert.

Le curé Génier et la construction de l'église

"De fait, il n'y avait que M. l'abbé Génier pour rallier tout le monde à l'idée de Monseigneur l'évêque. Notre nouveau pasteur alla dans les familles les plus récalcitrantes, s'appliqua à comprendre la raison de leur entêtement et leur manifesta confiance et sympathie. Il eut si bien raison de tous que l'assemblée qu'il convoqua fut très paisible et tout le monde sortit d'accord sur la question: on avait compris enfin l'autorité du décret de l'évêque et la convenance de construire l'église du côté où la chapelle-presbytère était déjà élevée.

Blanche Alix Matte

Curé ambitieux

"M. le curé mit tout en oeuvre pour améliorer au plus tôt la situation. Il crut bon d'agrémenter sans retard les offices religieux et eut recours au bon vouloir de quelques paroissiens pour constituer un chœur de chant convenable. M. J.B. Forget en fut nommé directeur. Une cotisation fut organisée entre les membres de la chorale dans le but d'obtenir un harmonium pour soutenir le chant. Les offices religieux prirent bientôt une toute autre allure. Mme J.H. Chasles fut la première organiste, elle resta fidèle à sa tâche jusqu'en 1904".

Blanche Alix Matte

Avec le dégel printanier d'avril 1903, le curé annonce fièrement l'occasion d'une grande corvée paroissiale où chaque père de famille, accompagné de ses fils aînés, se fait un devoir et un honneur de participer. Et le curé veille personnellement à la bonne marche des travaux.

La construction s'échelonne jusqu'à la fin de l'été et en septembre 1903, l'église est terminée, à la grande joie de toute la paroisse.

Le curé demande alors "que l'on apporte des érables et des plaines pour orner l'emplacement de l'église".

Une collecte est organisée pour acheter cloches et statues. Plus tard, après une retraite faite par des pères Franciscains, vers 1907, on érige une jolie "croix de mission" en avant du presbytère. La croix devient un rappel quotidien à la tempérance.

Lorsque tout l'aménagement de l'église est terminé, le curé Génier lance une invitation à Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, de qui relève la paroisse de Notre-Dame de Fourvières, afin qu'il vienne procéder à la bénédiction du nouveau temple, Mgr Duhamel a vu naître et a visité régulièrement la petite paroisse; il accepte donc

l'invitation avec plaisir.

Le venue de l'évêque du diocèse demeure toujours un événement d'importance pour ces familles de colons établies dans le nord de l'Outaouais. Le curé Génier, habile, va s'ingénier à donner la meilleure impression possible de sa paroisse. Mlle Élise Maisonneuve, ménagère du curé, va lui préparer un bon repas: il a la réputation d'être bonne fourchette. Et le curé Génier exhorte ses paroissiens à bien faire les choses. "Soyez polis... Réparez les chemins... Nettoyer et décorez vos maisons... Laissez passer les visiteurs devant



Intérieur de l'église



Le presbytère-église de 1896 et l'église de 1903



L'église du Rapide-de-l'Original

vous... et pas de boisson aux hôtels avant la bénédiction des cloches!"

Peinte toute en blanc, la nouvelle église de Notre-Dame de Fourvières a fière allure au milieu de la forêt laurentienne qui déploie ses plus belles couleurs automnales.

La cérémonie de bénédiction se déroule fort bien; le curé est grandement satisfait et il s'empresse d'en remercier ses paroissiens, le dimanche suivant. Il leur rappelle aussi, qu'avec une grande église, on peut accueillir tout le monde et qu'il n'y a donc plus d'excuse pour ceux qui préfèrent "entendre la messe dans le village plutôt qu'à l'église". Il termine en invitant les paroissiens à utiliser les portes latérales et à "ne pas ouvrir la grande porte centrale durant les froids qui viennent".

En plus de sa cure à Notre-Dame de Fourvières, le curé Génier est aussi appelé à desservir la mission de la Ferme-Neuve jusqu'à l'arrivée d'un premier curé résidant, l'abbé Rodrigue Cadieux, en décembre 1901. Le curé de l'Original dessert également la mission de Saint-François Régis du lac des Écorces jusqu'à l'arrivée de l'abbé Eugène Coursol premier curé résidant en 1906.

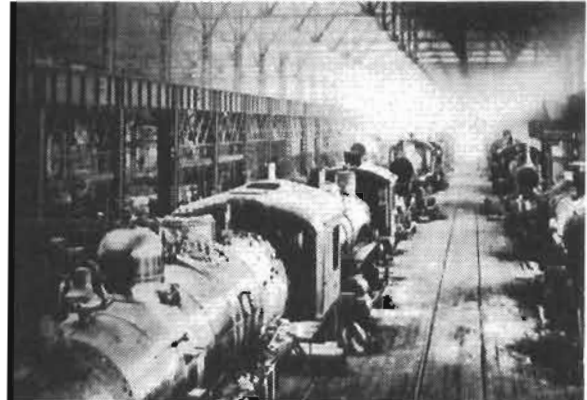
L'ÉTAT DE LA COLONISATION

• Industrialisation vs colonisation

“Les dernières décennies du XIX^e siècle sont marquées par un vaste mouvement de colonisation agricole vers de nouvelles régions du Québec dans le but de mettre fin à l'important exode de jeunes québécois sans travail vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre. Oeuvre du clergé québécois, cette campagne de colonisation permet l'installation de plusieurs familles de colon-agriculteurs sur les rives de la rivière du Lièvre, dans la région du rapide de l'Original.



Mais, au tournant du siècle, ce mouvement de colonisation est fortement remis en question. Pour un, l'économiste Errol Bouchette lance "Emparons-nous de l'industrie!" en réponse au cri de "Emparons-nous du sol!" lancé quelques décennies plus tôt par Ludger Duvernay. On répète que le terrain gagné par la colonisation dans les cantons du nord est autant de terrain perdu dans les centres établis où "d'autres" fondent et



Intérieur des usines Angus

contrôlent les industries.

L'industrialisation transforme profondément l'économie du Québec et l'agglomération de Montréal connaît alors une période de progrès sans précédent; avec ses 500,000 habitants, la ville regroupe le quart de la population du Québec. Le port montréalais connaît un essor remarquable et dans l'est de la ville, les dix bâtiments des énormes usines Angus du Canadien-Pacifique offrent de nombreux emplois tout comme les industries de la chaussure et du vêtement qui progressent rapidement.

Cette industrialisation de la région montréalaise vient donc perturber le mouvement de colonisation vers les cantons du nord.

Les centaines de jeunes chômeurs, ruraux ou citadins qui, pendant plusieurs années ont été tentés par la colonisation, peuvent maintenant trouver des emplois à Montréal. Les sifflets des usines montréalaises étouffent les cris d'appel de la Société de Colonisation du diocèse de Montréal qui s'occupe de recruter des colons pour la Rouge et la Lièvre.

Orpheline d'un gouvernement qui s'intéresse bien davantage au développement industriel des grands centres, la colonisation du nord commence à battre de l'aile. Le gouvernement arrive d'ailleurs facilement à s'excuser de sa tiédeur pour la colonisation en affirmant, chiffres à l'appui, que la production agricole ne cesse de croître; grâce à de meilleures méthodes de culture, la production agricole du Québec double entre 1895 et 1910.

Mais ces chiffres ne constituent pas une réponse pour toutes ces familles de colons installées au Rapide-de-l'Original. Pour ces défricheurs, il ne saurait être question de laisser tomber le mouvement de colonisation dans lequel ils ont mis tant d'efforts.

En réponse aux cris d'alarme qui viennent des cantons du nord, la Société de Colonisation du diocèse de Montréal organise alors un congrès pour tenter de relancer la colonisation. Les personnalités y assistent nombreuses: Damien Rolland et Testard de Montigny, respectivement président et secrétaire de la société, y donnent leur avis: Guillaume Nantel, député de Terrebonne, fait de même; et tour à tour, Jules Tardivel, Amédée Denault, Arthur Buies et même Raymond Préfontaine, maire de Montréal, s'expriment sur le sujet. Les bonnes intentions y sont nombreuses. Mais, malheureusement, on n'y retrouve aucun véritable colon, si ce n'est le député Charles Major du Comté d'Ottawa, dont relève le haut de la Lièvre, qui fait exploiter une ferme modèle sur une grande île du lac des îles, à laquelle il laissera son nom, près du Rapide-de-l'Original.

Alerté par ce congrès, le Premier Ministre

québécois Félix-Gabriel Marchand, qui dirige aussi le ministère de la colonisation, va entreprendre la visite des diverses régions de colonisation. Son périple le conduit jusqu'à l'Original en 1899.

Les colons de la Lièvre peuvent donc lui exprimer de vive voix leurs principaux griefs: manque de bons chemins et absence d'écoles pour les enfants. Plusieurs n'hésitent pas à mettre en lumière la difficulté qu'ils ont à choisir les meilleurs lots, les plus boisés généralement, qui sont réservés aux marchands de bois qui coupent tout, en ne laissant même pas aux colons le bois nécessaire pour bâtir une bonne maison.

Le Premier Ministre est sensible aux demandes des colons. Mais ces derniers réalisent que le combat de la colonisation est loin d'être gagné.

Députés actifs

"Quelques députés reçurent des mentions honorables: au premier chef, Charles-Bautrom Major, député provincial du comté d'Ottawa, et Henri Bourassa, député fédéral de Labelle, qui avaient obtenu pour les colons de leur comté des avantages pratiques: écoles, beurreries, fromageries, quais, services postaux, chemins, arpentages, et surtout le prolongement du "chemin de fer de colonisation du Nord" de Labelle au Nomingue".

Robert Rumilly

| | | |
|------------------------------------|-------------------------------------|---------------------------|
| M. J. D. ROLLAND, PRÉSIDENT | T. A. BRISSON, AGENT GEN. | L. E. CARUFEL, SECRÉTAIRE |
| BOULEVARD 1546 R. N. NOTRE-DAME | SOCIÉTÉ DE COLONISATION DE MONTRÉAL | TELEPHONE 1290 |
| Congrès de Colonisation | | |
| <i>Montréal, 15 Novembre 1898.</i> | | |

• Visite de Lomer Gouin

A l'été 1901, la visite annuelle du ministre de la colonisation est encore plus impressionnante. Lomer Gouin, nouvellement nommé à ce poste, a la réputation de ne pas faire les choses à moitié.

A la fin de juillet, il organise une importante expédition afin de visiter les colons installés sur les rives de la rivière Rouge et de la rivière du Lièvre.

Partie de la gare Viger à Montréal, l'expédition emprunte le train jusqu'à Labelle. De là, avec voitures à cheval, les expéditionnaires visitent L'Annonciation, le Nomingue, Kiamika, avant d'atteindre la colonie du Rapide-de-l'Original.

Plusieurs colons se montrent perplexes devant autant de visiteurs. Avec Lomer Gouin, qui dirige les ministères de la Colonisation et des Travaux publics, on remarque le conseiller législatif Damien Rolland qui cumule les présidences, de la Société de Colonisation de Montréal, de la Compagnie de chemin de fer du Nord et de la Banque d'Hochelega.

Raymond Préfontaine, maire de Montréal, le juge Lanctôt, l'avocat J.A. Drouin, amis personnels du Premier Ministre fédéral Wilfrid Laurier, l'avocat-poète Gonzalve Desaulniers, ami de Gouin, sont aussi du voyage.

On compte également les députés, Charles Major qui représente la région, Cherrier de Laprairie et Talbot de Bellechasse. Il y a aussi Olivar Asselin, secrétaire de Gouin, qui a la plume bien affilée et n'hésite pas à écrire que le

gouvernement d'Ottawa devrait faire des efforts pour aider les colons du nord plutôt que d'envoyer des jeunes Canadiens à la guerre des Boers en Afrique du Sud.

Les agents de la colonisation: Dupont, qui oeuvre au lac Saint-Jean et le docteur Brisson, qui s'occupe de rapatriement en Nouvelle-Angleterre, sont du groupe.

Et pour bien faire connaître son expédition et ses décisions, Lomer Gouin s'est fait accompagner de plusieurs journalistes: Sauvalle de "La Presse", Langlois de "La Patrie", Germain du "Pionnier", Emard du "Journal" et Mercier du "Hérald".

Les visiteurs ne manquent pas de prendre conscience de cette dure lutte du colon contre la forêt. Dans certains endroits, le pionnier qui ouvre son lot et agrandit le pays avec sa famille, mène, en pleine forêt, dans une cabane de rondins, une vie quasi-primitive alors que la région montréalaise vit déjà à l'heure de l'électricité et que les premiers tramways circulent dans les rues de la métropole.

Les divers problèmes de la colonisation sont de nouveau mis en lumière devant le ministre et ses amis qui semblent très peinés de constater l'absence d'école pour les nombreux enfants, dans le canton Kiamika et à la Ferme-Neuve. Les journalistes présents avancent alors l'idée de lancer une souscription publique par l'intermédiaire de leurs journaux afin d'amasser les fonds nécessaires pour la construction d'une école à ces deux endroits. A la Ferme-Neuve, l'école s'appellera l'école des Journalistes, tout comme le



L'expédition de Lomer Gouin au Lac des Îles

Le colon et le ministre

"Avant de quitter cette place (Rapide-de-l'Original) les excursionnistes ont eu un échantillon de la vraie vie de colon. Ils ont rencontré là un brave pionnier, trainant son bois sur un chariot, à roues pleines, taillées d'un tronc d'arbre et traîné par deux boeufs. Cet attelage rustique rappelant les rois primitifs a profondément frappé l'esprit des voyageurs, qui ont eu ainsi un échantillon palpable des difficultés et des duretés de la vie des premiers occupants du sol. Le ministre (Gouin) a fait appeler le propriétaire de l'attelage, qui, d'ailleurs, a été photographié par tous les kodaks présents, et a longuement causé avec lui. Il en a obtenu une foule de détails intéressants et celui-ci lui a offert une belle peau de "siffleux" pour en faire une blague... ministérielle. L'hon. M. Gouin a remporté précieusement ce souvenir du nord".

"La Presse" 03-08-1901

lac situé à l'arrière de la Ferme-Neuve. Le lac Pionnier, situé à mi-chemin entre le Rapide-de-l'Original et la Ferme-Neuve, sera également baptisé, à cette occasion.

Dans le village de Rapide-de-l'Original, les

Excursion dans le nord

"L'Hon. M. Gouin, les agents de colonisation, les députés et les amis de la belle oeuvre de colonisation du Nord de Montréal ont terminé leur tournée d'inspection... L'impression générale des visiteurs est que le nord de Montréal, en particulier les régions de la Kiamika et de la Lièvre, offrent aux colons les plus grands avantages. Ceux qui ne connaissent pas nos régions ont été tout simplement émerveillés de leur beauté, de leurs immenses étendues, de leurs richesses forestières.

La récolte sera magnifique cette année".

"La Presse" 30-07-1901

visiteurs sont invités à participer à une tombola et au tirage d'une courte-pointe afin de venir en aide à l'école du village.

Après avoir constaté l'état de la colonisation et avoir séjourné quelques heures à la ferme du député Major au lac des îles, l'expédition regagne le sud de l'Outaouais, en bateau de la compagnie Maclaren, par le chemin de la Lièvre. Et de là, le train ramène tout le monde à Montréal. Le voyage a duré huit jours et les expéditionnaires, un peu fatigués, sont revenus enchantés de leur périple.

Le ministre de la colonisation a pris connaissance de plusieurs problèmes auxquels les colons sont confrontés et on espère qu'il saura y apporter des solutions.

• Commission d'enquête sur la colonisation

L'expédition de Lomer Gouin à travers les colonies de la Rouge, de la Kiamika et de la Lièvre semble avoir porté fruit: quelques mois plus tard, en 1902, le gouvernement Parent, à la demande du ministre Gouin, annonce la mise sur pied d'une Commission d'enquête qui est chargée de faire l'inventaire des divers problèmes et d'apporter des solutions pour relancer le mouvement de la colonisation qui tourne au ralenti depuis quelques années.

La commission nommée débute une vaste enquête à travers le Québec, principalement dans les régions de colonisation, et, en octobre 1902, elle tient séance à l'Hôtel Central du Rapide-de-



L'hôtel Central où siège la commission d'enquête sur la colonisation

l'Original afin d'entendre les doléances et les griefs des colons établis sur la rivière du Lièvre.

Marchands de bois et colons

"Le conflit entre le marchand de bois et le colon entrave la colonisation... ces compagnies sont souvent étrangères, et d'autant plus portées à l'indifférence à l'égard de nos colons... elles influencent la législation et l'administration; elles retardent les progrès de la colonisation... séparez le colon et le marchand de bois; supprimez ce double droit, ces propriétés simultanées, source d'inimitié. Réservez certains cantons fertiles à la colonisation, sans que les marchands de bois y aient accès..."

Henri Bourassa, 1904

La principale doléance entendue durant l'enquête est la difficulté de coexistence des colons-agriculteurs et des marchands de bois sur un même espace géographique. Les deux intérêts ne convergent pas; les exploitants forestiers sont tournés vers le commerce alors que les colons défricheurs pensent à l'agriculture. Le marchand de bois veut garder le bois pour lui et il n'a pas



Henri Bourassa

intérêt à voir s'étendre la zone agricole même si ces colons constituent pour lui une intéressante main-d'oeuvre à bon marché pour ses chantiers forestiers, en hiver.

De son côté, le député fédéral de Labelle, Henri Bourassa déplore vivement l'absence totale de dépense du gouvernement fédéral pour la colonisation alors qu'il dépense tant pour faire venir une immigration britannique pour peupler l'ouest canadien et assimiler les canadiens français.

Soldats ou colons...?

"Nous devons garder nos enfants et avant de dépenser des millions pour faire des soldats, il faut faire des colons... Il y a trop de moutons au parlement et pas assez dans nos montagnes..."

Henri Bourassa

Bourassa et la colonisation

"Si l'on me demandait quel est le premier devoir du gouvernement de Québec, je répondrais: C'est de coloniser. Si l'on me demandait quel est le deuxième devoir du gouvernement du Québec, je répondrais encore: C'est de coloniser. Et si l'on me demandait quel est le troisième devoir du gouvernement de Québec, je répondrais toujours: C'est de coloniser"

Henri Bourassa, 1903

L'opinion la plus structurée est celle de Gaston de Montigny qui soutient que la colonisation pourrait assurer l'avenir du Québec à la condition de la pratiquer sur une grande échelle, en apportant plus de sécurité aux colons. Il suggère la mise sur pied d'organisations d'entraide coopérative pour le défrichement, l'achat d'outils, de denrées, la vente des produits du sol et pour les constructions. En plus de souhaiter une meilleure voirie rurale, il suggère de donner une meilleure instruction technique aux nouveaux colons.

Au Rapide-de-l'Original, le témoignage qui retient particulièrement l'attention de la Commission d'enquête est celui de Solime Alix, premier colon à



Solime Alix

s'établir à l'Original, dix-sept ans plus tôt. Ce dernier souligne l'absence d'un bon réseau routier rural qui permettrait un meilleur développement de l'agriculture. Il rappelle les difficultés causées par la lenteur de la poste en disant: "pour recevoir une réponse à une lettre ici, ça prend plus de temps que pour aller en Angleterre; ça prend quinze jours".

Alix insiste particulièrement sur l'importance de prolonger une voie ferrée jusqu'à la rivière du

Espoir suscité par Gouin

"J'ai souvent eu l'idée de traverser les lignes même il y a deux ans, je suis venu bien près de traverser avec toute ma famille; j'étais prêt à lâcher tout, à perdre le fruit d'une quinzaine d'années de travail. C'est l'espoir d'un chemin de fer, c'est la visite d'un ministre (Lomer Gouin) qui nous a encouragés un peu. Je ne suis pas plus qu'un autre, mais je me suis dévoué pour la colonisation..."

Solime Alix, 1902

Lièvre. Pour lui comme pour tous les colons de la région, ce chemin de fer qui les relierait à la région montréalaise, serait la solution à bien des problèmes. Les colons pourraient ainsi trouver d'intéressants débouchés pour leur production et il ne serait plus question de vouloir partir après quelques années de défrichements difficiles.

Besoin de bons chemins

"... moi-même j'avais des animaux, dans le mois de juin ils étaient bons. Je pouvais les vendre 30 piastres pièce, si j'avais eu des communications... ici, on ne peut pas vendre ses animaux parce qu'il n'y a pas de communications. On est obligé d'attendre à l'automne pour les vendre pour les chantiers... avec des communications, un habitant peut vivre partout. Nos chemins ne sont pas assez bons. C'est impossible d'établir des fromageries ici. On a des chemins où on ne peut pas passer. Il y a des places où il faudrait que la "canistre" soit soudée au fond de la voiture pour ne pas verser. On ne peut pas élever d'animaux; comment rendre le beurre avec un chemin comme le chemin Chapleau? Une fois rendu, il serait en petit lait de beurre..."

Solime Alix, 1902

La position prise par Solime Alix rappelle sensiblement les dires du curé Labelle qui croyait profondément à la nécessité de cette voie ferrée; non seulement pour mieux établir la colonisation mais aussi pour permettre le développement de petites industries liées à l'agriculture et à la forêt qui pourraient alimenter le marché montréalais. La voie ferrée serait une sorte de "tuyau d'oxygène" pour la colonisation du nord.

• Travail du curé Génier

De son côté, le nouveau curé du Rapide-de-l'Original a tôt fait d'évaluer les divers problèmes économiques de sa jeune paroisse et il souscrit

entièrement avec tous ceux qui désirent voir un prolongement du chemin de fer jusqu'à la Lièvre.

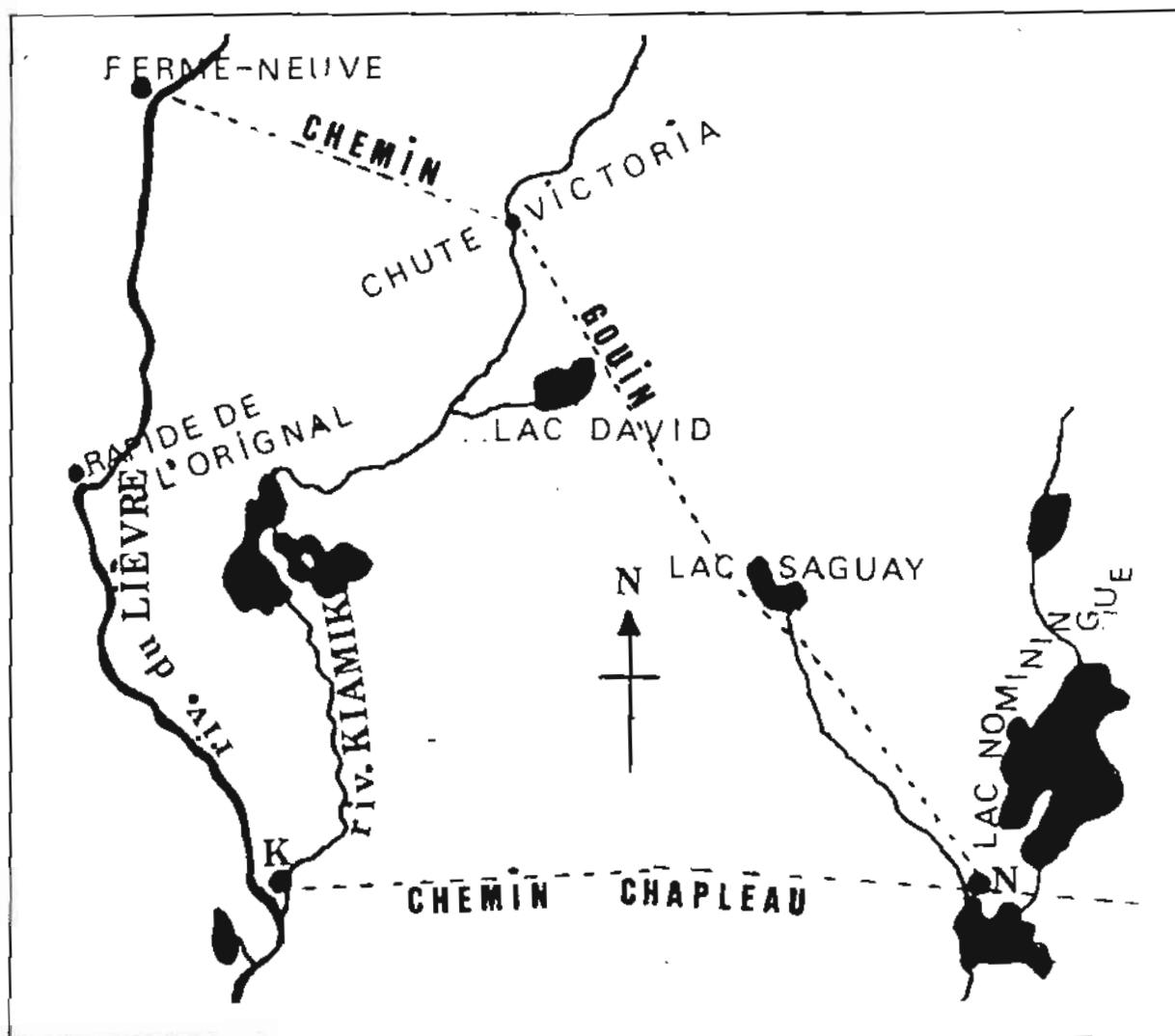
Par ailleurs, le curé Génier manifeste une vive inquiétude devant le projet gouvernemental de construire un nouveau chemin de colonisation qui relierait la région de Nominique à celle de Ferme-Neuve. A prime abord, un nouveau chemin qui aiderait la colonisation ne peut que réjouir tous les esprits soucieux de la relance de la colonisation. N'est-ce pas là ce que les colons, et leurs curés, réclament par moults pétitions et requêtes?

Mais, aux yeux du curé de l'Original, le projet du chemin "Gouin" a le défaut inacceptable d'éviter sa paroisse du Rapide. Lui, qui rêve de voir son village d'adoption devenir le centre économique de la

région, il ne peut facilement concevoir un tracé de chemin qui ira du Nominique jusqu'à la Ferme-Neuve en passant par le lac Saguay, le nord du lac David et la chute Victoria, en évitant le Rapide-de-l'Original.

Le curé Génier est loin d'être d'accord avec le tracé proposé et il le fait savoir, en vain, car la volonté gouvernementale l'emporte sur ses arguments et le chemin Gouin sera complété et ouvert en 1905.

Les années subséquentes donneront toutefois raison au curé de Notre-Dame de Fourvières puisque le dit chemin ne jouera jamais un grand rôle dans le développement économique de la région.



Malgré ce désaccord avec le ministre de la colonisation, Génier ne manque pas de lui écrire régulièrement pour lui présenter les requêtes et pétitions qu'il ne cesse de faire signer à ses paroissiens, spécialement pour réclamer une meilleure voirie pour les rangs autour du village.

Le curé est ambitieux et fait tout en son pouvoir pour développer sa paroisse; il a réalisé que le village était né d'une vocation agricole et que son affirmation et sa réussite comme centre régional sont impossibles sans le développement et la consolidation de cette vocation agricole. Il use donc de toutes les armes: pétitions, requêtes, voyages et appuis politiques. Il ne néglige rien, il est tenace, ambitieux et habile.

Et si les colons sont là pour rappeler au député Major que le gouvernement Parent a été élu, en 1900, avec l'engagement d'améliorer la politique de voirie rurale, le curé Génier, de son côté, invite les colons à défricher la terre de manière rationnelle afin d'éviter les critiques et pour avoir plus de poids lorsqu'ils demandent au gouvernement que les marchands de bois leur laissent le bois d'oeuvre.

Le curé Génier a rapidement compris les problèmes de sa petite colonie. Il fait signer des pétitions afin que les concessions soient plus faciles et moins précaires pour les colons. Il demande de concéder des lots dans les cantons ouverts et propres à la colonisation tout en exigeant l'abolition du double droit de coupe sur le bois fait par les colons. Il demande aussi des subventions plus généreuses pour les chemins de roulage. Il souligne que l'industrie laitière et l'élevage auraient besoin d'aide plus précise. Et pourquoi pas des écoles pour les colons? On parle aussi d'un retour à l'ancienne loi pour le brûlage des abattis et d'une meilleure organisation pour le contrôle des feux. Déjà certains parlent de reboisement et de coupe de bois règlementée. On voudrait aussi que le gouvernement reprenne les trop nombreux lacs cédés à bail à des clubs privés et offre une plus grande liberté d'accès à la plupart de ces lacs pour les colons et les touristes. Certains demandent une meilleure protection du gibier; l'interdiction des pêches à la dynamite, des chasses avec chiens, des digues sans passe migratoire.

Les idées du curé sont nombreuses et il y ajoute les demandes des colons: extension immédiate de la voie ferrée du C.P. jusqu'à la Lièvre et jusqu'au

Témiscamingue, érection de la région Labelle en un comté spécial de colonisation, comme au lac Saint-Jean, établissement d'une Cour Supérieure au Rapide-de-l'Original et nomination d'un juge qui prendrait résidence au Rapide-de-l'Original qui deviendrait un chef-lieu dans le nord.

• Progrès au Rapide-de-l'Original

Malgré un net ralentissement de la colonisation agricole à travers le Québec, la région du Rapide-de-l'Original continue sa croissance. La tenacité des colons et l'habileté du curé Génier y sont pour beaucoup.

Choix d'un lot

"Celui qui veut s'établir sur une terre boisée doit avoir quelque argent pour pouvoir vivre pendant au moins un an. Les travaux de chantiers et de la construction des routes publiques ne peuvent faire vivre un colon: c'est une aide, voilà tout!"

On peut dire d'une manière générale qu'un colon sobre et laborieux peut être sûr de réussir avec un capital de deux à trois cents piastres".

Le Guide du Colon

Qualité des cantons

Canton Robertson: Terre grasse, sablonneuse, propre à la culture. Terrain ondulé. Le gibier abonde. Le chemin Gouin traverse ce canton de l'est à l'ouest. Lots non vendus: 408.

Canton Pope: Terrain uni, composé d'une marne très riche. Montagneux à certains endroits. Lots non vendus dans ce canton: 89.

Canton Campbell: Bois mêlés: le merisier, l'épinette, le cèdre, la pruche y dominant. Lacs poissonneux. On trouve déjà deux établissements: Mont-Laurier et Saint-François du Lac-des-Écorces. Lots non vendus dans ce canton: 182.

Le Guide du Colon



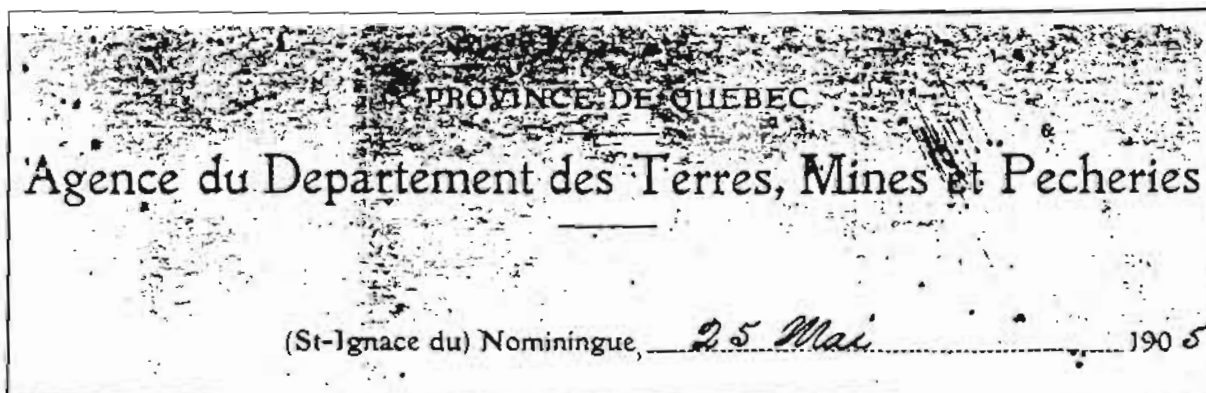
Les paroissiens du Rapide-de-l'Original devant leur église

En 1903, la paroisse de Notre-Dame de Fourvières compte 736 habitants; deux ans plus tard, la population dépasse le millier; en 1911, on dénombre 1,750 personnes et 2,330 en 1912. La population rurale demeure majoritaire jusqu'en 1917 alors que le recensement paroissial donne 1,673 personnes dans le village et 1,542 autres établies dans les rangs.

Tout comme les premiers colons arrivés à la fin du XIXe siècle, les nouveaux colons de l'Original arrivent majoritairement des vieilles paroisses de la région montréalaise. On compte également des

colons qui, déçus de la qualité du sol arable dans les basses Laurentides, préfèrent se réinstaller sur la Lièvre où la terre est nettement supérieure.

Le processus d'installation n'a guère changé depuis les débuts de la colonisation. Le nouveau colon désireux de venir s'installer consulte d'abord les publications du ministère de la colonisation qui font connaître la liste des terres à vendre dans les cantons de colonisation. Par la suite l'intéressé monte jusqu'au Nominique où l'agent des terres, Christin, ou, Pagé, peut le conseiller. L'agent établi à Nominique est responsable de toute la division



de colonisation du nord qui comprend seize cantons dont les cantons Pope, Robertson et Campbell, où se développe la colonie du Rapide-de-l'Original.

Les premiers mois d'installation sont souvent les plus pénibles et il faut autant de courage que d'ingéniosité pour réussir et demeurer.

Achat d'un lot

"... l'acquéreur devra, dans les 18 mois de la date de la vente, bâtir une maison habitable d'au moins 16 pieds sur 20, l'occuper et y résider continuellement de ce moment jusqu'à l'émission des lettres patentes.

Dans le cours des 5 ans, il devra défricher et mettre en bonne culture une étendue égale à au moins 15% de la superficie du terrain vendu, en un seul bloc, mais il faudra que chaque année il défriche au moins trois acres, et il ne pourra défricher plus de 5 acres par année... après cinq années, il devra posséder sur le dit lot une grange d'au moins 20 pieds sur 25 et une étable d'au moins 15 sur 20... Trois acres au moins de la partie en culture devront être labourables".

Le Guide du Colon;

La famille colonisatrice doit utiliser toutes les ressources: nourriture, vêtements, mobilier, outils, sont largement fabriqués à la maison. Tous, parents et enfants, doivent mettre l'épaule à la roue pour ne pas se décourager et repartir.

Avoir avoir terminé la construction d'une grange, d'un caveau à légumes ou d'une glacière à brin de scie, la famille, épuisée par le défrichement quotidien, doit encore se mettre à la fabrication de bardeaux de cèdre que l'on peut troquer au magasin-général du village contre diverses marchandises indispensables.

Et pour arriver à joindre les deux bouts, certaines familles récupèrent les cendres brûlées pour ensuite les faire bouillir et après un traitement sommaire, la cendre se transformant en potasse, on descend jusqu'à Saint-Jérôme pour vendre le tout.

On en voit aussi qui s'affairent à la fabrication de paniers avec les hards rouges ou à la fabrication de pelles à neige en bois blanc que l'on vend dans le village.

C'est à ce prix qu'on peut espérer réussir. La naissance et la survivance de la colonie du Rapide-de-l'Original sont faites de cette ténacité et de ce

Accroissement de la colonisation

"On a des gens d'établis jusqu'à la septième concession dans Campbell, il n'y a pas un lot à prendre, tous les lots sont pris jusqu'au septième lot en arrière".

Solime Alix, 1902

courage.

Durant les premières années de colonisation, les arrivants s'étaient établis sur les deux rives de la Lièvre, en haut et en bas du rapide. Avec le XXe siècle cependant, les terres riveraines se font de plus en plus rares et de nouveaux rangs se développent tout autour du village, à l'intérieur des terres.

Certains défrichent maintenant en direction du lac Lanthier et du lac des Iles, dans la montée Dumouchel. D'autres ouvrent un rang vers le lac Nadeau au nord du village, et plusieurs prennent la direction du lac Malpic jusqu'au canton Wurtele.

Qualité du sol

"Le sol dans le voisinage de Mont-Laurier est d'une fécondité qui ne laisse rien à désirer. Ferme-Neuve qui est sur le point colonisé le plus au nord, et cependant tout près de Mont-Laurier, est d'une fertilité prodigieuse.

Le champ de colonisation vers le nord est à peu près illimité et offre de précieux avantages, surtout en ce qui concerne la fertilité du sol et la salubrité du climat".

"La Presse" 1913



La chapelle de Brunet

Les colons établis sur le chemin Devlin, près du lac Brochet, donneront naissance à la paroisse de Saint-Jean sur le Lac en 1919. Et le groupe installé le long du ruisseau Villemaire, depuis le lac des Écorces, fondera la paroisse de Brunet en 1921.

Les membres d'une même famille ayant tendance à se regrouper dans un même rang, on parle bientôt du rang des Lajeunesse, du rang des Marcotte.

LE CHEMIN DE FER

• Le vieux rêve du curé Labelle

“Pendant ses années de croisade en faveur de la colonisation des “Pays d’en haut”, le curé Labelle a toujours été convaincu de l’importance de construire un chemin de fer qui relierait les cantons de colonisation du nord à la région montréalaise. Le “Roi du Nord” envisage même une voie ferrée qui atteindrait le Témiscamingue avant de se prolonger jusqu’au Manitoba.

Son rêve est en partie réalisé de son vivant. En 1876, la compagnie des Chemins de Colonisation du Nord de Montréal, première responsable de la construction de ce chemin de fer, amène les rails jusqu’au pied des Laurentides, à Saint-Jérôme, la paroisse du curé colonisateur.

Huit ans plus tard, la voie ferrée est rendue au village de Sainte-Agathe des Monts sur les bords du Lac des Sables. Et finalement, en 1893, deux ans après la mort du légendaire curé, les rails arrivent jusqu’à la Chute-aux-Iroquois, sur la rivière Rouge.

Mais, après la mort prématurée du curé Labelle, le prolongement du chemin de fer tarde maintenant

à venir. Le curé était très opinâtre lorsqu’il était question de son chemin de fer et, les politiciens, de toutes les tendances politiques, tant à Ottawa qu’à Québec, tenaient à son amitié.

Après son décès, les projets de prolongement de la voie ferrée commencent à traîner en longueur.

En 1901, au moment où le curé Alphonse Génier prend charge de la paroisse de Notre-Dame de Fourvières, les rails s’arrêtent encore à la Chute-aux-Iroquois, rebaptisée Labelle, et rien n’indique que la situation va changer malgré l’engagement de Lomer Gouin, ministre de la colonisation, qui a parlé d’un prolongement jusqu’à la rivière du Lièvre, lors de sa visite de l’été 1901.

Le chemin de fer est un important facteur de progrès et de développement car il brise l’isolement du colon, réduit les distances et facilite les échanges commerciaux.

Le curé du Rapide-de-l’Original est bien conscient du dynamisme économique que la voie ferrée amènerait dans sa paroisse et il y voit un autre défi à relever. Si les basses Laurentides ont profité et profitent grandement de la construction des rails, la région de la Lièvre peut en espérer tout autant. La colonisation agricole des cantons du nord est née le long des rivières, mais, de plus en plus, elle suivra maintenant le chemin de fer.

A peine arrivé dans sa nouvelle paroisse du Rapide-de-l’Original, le curé Génier organisait une première requête signée par les colons et envoyée aux gouvernements de Québec et d’Ottawa afin d’exposer la nécessité de faire un prolongement des rails le plus tôt possible. Sa longue traversée en voiture à cheval, depuis Labelle jusqu’au canton Kiamika, par le chemin Chapleau, quelques semaines plus tôt, l’a rapidement convaincu de l’urgente nécessité d’entreprendre une bataille pour faire monter le chemin de fer jusqu’à la rivière

Promesse d’un chemin de fer

“L’Original est l’étape du chemin de fer qui devra suivre le Nomingue, et il n’y a aucun doute, d’ailleurs le ministre (Lomer Gouin) l’a promis, qu’une fois le premier but atteint, c’est vers ce point que tendra ses efforts, et alors la pénétration dans le Nord sera complète, et tout ce beau pays pourra atteindre le développement auquel il a droit de prétendre”.

“La Presse” 03-08-1901

Chemin de fer essentiel

"... mais sans chemin de fer, éloignés comme on est, c'est presque impossible de faire de la colonisation avec avantage. C'est exposer une foule de générations à s'éteindre et à se décourager, même les plus courageux. C'est la qualité des terres ici qui nous a sauvés. On a tellement de bonnes terres que ça en a retenu plusieurs. Tout le reste est secondaire, ce qu'il nous faut c'est un chemin de fer... A mon point de vue, il serait nécessaire de construire un grand chemin de fer et non pas un chemin de fer qui marche une journée et qui ne marchera pas l'autre... Lorsque vous avez transporté des oeufs par le chemin Chapleau, ils sont pas mal en omelettes - descendre du beurre, il est rendu en crème. Si nous avions un chemin de fer, ça ferait progresser la colonisation et ça créerait des industries nouvelles..."

Solime Alix, 1902

du Lièvre, au Rapide-de-l'Original.

Les colons-agriculteurs de la Lièvre ne cessent de dire qu'un réel développement de l'agriculture est impossible sans une amélioration de la voirie. Le prolongement du chemin de fer serait évidemment encore plus apprécié car certains produits agricoles, beurre, lait, fromage, pourraient trouver des débouchés vers la région montréalaise.

En 1902, la demande de prolongement des rails reçoit un appui d'importance alors que la Commission d'enquête sur la Colonisation en vient à la conclusion que le prolongement de la voie ferrée est primordial, si l'on veut songer à relancer sérieusement la colonisation dans les cantons du nord.

Le curé du Rapide-de-l'Original s'empresse d'accrocher son grelot à la conclusion de la Commission d'enquête et il organise aussitôt une nouvelle pétition auprès de toutes les familles de colons de la Lièvre.

Le Premier Ministre S.N. Parent annonce finalement que le prolongement demandé atteindra le village de Nomingue.

• **Nomingue vs Rapide-de-l'Original**

L'annonce du prolongement du chemin de fer jusqu'à Nomingue représente un demi-succès pour le curé Génier car il espérait vivement que ce prolongement se fasse jusqu'au Rapide-de-l'Original, sur la Lièvre.

Tenace, Génier redouble d'efforts et avec l'aide du curé Rodrigue Cadieux de Ferme-Neuve, il lance une nouvelle pétition et invite tous les habitants installés dans le haut de la rivière du Lièvre à les soutenir dans la lutte qui s'annonce.

Désireux d'obtenir des appuis politiques d'importance, le curé Génier se rend à Montréal pour y rencontrer J.P.B. Casgrain, président de la Société de Colonisation du diocèse de Montréal. Accompagné de ce dernier, le curé se présente chez Damien Rolland, président de la Compagnie de chemin de fer du Nord. Il y apprend que le principal obstacle au prolongement jusqu'à la Lièvre vient de Thomas Shaughnessy, président du Canadien-Pacifique, qui ne cesse d'augmenter ses exigences en subsides et en terrains auprès du gouvernement québécois.

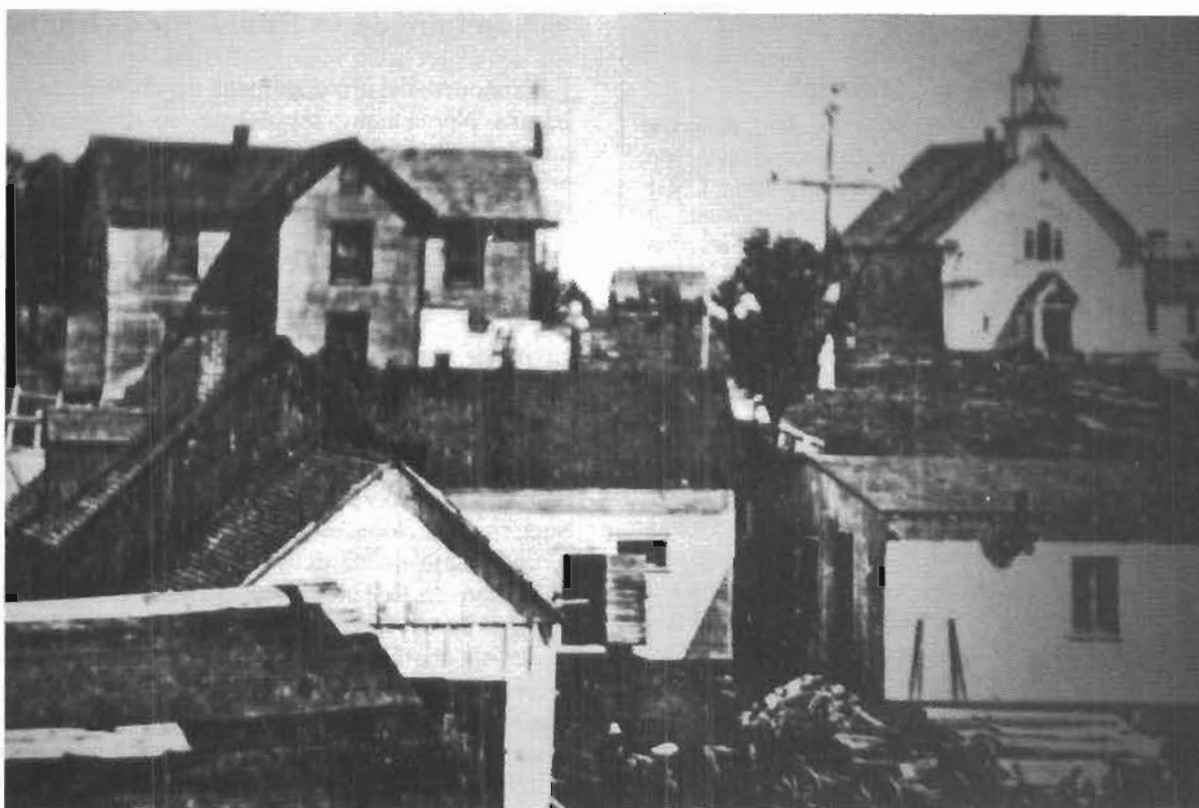
En 1904, le chemin de fer du Nord atteint finalement le village de Nomingue. Au Rapide-de-l'Original, on s'est résigné pour un temps mais on espère vivement qu'un nouveau prolongement sera bientôt annoncé. Le curé Génier s'impatiente et il organise alors une nouvelle délégation auprès des autorités concernées. Cette nouvelle démarche s'avère encore vaine, pour l'instant.

Après deux autres années de requêtes sans

Nomingue, centre régional...

"Il devient, chaque jour, plus sérieusement question de voir s'établir à Nomingue le siège d'un évêché, celui d'un nouveau district judiciaire, le chef-lieu du comté, le point divisionnaire d'une grande voie ferrée de transit, d'importantes industries... Toutes ces réalisations seraient sensiblement amorçées par la fondation immédiate de notre collège, depuis longtemps promis et attendu".

Rémi Giroux, ptre



Le village de Nominique en 1904



LE PIONNIER

(AMI DU COLON)

Organe d'Action Sociale Catholique
et Patriotique.

—

JOURNAL BI-HEBDOMADAIRE

—

Imprimé et publié à Nominique,
Comté Labelle, Qué., par LA COO-
PÉRATIVE DE PUBLICATION DES LAU-
RENTIDES, Ltée. Edit. Prop.

—

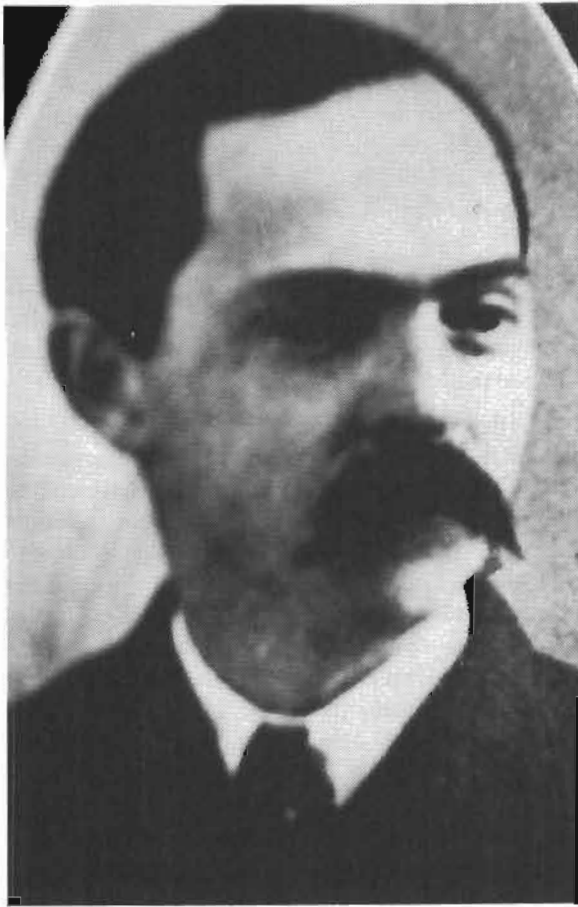
TARIF DES ABBONNEMENTS

| | |
|---------------|--------|
| Pour l'année | \$1.00 |
| Pour six mois | 0.50 |
| Le numéro | 2 sous |

réponse positive, le curé de l'Original s'inquiète de plus en plus car les gens du Nominique sont à s'organiser pour que leur village devienne effectivement le centre économique du nord.

Les Chanoines Réguliers de l'Immaculé Conception, qui desservent la région de la Rouge, mettent sur pied avec les notables, une Coopérative qui se veut initiatrice de développement de toute la colonisation, depuis Saint-Faustin jusqu'à la Ferme-Neuve. Et pour bien démarrer et bien s'affirmer la nouvelle Coopérative des Colons du Nord lance un journal bi-hebdomadaire, "Le Pionnier" bientôt rebaptisé "L'Ami du Colon" qui entend favoriser la relance de la Colonisation et la création d'un centre économique pour le nord, à Nominique.

Le journaliste Amédée Denault, ultramontain du "Pionnier" de Montréal, devient l'animateur de la coopérative et du journal. Âgé de 36 ans, il a la réputation d'être actif et tenace dans ses opinions. Disciple de Jules Tardivel, il parle de crédit agricole et de mouvements mutualistes et il rêve de réaliser



Amédée Denault

Progrès à Nominique

"Des progrès s'enregistrent cependant au Nominique. Les colons y fondent une "Coopérative des Colons du Nord" gérée par Amédée Denault, l'ancien directeur du Pionnier, venu dans la région pour raisons de santé. Denault publie une petite feuille "L'ami du Colon" et le Nominique rêve d'un siège épiscopal. Pour la Saint-Jean Baptiste de 1906, on invite Mgr Sbarette, délégué apostolique et Lomer Gouin premier ministre à célébrer la fête nationale à Nominique. Les invités acceptent..."

Robert Rumilly

M. F. X. DESNOYERS

Agent d'Assurances

NOMINIQUE, comté Labelle, Qué.
20 mars 09 - j.n.o.

Dr NAP. BOUCHER

Médecine générale et Chirurgie

SPECIALITE : MALADIES DES FEM-
MES ET DES ENFANTS

Jour et nuit, à la disposition des clients

RUE NOTRE-DAME

NOMINIQUE, Qué.

17 août-1910

Dr. RAYMOND DORAY

Nominique, Qué.

Bureau voisin de l'hôtel Berthiaume.

[1-5-09-j.n.o.]

E. J. Leblanc

NOTAIRE, L.L.L.

[1-6 09 j.n.o.] Nominique, Qué

J. E. F. et L. J. B. Honor. Act. L.L.L.

Rousquet & Achim

AVOCATS

[1-7 09 j.n.o.] Nominique, Qué.

l'idée du curé Labelle de faire de Nominique un centre économique, religieux, éducationnel et judiciaire d'importance dans les cantons du Nord.

L'arrivée du chemin de fer à Nominique vient contribuer à l'essor du village. On y parle d'une gare terminus d'où partiraient des voies secondaires dans diverses directions. On demande une cour de justice et on rêve même à un futur évêché.

Mais, au Rapide-de-l'Original, le curé Génier est également un homme tenace et ambitieux. Il n'est pas homme à se laisser damer le pion lorsqu'il est question du développement de sa paroisse.

La lutte s'engage.

Alors que Denault rappelle que le curé Labelle lui-même avait vu en Nominique le futur chef-lieu de son pays de colonisation, Génier réplique que cette évaluation ne peut plus tenir maintenant que la colonisation s'est bien établie sur la Lièvre et sur la Gatineau.

Nominique n'entend pas céder car les effets économiques de l'arrivée de la voie ferrée se font déjà sentir. Entouré de très beaux lacs, le petit village ouvert par le père Marcel Martineau en 1883 prend déjà une certaine allure et on rêve de Palais de Justice et de Cathédrale.

Denault accepte mal la lutte acharnée que lui livre le curé de Notre-Dame de Fourvières et il va jusqu'à le dénoncer à son évêque Mgr Duhamel d'Ottawa. Un prêtre moins opiniâtre à la cure de Notre-Dame de Fourvières ferait bien l'affaire du groupe de Denault.

Le curé Génier ne se laisse pas distraire et répète sans cesse que si le chemin de fer a aidé et aide les colons de la Rouge, il pourra en faire autant pour les centaines de colons établis sur les rives de la Lièvre. Depuis des années, les habitants de l'Original attendent la voie ferrée et leur curé va se battre avec eux pour l'obtenir.

• **Ambitieux Rapide-de-l'Original**

Désireux de vider la question et d'obtenir une réponse favorable à ses demandes, le curé Génier, accompagné du curé Cadieux de Ferme-Neuve, entreprend une nouvelle démarche auprès du président du Canadien-Pacifique, en 1907.

Appui d'Henri Bourassa

"Depuis deux ans, il (Bourassa) multipliait les démarches auprès du Pacifique, pour obtenir le prolongement de l'ancien "chemin de fer du Nord" ou "Montréal et Occidental" jusqu'à Mont-Laurier".

Robert Rumilly

L'homme a une réputation d'inflexibilité mais Génier est tenace.

Les deux curés de la Lièvre se font accompagner de J.P.B. Casgrain, de la Société de Colonisation et de Damien Rolland, président de la Compagnie de chemin de fer du Nord. Les députés Charles Major et Henri Bourassa sont également de la délégation. Pour Bourassa, la démarche qu'il fait pour le prolongement du chemin de fer constitue l'un de ses derniers engagements sur la scène régionale. Quelques semaines plus tard, à 40 ans, il quitte son poste de député de Labelle aux communes pour être candidat dans le comté montréalais de Saint-Jacques. Il veut ainsi affronter le Premier Ministre du Québec Lomer Gouin. Bourassa a été représentant de Labelle pendant 12 ans. Sa popularité ne s'est jamais démentie et ses plus farouches partisans pourront bientôt suivre sa carrière et sa pensée dans "Le Devoir" un quotidien qu'il va fonder en 1910. Après 15 ans, Bourassa reviendra à son comté de Labelle aux élections de 1925.

Toute la délégation se rend d'abord à Ottawa où elle est reçue par le Premier Ministre Wilfrid Laurier. Ce dernier ne veut pas s'engager et préfère confier le problème à Thomas Saughnessy du Canadien-Pacifique. Connaissant les sentiments de ce dernier pour son projet, le curé Génier préfère rencontrer d'abord le Premier Ministre Lomer Gouin à Québec.

Dans la vieille capitale, le Premier Ministre Gouin se montre beaucoup plus réceptif. Il connaît assez bien les cantons du nord et la région du Rapide-de-l'Original. Son député, Charles Major, l'a souvent entretenu des problèmes de voirie rurale dans la région.

Après discussions, Gouin n'hésite pas et s'engage formellement à faire avancer le dossier et

à intervenir auprès de Laurier et de Saughnessy. Il considère que le gouvernement du Québec a fait sa large part pour la colonisation et le Canadien-Pacifique doit maintenant passer des paroles aux actes.

Génier sent que la victoire est proche. Efficacité

Arpenteurs à l'oeuvre

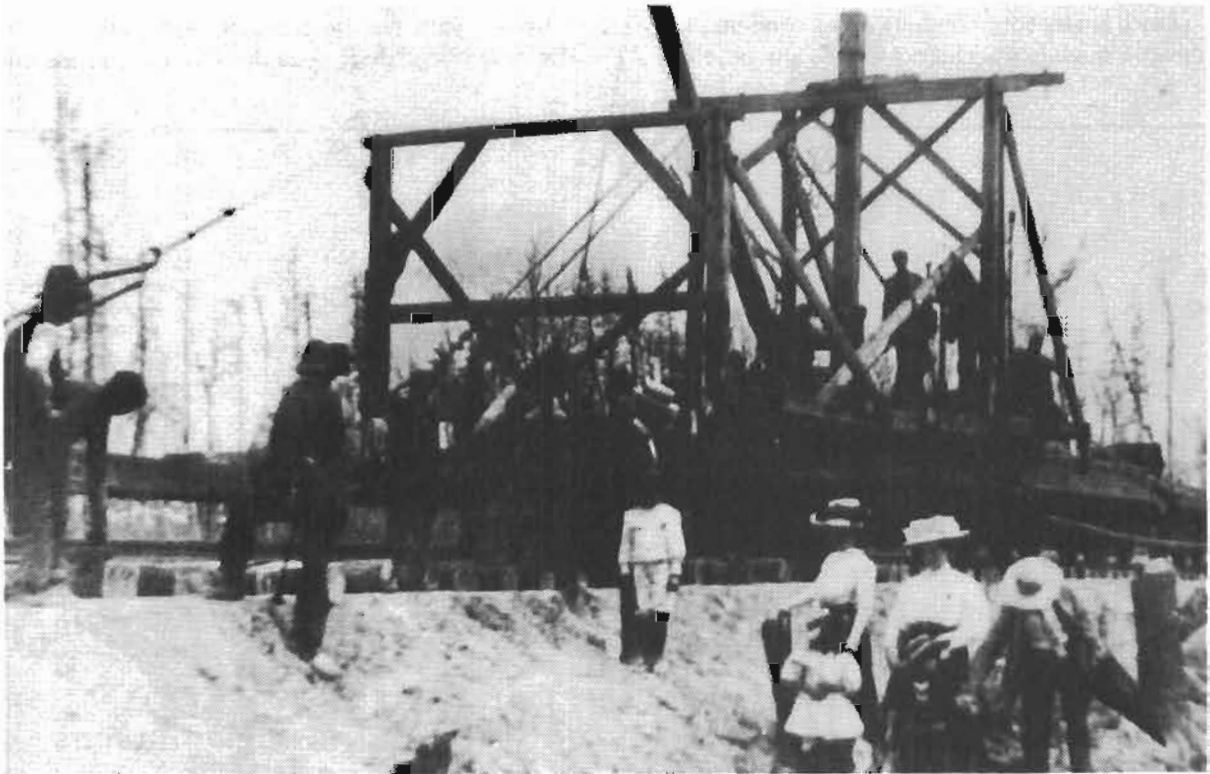
"Tout un parti d'assistants-ingénieurs, topographes, manoeuvres, etc., nous arrivait l'autre lundi, venant entreprendre le tracé définitif de l'extension de Pacifique-Canadien de Nominique au Rapide-de-l'Original... Ces messieurs se sont mis au travail sans retard, dès que leur char de ravitaillement fut arrivé. Ils comptent achever leur besogne en six ou sept semaines. Leur impression est que la construction de ce tronçon si désiré commencera de bonne heure ce printemps".

*"L'ami du Colon" Nominique
22 février 1907*

Construction du chemin de fer

"Une activité presque fébrile règne ici présentement dans le commerce spécial du foin et de l'avoine. Il s'agit de ravitailler en ces produits tous les chantiers en voie d'établissement pour la construction du chemin de fer... Nos actifs co-sociétaires, MM. Chasles et Trudeau sont les principaux facteurs de ce nouveau négoce, où nos colons trouvent un bon marché pour l'écoulement de ces deux produits de leurs fermes. MM. Trudeau et Chasles font faire la livraison tout le long de la ligne projetée jusqu'à 15 milles à l'est de la Kiamika, en gagnant Nominique, et les voitures reviennent chargées de matériel nécessaire à la Cie, matériel qu'elles vont prendre au dépôt général de la Cie, sur la ferme Poirier... sur la Sawgay".

*"L'ami du Colon/Le Pionnier"
mars 1907*



Construction du chemin de fer vers le Rapide-de-l'Original

administrative...? Pressions politiques...? Une semaine après la visite de la délégation venue de la Lièvre, les entrepreneurs de la "Orillia Construction" se mettent à l'oeuvre.

A compter du 3 juillet 1907, on entreprend de déterminer le meilleur tracé qui conduira le chemin de fer depuis Nominique jusqu'au Rapide-de-l'Original. Les entrepreneurs entendent être arrivés à la Lièvre en 18 mois. Au début, ils se plaignent de la difficulté à recruter de bons ouvriers malgré le salaire de \$1,60 par jour plus la nourriture. Après quelques semaines d'organisation, les effectifs montent à 150 et même 200 ouvriers.

Et le curé Génier y va aussi de son coup de main en invitant ses paroissiens "à travailler au tracé du chemin de fer plutôt qu'aux chantiers". Il assure que les salaires y sont tout aussi avantageux. Les plus âgés croient entendre la voix du curé Labelle.

Le travail n'y est pas facile: les wagons de travail de la Compagnie sont attelés à quatre chevaux et on n'accepte comme conducteurs que ceux qui sont capables de conduire un pareil attelage en sûreté.

Les travaux sont conduits assez rondement. On déplore quelques accidents graves aux ouvriers. A

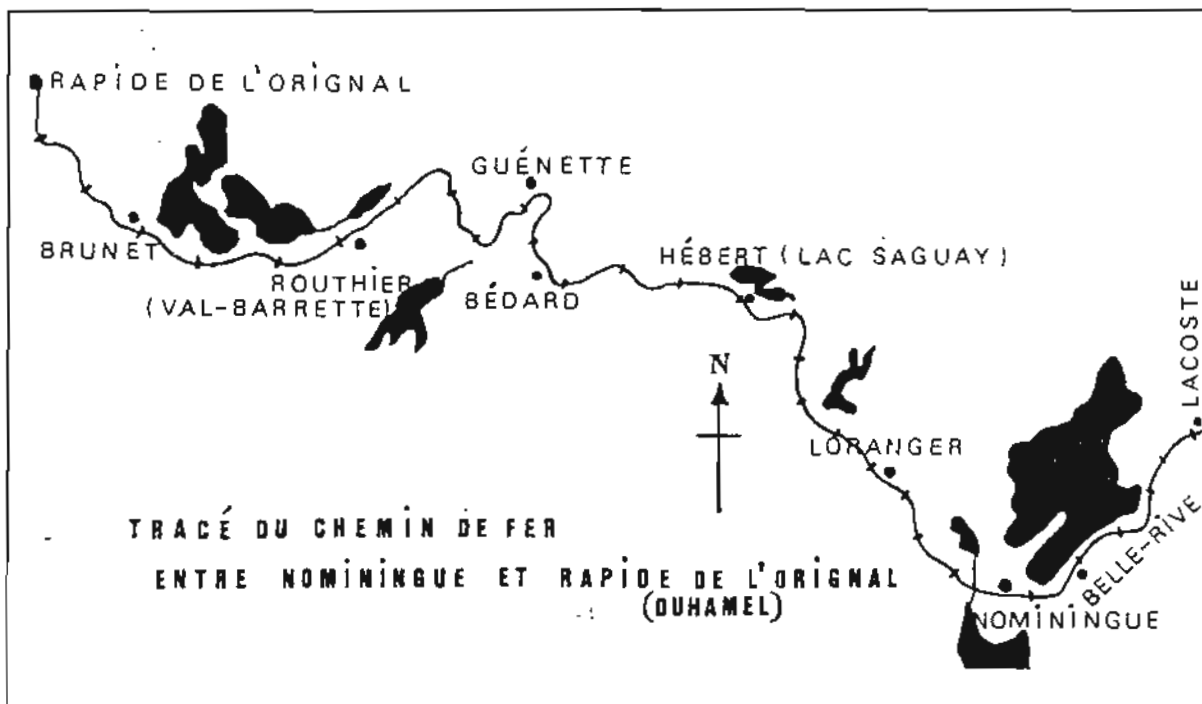
Des chevaux pour la construction du chemin de fer

"Les chantiers et quartiers généraux de la Cie de construction Toronto pour chemin de fer s'établissent sur la terre de M. Poirier, de l'autre côté de la "sawguy" à 2 milles à l'ouest de notre gare que les trains de construction atteignent à présent en toute sécurité... La Cie de construction Toronto qui continue la construction de la ligne Nominique-Rapide, vient de recevoir une consignation de 54 chevaux, venant directement du Montana et amenés ici dans de luxueux wagons spéciaux à cette fin décorés du titre et de la qualité de "char-palais pour chevaux".

**Le Pionnier - 21 janvier 1908,
Nominique**

la saison d'hiver, les travaux sont interrompus pour quelques semaines; il y avait déjà vingt-huit milles de fait sur les trente-cinq à faire.

Après deux ans de travaux, le chemin de fer atteint le village du Rapide-de-l'Original en passant



par les stations de Loranger, Campeau, Hébert au lac Saguay, Routhier à Val-Barrette. Au Rapide-de-l'Original, la gare est baptisée Duhamel pour commémorer la mémoire de Mgr Duhamel d'Ottawa qui vient de mourir après avoir été, pendant plusieurs années, l'une des figures religieuses les plus marquantes dans le nord de l'Outaouais.

Depuis le lac des Écorces, la voie ferrée longe le ruisseau Villemaire et vient s'arrêter à quelques pas de la rivière la Lièvre, dans l'attente de continuer vers la Ferme-Neuve et le nord-ouest du Québec.

Après une visite de quelques officiers supérieurs du C.P. en wagon privé, il est décidé que l'inauguration officielle se fera de bonne heure en septembre 1909.

Le mercredi 15 septembre 1909, le service ferroviaire débute vers le Rapide-de-l'Original. L'entrée en gare est saluée par de chaleureuses

Progrès avec le chemin de fer

"L'arrivée du premier train du Canadien-Pacifique en 1909 marque une époque dans les annales de Mont-Laurier. Depuis, c'est-à-dire en moins de 5 ans, la population est passée à 2,800 âmes, les industries ont commencé à reconnaître les avantages que leur offrait le Rapide-de-l'Original, et de partout, on comprend l'avenir qui est réservé à cette région. Il ne manque rien à Mont-Laurier pour que le succès lui sourie: il a de magnifiques pouvoirs d'eau, un sol très fertile, se prêtant à merveille à l'élevage, il y a aussi des industries prospères, dont la "Eagle Lumber", la scierie "Mont-Laurier", la briqueterie "Rapide-de-l'Original", la fonderie "Mont-Laurier".

Bientôt aussi, Mont-Laurier deviendra le centre de distribution entre le nord et l'ouest, lorsqu'il sera relié à ces 2 régions par le "Northern Railway" un embranchement du chemin de fer de la Baie James et lorsque le Canadien-Pacifique aura continué sa voie jusqu'aux points de l'extrême nord".

"La Presse", octobre 1913

PACIFIQUE LE CANADIEN

POUR LES COLONS

DE L'OUEST A L'EST

MONTRÉAL-NOMININGUE-DUHAMEL

Tous les jours, excepté les dimanches, quitte Montréal à 4 h. p.m., atteint Nominingue à 9,40 a. et Duhamel à 11,10 a.p.m.

MONTRÉAL A NOMININGUE

Les lundis, mercredis et vendredis quittent Montréal à 8,45 a.m., atteint Nominingue à 2,15 p.m.

Les samedis quitte Montréal à 1,15 p.m., atteint Nominingue à 3,30 p.m.

Les dimanches quitte Montréal à 8,30 a.m., atteint Nominingue à 1,25 h.p.m.

NOMININGUE DUHAMEL

Train mixte quitte Nominingue les lundis, mercredis et vendredis, à 3,30 p.m., atteint Duhamel à 6,30 p.m.

Les samedis à 6,21 p.m., atteint Duhamel à 9,20 p.m.

DE L'OUEST A L'EST

DUHAMEL-NOMININGUE-MONTRÉAL

Tous les jours, excepté les dimanches, quitte Duhamel à 4,20 a.m., atteint Nominingue à 5,35 et Montréal à 11,00 a.m.

NOMININGUE A MONTRÉAL

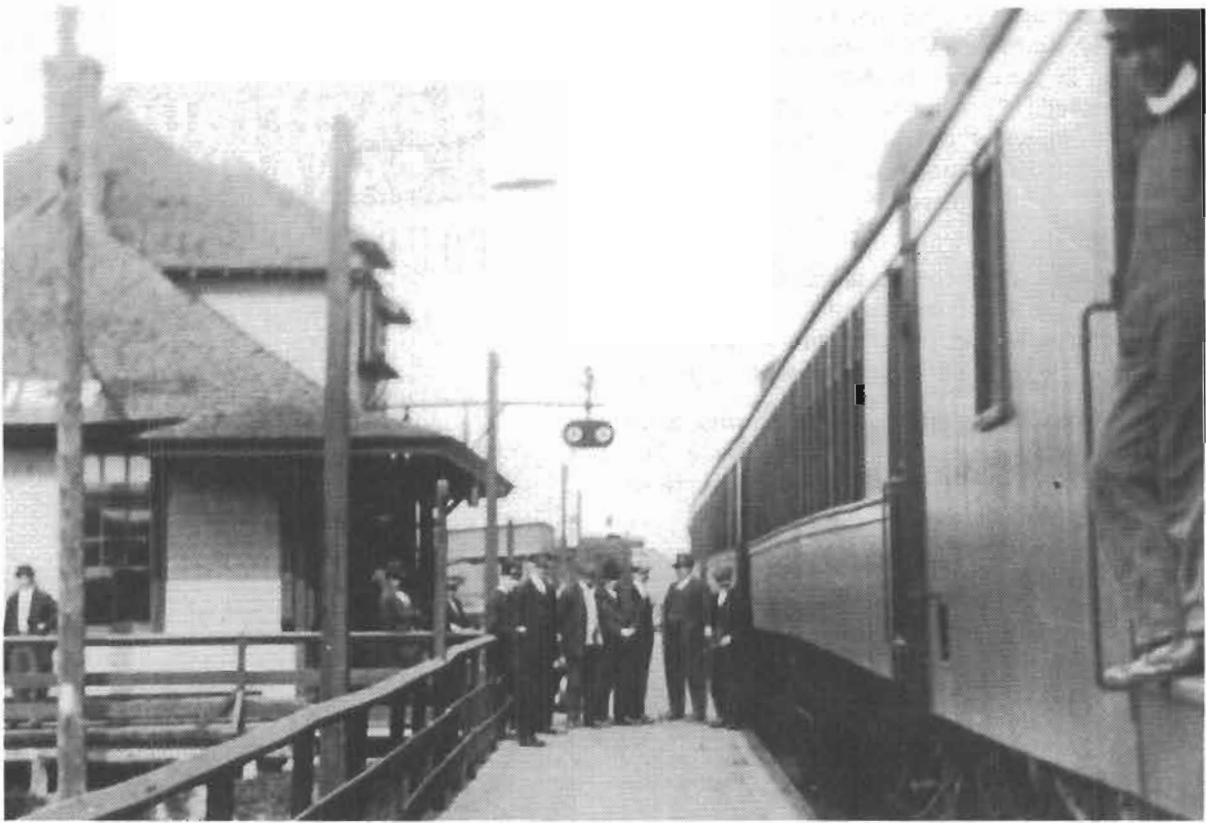
Les lundis seulement quitte Nominingue à 1,00 a.m., atteint Montréal à 8,40 a.m.

Les lundis, mercredis et vendredis, quitte Nominingue à 1,15 p.m., atteint Montréal à 9,40 p.m.

Les dimanches seulement, quitte Nominingue à 6,00 p.m., atteint Montréal à 10,30 p.m.

DUHAMEL-NOMININGUE

Train mixte quittant Duhamel à 11,00 a.m., atteint Nominingue à 2,15 h.p.m.



Le train en gare de Rapide-de-l'Original (Duhamel)



Le train au départ du Rapide-de-l'Original

acclamations. Le curé Génier a tenu à être à bord lorsque le conducteur avait lancé "All aboard for Duhamel". Dans le village du Rapide-de-l'Original, plusieurs ont pavoisé leur demeure et tout le monde est rendu à la gare.

Le jeune chef de gare, Hermas Lamarche, 20 ans à peine, arrive de Trois-Rivière et il est tout sourire devant la curiosité de la foule qui se presse à la gare

à chaque départ ou arrivée du train.

La construction de la voie ferrée deviendra rapidement, comme prévu, un important facteur de progrès pour la Lièvre. Le chemin de fer demeurera longtemps un atout économique majeur pour le Rapide-de-l'Original et pour Mont-Laurier.



La gare de Mont-Laurier

UN NOUVEAU DISTRICT JUDICIAIRE

• Chef lieu judiciaire

La question du chemin de fer a fait naître une vive rivalité entre les villages de Nomingue et de Rapide-de-l'Orignal. La rumeur de la création prochaine d'un nouveau district judiciaire dans les cantons du nord vient aviver cette lutte.

Dans les deux villages, les espoirs sont grands car la création d'un district judiciaire amène la construction d'un Palais de Justice et la désignation d'un village à titre de chef-lieu judiciaire de district entraîne aussi un certain développement pour l'endroit choisi.

Guidés par les Chanoines Réguliers et le journaliste Denault, les gens du Nomingue semblent avoir pris une longueur d'avance alors qu'ils ont réussi un coup de maître en invitant le Premier Ministre Lomer Gouin et le délégué

Les fêtes du Nomingue

"Les grandes fêtes organisées ici à l'occasion de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, de l'inauguration de la "Coopérative des Colons du Nord" et de la célébration du 25ième anniversaire de la fondation de la prospère colonie du Nomingue par feu Mgr Labelle, se sont terminées hier soir... La visite des Cantons environnant le Nomingue, jusqu'à la Ferme-Neuve, sur les lacs, a fort intéressé les nombreux excursionnistes..."

"La Presse" 22-06-1906

apostolique au Canada à venir célébrer la Saint-Jean-Baptiste dans le village qui lance sa



Le village de Nomingue



Lomer Gouin, Premier Ministre du Québec

Coopérative des Colons du Nord en juin 1906. Les invités sont chaleureusement accueillis et on ne manque pas de leur parler de ce futur district judiciaire et même d'un nouveau diocèse qui pourraient desservir tous les cantons du nord qui se sont développés depuis la fin de XIXe siècle.

La demande des gens de Nominique porte ses fruits puisque du 10 au 14 janvier 1907, le juge Rochon de la Cour Supérieure du district d'Ottawa vient présider la 1ère session d'une cour de circuit à Nominique. Le juge est alors cordialement accueilli par le maire Lalande, le secrétaire trésorier le notaire Leblanc, et l'agent des terres. Tous lui adressent la bienvenue. Le juge est logé chez l'agent des terres Christin où la fanfare locale, sous la direction de J.E. Vézina, vient le sérénader.

En septembre de la même année, la session de la Cour du circuit se tient dans le nouvel Hôtel-de-ville de Nominique que les plus optimistes baptisent déjà Hôtel-de-ville - Palais de justice.

Sur la Lièvre, le curé de l'Original suit l'offensive du Nominique avec attention car il a les mêmes ambitions pour sa paroisse de Notre-Dame de



CHAQUE SAISON

Amènons vos exigences en matière de fait de bijoux, articles d'orfèvrerie, etc

Pour en faciliter à nos clients

La satisfaction, nous avons résolu de faire le sacrifice de maintenir le prix au que nous avons adopté pour les fêtes de Noël, de 10 pour cent.

Sur tous les achats au comptant

Pour toutes sortes de réparations : Montres, Horloges, Bijoux, Pipes, etc., consulter M. Allaire en personne, à Nominique, L'Annonciation, etc.

M.N.B. - M. J. E. Allaire se propose de donner une attention spéciale à sa clientèle du Nord. Il visitera lui-même toutes les paroisses depuis Saint-Faustin jusqu'à Ferme Neuve. A Saint-Faustin il descendra chez M. Gosselin, à Nominique, chez M. Berthiaume, & Duhamel (Rapide de l'Original), chez M. P. Gauthier, à Ferme Neuve, chez M. Subourin. Ces personnes, ainsi que M. Lalouche, agent de la station à LaSalle, sont ses représentants et peuvent recevoir les commandes et les objets à réparer.
(1 Dec. 1907 - J.N.O.)

Fourvières. Il vient de relancer le Cercle agricole de la paroisse et, comme pour le chemin de fer, il multiplie les requêtes et les pétitions afin de voir son village désigné comme chef-lieu judiciaire. Il use de tout son prestige et de toutes ses amitiés politiques.

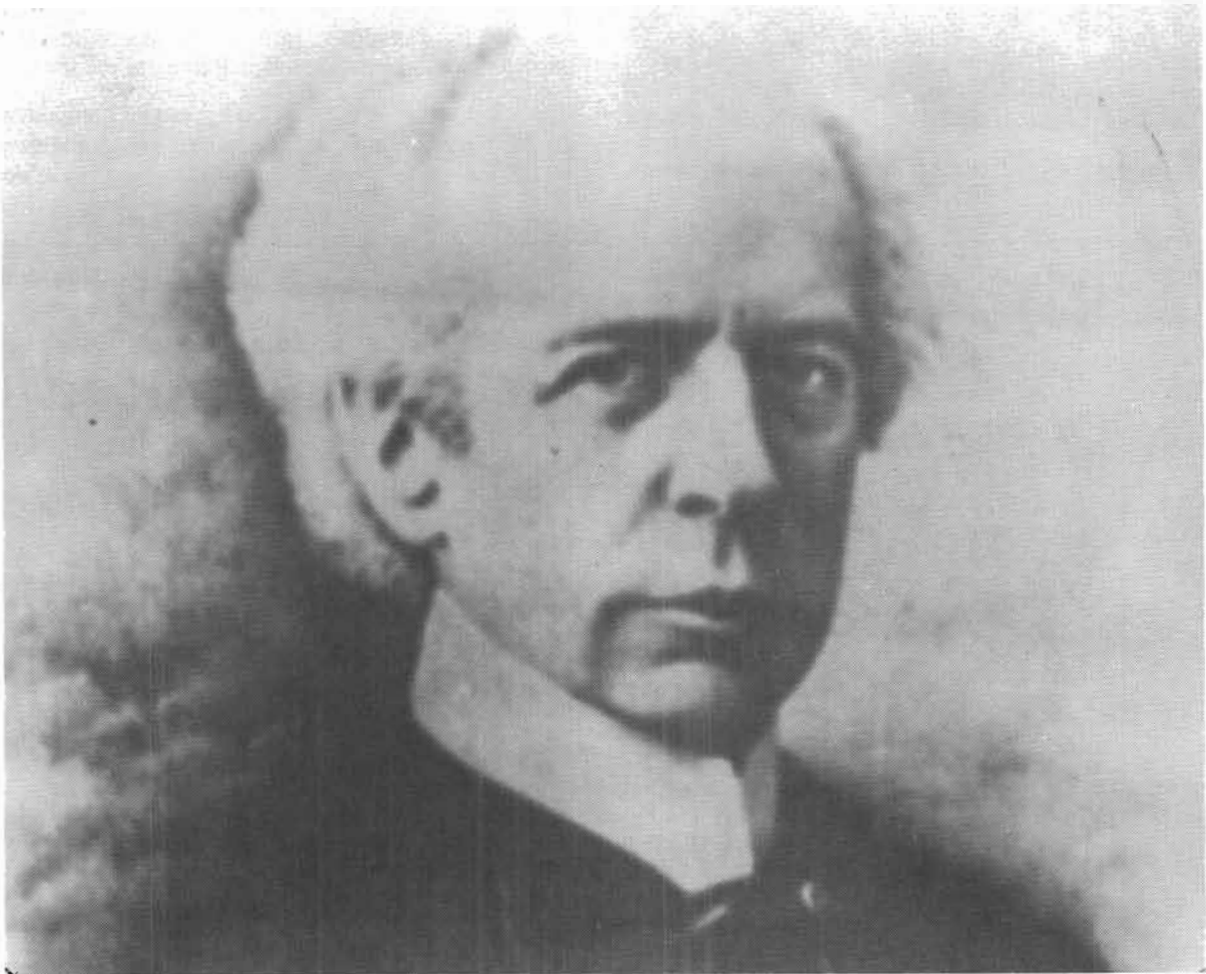
La joute est importante car, à travers ces luttes pour le chemin de fer, pour le district judiciaire et pour le diocèse, c'est tout le destin du Rapide-de-l'Original qui se joue.

A l'automne 1907, les rumeurs se précisent car la nécessité de créer un nouveau district devient de plus en plus évidente. La décision doit être prise par le gouvernement du Québec mais le Premier Ministre Gouin, coincé entre les pétitions du

Nomingue et les requêtes venant du Rapide-de-l'Original, hésite à trancher le débat.

La question chemine encore pendant plusieurs mois mais, en 1909, ce sont les membres du Barreau de Hull qui exigent une décision car leur district judiciaire, dont relèvent les causes de tout le nord, est devenu beaucoup trop vaste. Les avocats se plaignent régulièrement de la surcharge de travail et des nombreux retards qui vont en s'accroissant. Le Premier Ministre doit donc faire un choix.

Mis au courant de ces problèmes aigus à Hull, le curé du Rapide-de-l'Original revient à la charge et il entreprend un nouveau "pèlerinage" à Québec dans l'espoir de convaincre le Premier Ministre



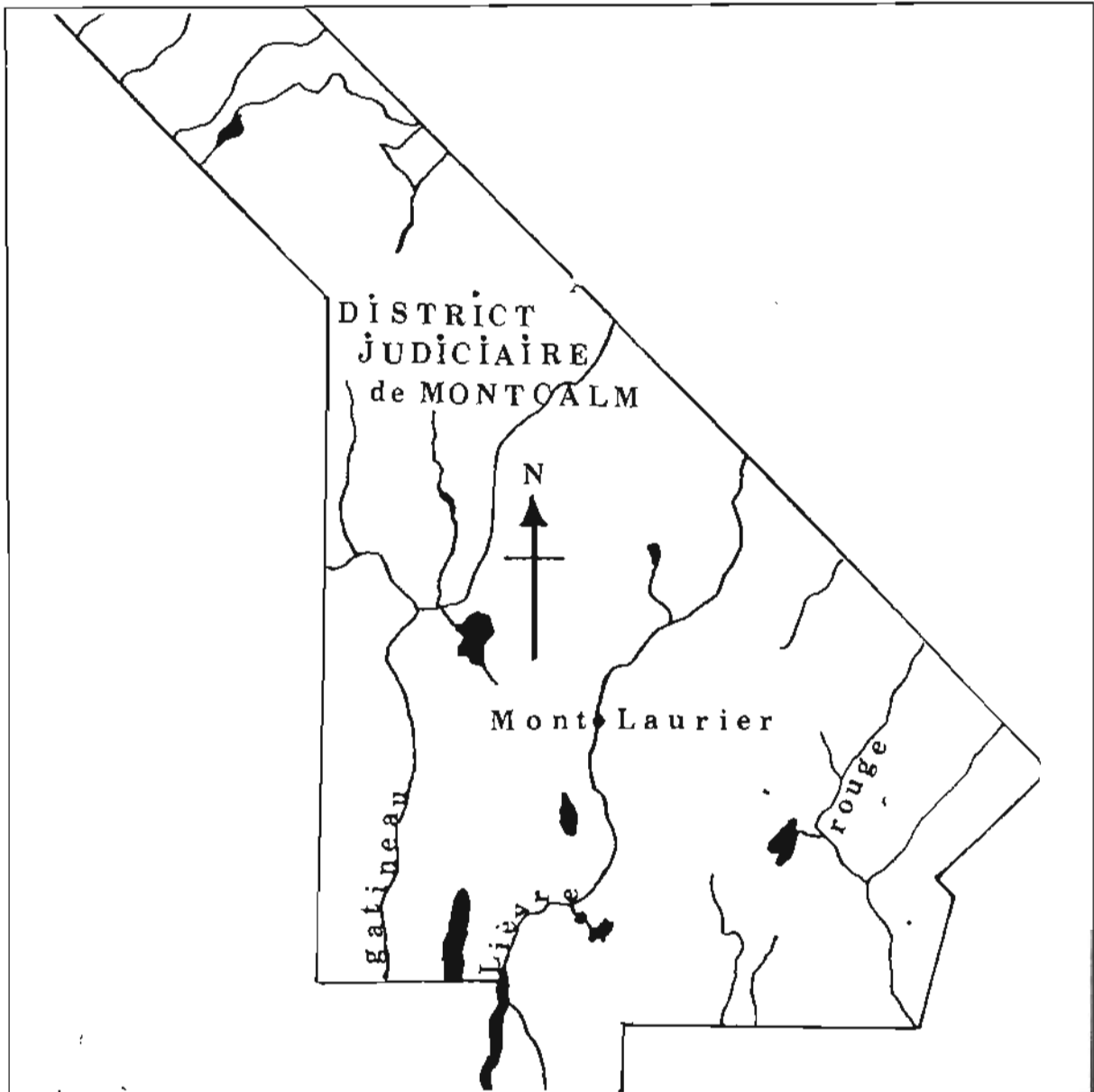
Wilfrid Laurier, Premier Ministre du Canada

d'arrêter sa décision en faveur de son village.

Malgré l'habileté du curé Génier, Lomer Gouin hésite encore. Le curé ne se laisse pas abattre et dès lors il entreprend une démarche auprès du Premier Ministre fédéral, Wilfrid Laurier. Accompagné du député Charles Major qui vient de succéder à Henri Bourassa au poste de député fédéral de Labelle, Génier rencontre Laurier pour le convaincre de la justesse de son projet. Habilement, on rappelle au Premier Ministre qu'il compte plusieurs appuis politiques au Rapide-de-

l'Original et on lui souligne que ses plus farouches partisans songent à rebaptiser le village pour lui rendre hommage. Quelques bons mots de Laurier à Gouin en faveur de la désignation du Rapide-de-l'Original - Mont-Laurier comme chef-lieu ne nuiraient certainement pas.

L'idée du curé Génier fait sans doute son chemin et, quelques semaines plus tard, les jeux politiques ayant fait leur oeuvre, le Premier Ministre Gouin annonce la création d'un nouveau district judiciaire dans les cantons du nord et la désignation officielle



District judiciaire

"La création d'un district judiciaire, avec Mont-Laurier pour chef-lieu, témoignait des progrès de cette région, siège d'évêché et chef-lieu du district judiciaire, Mont-Laurier prenait de l'allure, à mi-chemin entre Montréal et l'Abitibi".

Robert Rumilly

du village de Mont-Laurier comme chef-lieu de ce nouveau district. La proclamation officielle est datée de 1910.

La colère gronde à Nominique

"La population de Nominique s'est fortement émue à la lecture dans les journaux de la nouvelle que le chef-lieu du district judiciaire n'était pas fixé dans notre village. Une délégation de personnes influentes va maintenant tenter de faire revenir le Premier Ministre sur sa décision... Si le bon sens et la justice triomphaient de l'intrigue et de la spéculation sur influences, Nominique obtiendrait sûrement le siège du nouveau district judiciaire".

"Le Pionnier", Nominique

• Le Palais de Justice

En avril 1911, le gouvernement du Québec procède à l'achat d'un vaste terrain appartenant à Joseph Hilaire Chasles, au centre du village, afin d'y construire le Palais de Justice.

Les plans et devis du futur édifice sont exécutés par l'architecte Elzéar Charest, des Travaux Publics à Québec, à qui l'on doit aussi les plans de l'Hôtel de ville de Québec et ceux des Palais de Justice, de Rimouski, Hull, Valleyfield et Sherbrooke.

Après soumissions, la construction de l'édifice est confiée à l'entrepreneur Joseph Gosselin de

Lomer Gouin à Mont-Laurier

"Par un convoi spécial, est passé mardi l'Hon. M. Gouin, Premier Ministre et procureur général. Monsieur Gouin se dirigeait du côté de Mont-Laurier où il devait fixer l'endroit du futur et prochain Palais de Justice du nouveau district judiciaire de Montcalm".

**"Le Pionnier",
Nominique 27 octobre 1910**

Lévis. Les travaux débutent en janvier 1912 après que l'entrepreneur eut payé la grande messe d'usage pour le succès de l'entreprise et la protection des ouvriers.

L'édifice est complété en avril 1913 et inauguré officiellement en novembre de la même année.

Le Palais de Justice, de forme rectangulaire à deux étages, représente le corps principal de l'édifice. La salle d'audience est située à l'étage, comme il est coutume à l'époque.

La prison forme une annexe à l'arrière: on y dénombre treize détenus durant la première année.

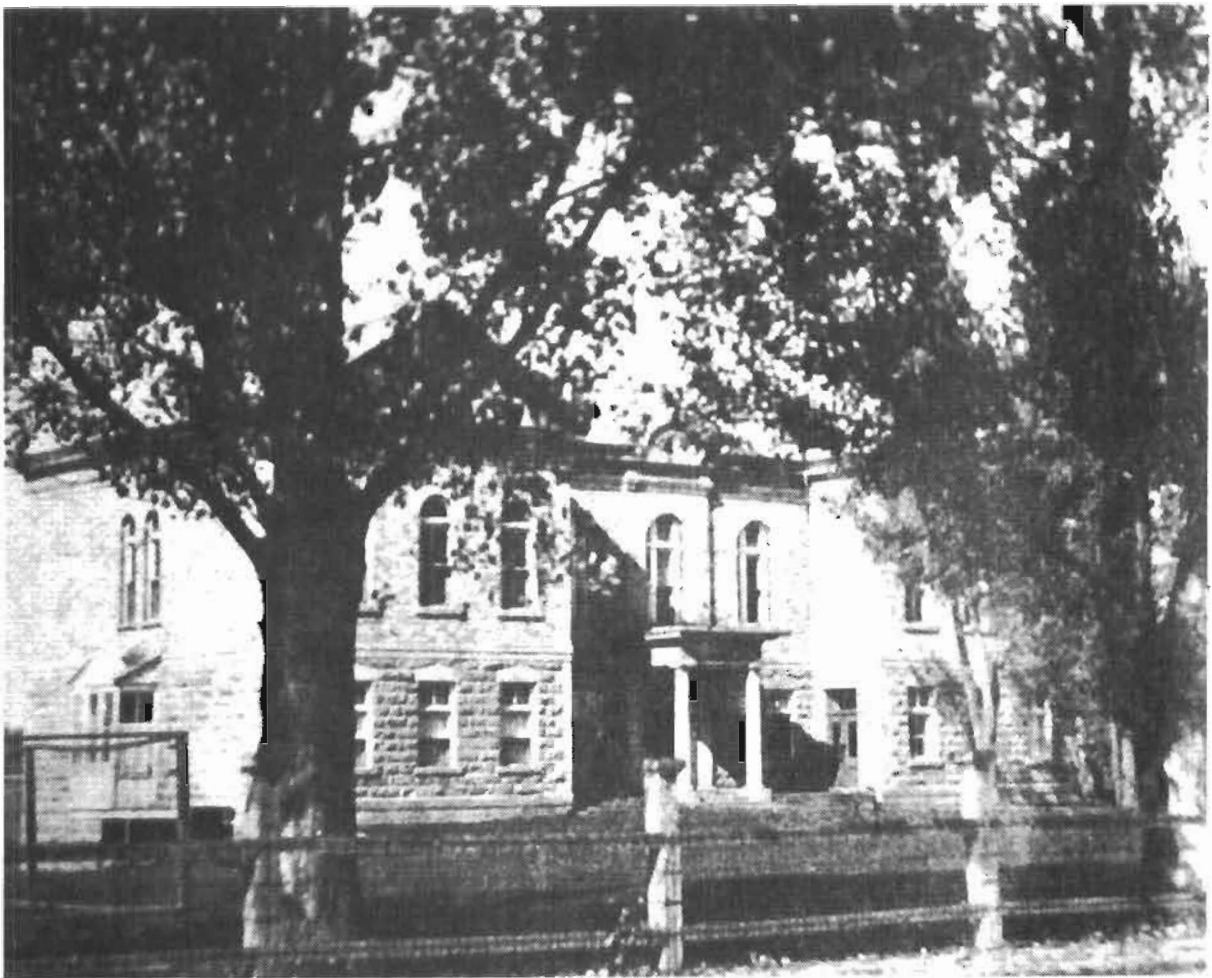
Dans le but d'améliorer l'apparence extérieure du bâtiment, l'entrepreneur fera modifier les plans premiers en faisant remplacer une partie de la pierre à bossage prévue par de la brique écossaise.

Le Palais de Justice de Mont-Laurier abrite alors la Cour Supérieure et la Cour du Circuit qui étaient à Nominique jusque là.

Me Rodolphe Robert de Labelle est nommé à titre de shérif, protonotaire, greffier de la Cour du Circuit, greffier de la couronne, greffier de la paix et greffier de la Cour du magistrat.

Avec la création de ce nouveau district judiciaire, les premiers avocats, Me Wilfrid Lalonde et Me Ernest Charette, installent leur bureau dans le village de Mont-Laurier.

Quelques années plus tard, en 1918, avec la création de la division du Régistre de Labelle-Nord, le régistreur, le notaire Anthime Dubreuil,



Le Palais de Justice de Mont-Laurier

installera son bureau au Palais de Justice.

La création de ce nouveau district judiciaire et la désignation de Mont-Laurier comme chef-lieu constitue une importante réussite pour le curé

Génier.

Mais déjà, un nouveau défi, le plus important pour lui, retient toute son attention.

LE DIOCÈSE DE MONT-LAURIER

• Création du diocèse

La campagne de colonisation du curé Labelle a porté ses fruits et au fil des années, l'établissement de plusieurs familles de colons, sur les rivières Rouge, Kiamika, du Lièvre, entraîne la création de nouvelles paroisses.

Tour à tour, La Conception, L'Annonciation, L'Ascension, la Macaza, Sainte-Véronique, Nomingue, lac Saguay, Lac des Écorces, Rapide-de-l'Orignal, Ferme-Neuve, Kiamika, Lac-des-Iles, Notre-Dame de Pontmain, se développent et les colons demandent l'établissement d'un curé en permanence dans leur paroisse.

Les paroisses du sud des Laurentides sont alors sous la juridiction de l'archidiocèse de Montréal, mais les colonies de la Rouge, de la Kiamika et de la Lièvre dépendent de l'archevêché d'Ottawa. L'arrivée régulière de nouveaux colons dans le nord de l'Outaouais ajoute une nouvelle dimension au diocèse d'Ottawa.

Monseigneur Thomas Duhamel a vu personnellement à la création de la majorité de ces nouvelles paroisses, mais la tâche de toutes les desservir à partir d'Ottawa devient de plus en plus exigeante.

A compter de 1910, de sérieux pourparlers s'engagent afin de voir à la possibilité de créer un nouveau diocèse qui regrouperait les paroisses des cantons du nord, dans le haut des Laurentides.

Cette idée d'un diocèse dans ce pays de colonisation, dans les "Pays d'en haut", n'est pas nouvelle car le curé Labelle lui-même en a déjà exprimé le souhait vers 1880. Il semble également que l'apôtre colonisateur avait été assez précis en parlant de Nomingue qui serait appelé à devenir le cœur de ce futur diocèse avec l'évêché et le séminaire qu'on entendait y construire.

Nomingue:

coeur de la colonisation

"Dans la pensée du curé Labelle, pour confirmer dans leur foi au nord, les gens de la Rouge, pour pousser les nouveaux pionniers vers la Lièvre, le Nomingue devait être le cœur des nouvelles colonies qui font garde à ses côtés, au nord comme au sud, sur les deux rives de la Rouge comme sur celles de la Kiamika et de la Lièvre".

Amédée Denault, 3 avril 1908

Lorsque les rumeurs de la création prochaine d'un nouveau diocèse commencent à circuler, les gens de Nomingue ont toutes les raisons d'espérer qu'ils seront favorisés cette fois-ci. Déjà, en juin 1906, les notables du village avaient dévoilé leurs couleurs lors de la visite du Premier Ministre Gouin et de Mgr Sbaretta, délégué apostolique du Vatican au Canada. Au premier, on avait parlé de district judiciaire et de Palais de Justice, au second, on avait parlé de diocèse et d'évêché.

En 1910, avec la concrétisation du projet d'un collège à Nomingue, le village compte un atout de plus. Mgr Gauthier d'Ottawa, successeur de Mgr Duhamel, est venu lui-même présider à la bénédiction de la construction du nouveau collège commercial et classique. On espère donc que les autorités romaines voudront centraliser le collège classique et l'évêché au même endroit. On vient de perdre le terminus ferroviaire et la cour du district au profit de Mont-Laurier, mais il n'est pas question d'abandonner la lutte sur la question du siège épiscopal. Il faut respecter la mémoire et la volonté du curé Labelle.



Le collège de Nominungue ouvert en 1910

Sur la Lièvre, le curé de Notre-Dame de Fourvières est très attentif à toute la question car

La persévérance du curé Génier

“Le curé actuel de Mont-Laurier est M. l'abbé Génier, homme d'énergie et d'initiative. Il est certainement un de ceux qui ont le plus contribué à faire de Mont-Laurier ce qu'il est aujourd'hui. C'est à force de travail habile et de persévérance qu'il a pu faire choisir ce village comme chef-lieu du nouveau district judiciaire.

M. le curé Génier prévoyait-il ce qui arrive aujourd'hui? Dans tous les cas, l'église paroissiale actuelle est très humble et beaucoup trop petite pour les besoins des fidèles de même que le presbytère est peu convenable.

On peut s'attendre qu'avant longtemps on verra s'élever dans Mont-Laurier un évêché très convenable et une spacieuse cathédrale, répondant aux besoins comme aux aspirations et aux espérances de cette population enthousiaste et pleine de foi dans l'avenir”.

“La Presse” août 1913

l'obtention de l'évêché pour sa paroisse demeure son plus grand rêve. Et il ne faut pas sousestimer la persévérance et l'habileté du curé Génier lorsque le destin de sa paroisse est en cause.

Malgré les critiques qui reprennent au Nominungue, le curé du Rapide-de-l'Original redouble d'efforts.

Pour lui, un évêché à Nominungue pouvait être concevable en 1880, à l'époque du curé Labelle, mais trente ans plus tard, le point de vue a beaucoup changé. La colonisation a maintenant solidement pris pied sur la rivière Kiamika, sur la rivière du Lièvre et sur la Gatineau. Le centre de ce nouveau pays se trouve maintenant à Mont-Laurier, sur la Lièvre et non plus sur la Rouge.

Génier ajoute aussi un argument de poids: son projet du diocèse avec siège épiscopal à Mont-Laurier aurait l'avantage de ne découper que dans le diocèse d'Ottawa alors que le projet avancé par les gens de Nominungue nécessiterait un réaménagement de deux diocèses, ceux de Montréal et d'Ottawa.

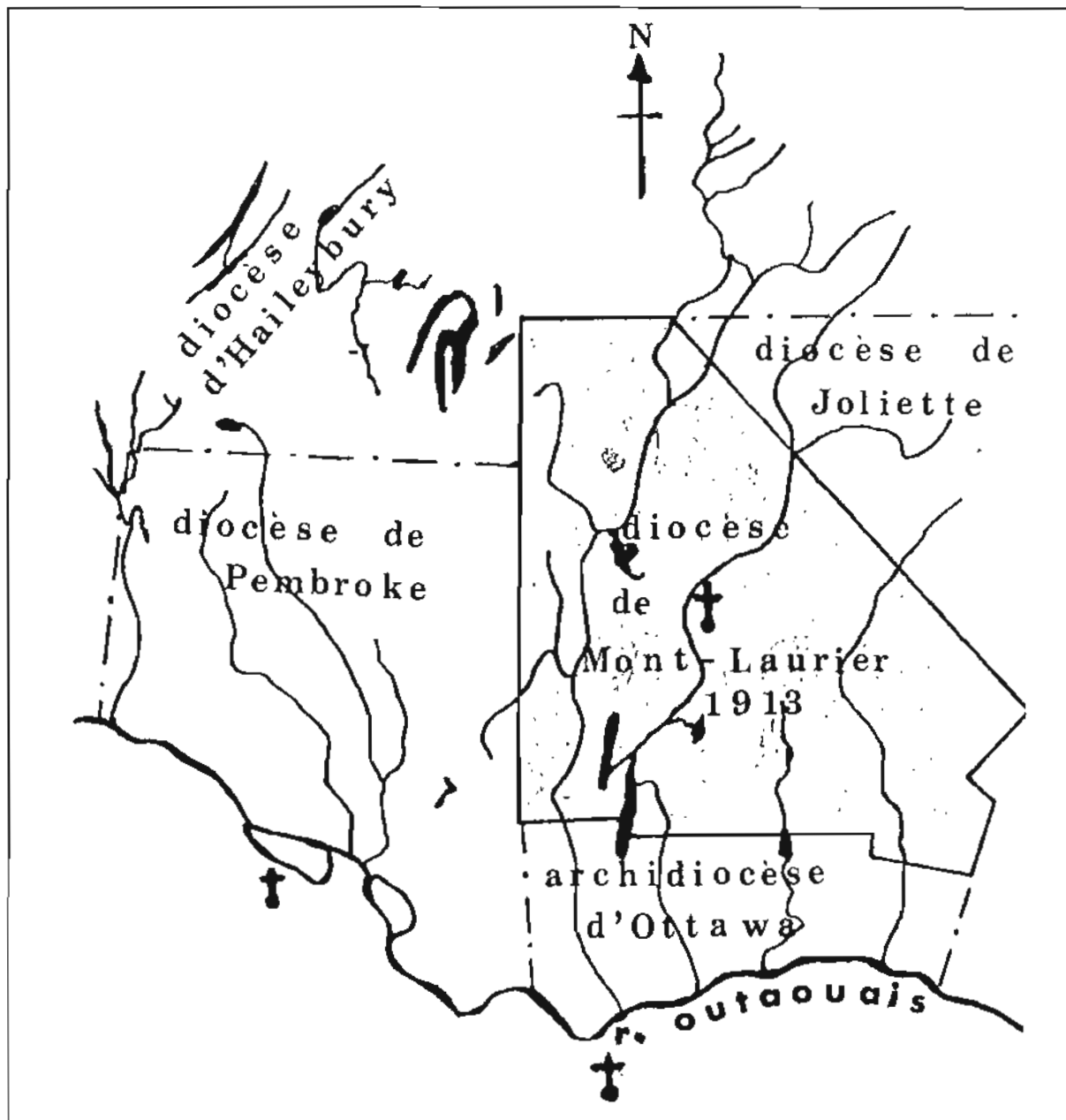
En juillet 1911, Mgr Gauthier, nouvel archevêque d'Ottawa en est à sa première visite au Rapide-de-l'Original. Le curé Génier décide donc de présenter son projet de diocèse à l'occasion de cette visite pastorale. Le curé est habile et la réception faite à l'archevêque et à son secrétaire, l'abbé François-

Xavier Brunet, est fort chaleureuse. Il a demandé à ses paroissiens de prier pour sa cause et le village est pavoisé partout pour accueillir Mgr Gauthier aux accords de la fanfare, la réception prend une allure de fête dans tout le village.

Le curé de Notre-Dame-de Fourvières est habile plaideur et Mgr Gauthier se montre réceptif sans rien promettre car la décision ultime relève de Rome. Au Rapide-de-l'Orignal, on garde bon espoir

d'ajouter un autre fleuron à la couronne.

Finalement, au mois d'août 1913, la lutte entre Nominique et Mont-Laurier est définitivement tranchée: les autorités ecclésiastiques romaines annoncent la création d'un nouveau diocèse dans le pays de colonisation où le curé Labelle a si intensément oeuvré, et par la même occasion, Rome annonce que le village de Mont-Laurier est officiellement désigné comme siège



Diocèse de Mont-Laurier

"On se rallia à un autre projet que l'actif abbé Génier, curé du Rapide-de-l'Original, devenu depuis peu Mont-Laurier, avait élaboré et présenté à qui de droit. Il avait comme premier mérite de ne tailler qu'à l'intérieur du diocèse d'Ottawa. En second lieu, il semblait, quant à la colonisation, plus réaliste, comptant moins sur les éventuelles lignes de chemin de fer... D'autres arguments qui avaient prévalu, lors du choix de Mont-Laurier, comme chef-lieu, influencèrent-ils le choix du siège épiscopal? Il s'en suivit, on le comprend, un malaise entre Nominique et l'ambitieux Rapide-de-l'Original".

Chan. Jean-Paul Poulin

Création du diocèse de Mont-Laurier

"Nous divisons et séparons en deux le diocèse existant d'Ottawa et son territoire septentrional. Nous érigeons et constituons à perpétuité un diocèse nouveau qui s'appellera le diocèse de Mont-Laurier".

Rome

épiscopal du nouveau diocèse.

Le nouveau diocèse compte plus de 30,000 habitants répartis en 28 paroisses et 7 missions. Trente prêtres séculiers et seize réguliers y sont déjà à l'oeuvre.

Alphonse Génier, curé de Mont-Laurier, vit sans doute les plus beaux moments depuis qu'il a pris charge de la paroisse de Notre-Dame de Fourvières en 1901. Il peut alors monter dans la chaire de sa petite église pour annoncer fièrement la nouvelle à ses paroissiens. Son rêve le plus cher se réalise: "C'est avec joie! C'est mon cri de joie que je vous lance! C'était mon ambition, c'est ma gloire et ma récompense!"

Avec ce troisième apport d'importance, en peu d'années, grâce à la tenacité du curé et au soutien



Le curé Génier

Création du diocèse

"La création d'un évêché consacrait la réussite ou fouettait les espérances d'une région... l'Abitibi était encore loin et presque vide. Mais un évêché pourrait s'établir à Mont-Laurier, chef-lieu judiciaire, à mi-chemin entre Montréal et l'Abitibi - à peu près exactement entre Montréal et Senneterre.

L'abbé F.X. Brunet, secrétaire de l'archevêque d'Ottawa, fut le premier titulaire du nouveau diocèse de Mont-Laurier, créé en août 1913. Mgr Brunet, l'humilité même, n'était pas un homme d'action, mais l'érection du diocèse mettait Mont-Laurier sur la carte pour employer une expression anglaise".

Robert Rumilly

des paroissiens, le village de Mont-Laurier devient en quelque sorte la petite capitale dans les cantons du Nord.

L'abbé François-Xavier Brunet, prêtre de 45 ans, attaché à l'archevêché d'Ottawa et secrétaire de Mgr Gauthier, devient le premier évêque de Mont-

Nomination de Mgr Brunet

"La nouvelle de la nomination de M. l'abbé F.X. Brunet de l'archevêché d'Ottawa au siège épiscopal du nouveau diocèse créé dans le nord de l'archidiocèse d'Ottawa, a été reçue partout avec une joie non dissimulée. Ottawa perdra, il est vrai, un saint prêtre mais ses amis voient avec plaisir ses mérites reconnus et son dévouement récompensé.

Le nouveau diocèse portera le nom de "Mont-Laurier" du nom du village où sera le siège épiscopal.

"La Presse" 4-08-1913

Laurier.

Peu après, le futur pasteur du diocèse entreprend une visite de son village et pour bien témoigner l'appréciation des paroissiens de Mont-Laurier, le curé Génier organise une collecte qui rapporte plus de mille dollars afin d'offrir la croix pectorale au futur évêque.

• Monseigneur Brunet: Premier évêque

Présidées par l'archevêque d'Ottawa, Mgr H.C. Gauthier, les cérémonies de sacre du premier évêque du diocèse de Mont-Laurier ont lieu en octobre 1913 en la cathédrale d'Ottawa.

Après d'imposantes cérémonies et de touchants adieux à tous ceux et celles qui le connaissent et l'aiment, le nouvel évêque entreprend le voyage vers son village épiscopal à bord d'un convoi ferroviaire spécial qui se déplace vers Montréal avant de prendre la direction de Mont-Laurier à travers tous ces beaux "Pays d'en haut" où le curé Labelle a laissé tant de son coeur. Mgr Gauthier d'Ottawa, Mgr Latulipe du Témiscamingue et plusieurs prêtres et amis accompagnent Mgr Brunet dans son voyage jusqu'à la Lièvre.

A travers le diocèse, tout le long du parcours, le convoi est chaleureusement salué. Partout le train doit s'arrêter, on veut voir le nouveau pasteur, le saluer.

Comme il se doit, c'est à Mont-Laurier, village

Mont-Laurier veut recevoir dignement son premier évêque

"C'est mardi prochain, le 28 octobre, que Mgr F.X. Brunet sera sacré, dans la cathédrale d'Ottawa, prélat du diocèse nouvellement créé. Sa Grandeur va partir le lendemain par convoi spécial pour sa ville cathédrale.

Notre population, qui avait appris avec une joie si profonde la nomination de sa Grandeur Mgr F.X. Brunet comme évêque du nouveau diocèse de Mont-Laurier, attend maintenant avec une impatience non moins grande la venue du nouveau pasteur au milieu d'elle. Et, pour manifester d'une façon tangible son affection et sa soumission à l'élu du Seigneur, elle se prépare à fêter son arrivée par des fêtes qui resteront à jamais mémorables à ceux qui auront le bonheur d'y assister.

Ici, comme partout ailleurs dans nos centres canadiens français, les autorités

civiles aussi bien que religieuses se dévouent pour assurer le succès de ces manifestations et l'adresse que présentera le maire de Mont-Laurier, M. le notaire Anthime Dubreuil, au nom de ses administrés, ne sera ni moins éloquente, ni moins sincère, que celle du clergé. On peut en dire autant de l'adresse que présentera au nom des diocésains en général M. J. L'Allier, maire de Robertson et Pope.

Le parcours que suivra Mgr Brunet, de la gare à l'église de Mont-Laurier sera vraiment triomphal: aux endroits principaux, des arcs magnifiques seront érigés, reliés entre eux, par des chaînes de verdure et de lumière. Les édifices publics seront décorés, de même que l'église et le presbytère, le couvent et les demeures des principaux citoyens. Le soir, tout cet ensemble brillera de mille feux qui iront porter à toute la région, par l'éclat d'un immense déploiement pyrotechnique, la joie de la population de Mont-Laurier.

*"La Presse" D.N.C.
Mont-Laurier, 25 octobre 1913*



Mgr François-Xavier Brunet

Touchants adieux de Mgr Brunet avant son départ pour le nord

"La dernière journée de Mgr F.X. Brunet à Ottawa a été marquée par des manifestations inoubliables de respect et d'admiration en son honneur, par ses anciens concitoyens et amis.

Après la présentation de l'adresse du clergé, dont nous avons donné le texte hier, est venu celle des enfants des écoles qu'il a tant aimés et instruits, puis celle des membres de la société Saint-Jean-Baptiste de cette ville, avec lesquels il a toujours combattu les bons combats et qui voient avec peine partir l'un de leur plus ferme soutien.

Ces deux cérémonies ont donné occasion à Sa Grandeur de prononcer des paroles infiniment touchantes, que n'oublieront pas facilement ceux qui les ont entendues.

Sa Grandeur vole maintenant vers ses ouailles de Mont-Laurier qui lui préparent une réception grandiose.

"La Presse" 29/10/1913

Arrivée de Mgr Brunet

"Si le regretté Mgr Labelle, l'illustre apôtre et roi du Nord, a pu contempler les scènes qui se sont déroulées dans cette région qu'il a fécondée de ses sueurs, et nous pourrions dire avec vérité de son sang, sa grande âme a dû en tressaillir de bonheur, car son rêve le plus cher, qui était de voir s'établir dans cette partie de la province, le siège d'un évêché, est enfin réalisé. Mont-Laurier, ville cathédrale du diocèse du même nom, a le bonheur de posséder en ses murs Mgr F.X. Brunet, le premier pasteur que lui a donné le Saint-Siège.

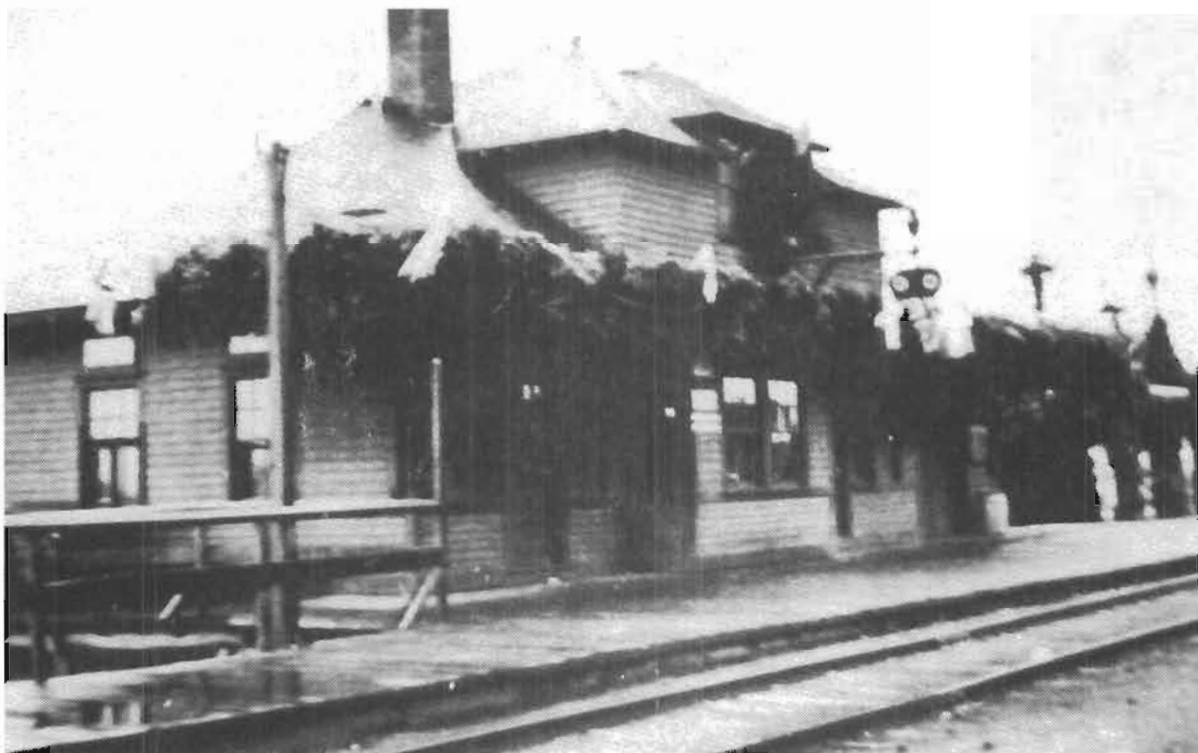
L'arrivée de Sa Grandeur à Mont-Laurier a été l'occasion de manifestations inoubliables. Toute la population s'était portée à la gare, et lorsque le train spécial portant le nouvel évêque et ses compagnons entra en gare, la scène était des plus impressionnantes. La gare était décorée et illuminée avec un goût exquis ainsi que tous les édifices et les rues de la ville, qui formait le plus bel ensemble qu'on puisse imaginer. Une immense croix aux mille feux, placée tout au fond, dominait la scène. Aussitôt descendus, les prélats, les prêtres et le groupe de laïques délégués montèrent en voiture et, précédés de la fanfare de Mont-Laurier sous la direction de M. J.E.E. Vézina, se dirigèrent vers le presbytère..."

"La Presse" 30-10-1913

épiscopal, où la réception est la plus chaleureuse. Tous les paroissiens se sont donné la main et le curé a invité toutes les familles à décorer leurs demeures, promettant même une photographie du nouvel évêque aux trois maisons les mieux décorées. La gare et les rues sont pavoisées de drapeaux, de banderoles et d'arches de sapinage.

Le convoi ferroviaire prend du retard à cause des nombreux arrêts tout le long de la ligne dans les paroisses qui désirent saluer leur nouveau pasteur. Et, ce n'est qu'à la brunante que le train entre en gare de Mont-Laurier.

Malgré le froid automnal, la foule est densément massée à la gare. L'apport des lumières électriques que Jean-Baptiste Reid a installées ajoute à la féerie



La gare décorée pour l'arrivée du 1er évêque

Accueil à Mont-Laurier

"La jeune ville épiscopale avait préparé une réception magnifique. Sous la direction de M. le curé Génier et de M. le maire Dubreuil, tous s'étaient donné la main et rien n'avait été négligé pour faire oublier que Mont-Laurier paraissait encore au "Guide du Colon". Du train, malgré le brouillard et le froid, le coup d'oeil était magnifique. Il y avait illumination générale sur une distance de près d'un mille. A la gare, une foule considérable salua avec enthousiasme le premier Pasteur. Au son de la fanfare, le cortège se dirigea vers la cathédrale entre deux rangées de lumières qui mettaient en valeur drapeaux, banderoles, festons, inscriptions dont on avait orné la rue principale et les demeures. L'air était embaumé par les "sapinages" qui balissaient tout le parcours. Sur la montagne Alix, la croix largement illuminée, semblait bénir toute la région".

Chanoine Jean-Paul Poulin

du moment. Et sur la colline Alix, quelques paroissiens ont préparé une surprise au nouvel évêque et à leur curé: la croix du village est alors illuminée pour la première fois.

Au son de la fanfare, le défilé prend la direction du haut-du-village, en remontant la rue principale. La foule se masse dans la petite église et tout le monde ne peut entrer; on va écouter dehors sur le perron.

Le nouvel évêque est alors présenté aux gens de Mont-Laurier dans la petite église qui devient temporairement la cathédrale du diocèse. François-Xavier Brunet est âgé de quarante-cinq ans, il est le fils d'un simple voiturier de Saint-André d'Argenteuil. Les colons du Rapide-de-l'Orignal sont fiers d'accueillir un pasteur qui est d'origine modeste, comme eux-mêmes. Mgr Brunet devient donc un pionnier, un bâtisseur comme toutes les familles qui sont rassemblées pour l'écouter.

Le nouveau pasteur adresse ses premières paroles à tous ses fidèles entassés dans l'église. Il rappelle le travail gigantesque du curé Labelle et il termine en disant "... nous recueillons aujourd'hui

Arrivée de Monseigneur Brunet

"Qui l'a vue, n'a pu l'oublier. La paroisse était rendue à la gare et les applaudissements ne tarirent pas. Les coeurs étaient dans l'allégresse et le manifestaient grandement. Nous avions l'électricité à Mont-Laurier depuis 1 an à peine. C'est dans une féerie de lumière que la paroisse prétendit traduire à Monseigneur sa joie de le recevoir à titre de prélat. Des arcs de triomphe avaient été dressés un peu partout et toutes les demeures s'étaient parées de drapeaux et de lumières.

Quelques uns avaient imaginé une surprise, tant à l'adresse du héros du jour qu'à celle de M. l'abbé Génier qui avait fortement recommandé à ses paroissiens de témoigner à leur évêque tout leur contentement. Durant les jours où eurent lieu les cérémonies du sacre, on dressa sur la montagne Alix une croix superbe, illuminée, elle aussi, au sujet de laquelle les paroissiens mêmes n'étaient aucunement instruits. Cette surprise allait s'ajouter à bien d'autres dont tout l'ensemble rehaussa l'éclat de ces jours remplis de bonheur et de paix.

Blanche Alix Matte

un glorieux héritage qu'il s'agit de conserver et de faire fructifier... je viens y travailler de toutes mes forces... je veux que tous mes travaux, toutes mes énergies tendent à assurer le progrès de la région. Je suis à vous de corps et d'âme, à vous pour toujours".

Quelques semaines plus tard, le 27 décembre 1913, Mgr Brunet annonce la nomination du curé Génier au poste de procureur du diocèse dont la première tâche sera la construction d'un évêché.

Le curé de la paroisse de Montcerf, l'abbé Joseph-Eugène Limoges, 34 ans, est alors appelé par Mgr Brunet à prendre charge de la paroisse de Notre-Dame de Fourvières en remplacement du curé Génier.

Et pour seconder le nouveau curé, Monseigneur désigne l'abbé Pierre Neveu, 30 ans, comme vicaire



Le curé Joseph-Eugène Limoges



L'abbé Pierre Neveu

Mont-Laurier en 1913

"Mont-Laurier, le siège du nouveau diocèse, est un charmant village de 1,600 âmes, situé sur les 2 rives de la Lièvre, au Terminus du Canadien Pacifique. C'est le chef-lieu judiciaire; il y a déjà un commerce florissant et des industries importantes sont à s'y installer grâce au magnifique pouvoir d'eau que fournit la Lièvre.

Mont-Laurier sera toujours un centre important au point de vue des communications de chemin de fer. Il est aujourd'hui le terminus de la voie de Montréal, demain il sera le point de départ pour deux nouveaux chemins de fer, un vers Maniwaki et l'autre allant faire raccordement avec le Grand-Tronc-Pacifique dans l'Abitibi".

"La Presse" août 1913

à la paroisse cathédrale. Ce dernier se verra aussi confier la tâche de prêtre-colonisateur et verra à la mise en place de la nouvelle paroisse de Val-Barrette, en 1914. Brunet, Génier, Limoges, Neveu, voilà quatre prêtres qui marquèrent et marqueront profondément le destin de Mont-Laurier. Tous les quatre logent au petit presbytère de Notre-Dame de Fourvières; ils ont besoin de s'épauler car il y a beaucoup à faire avec la création du nouveau diocèse.

• Construction de l'évêché

A son arrivée à Mont-Laurier, Mgr Brunet s'est installé au presbytère du village puisqu'il n'existe pas encore de véritable évêché. Durant sa première année d'épiscopat, le nouveau pasteur loge donc dans le presbytère qui fut d'abord chapelle-presbytère lorsque les colons l'érigèrent rapidement en 1896, à la demande du curé Desjardins.

Monseigneur partage le logement avec le procureur diocésain, l'abbé Génier, avec le curé de la paroisse, l'abbé Limoges et avec le vicaire Neveu. Cette installation ne pouvant être que

L'oeuvre de Mgr Brunet

"Son court pastorat de huit années lui permit cependant de fonder un séminaire, quatorze paroisses, de bâtir une maison épiscopale et une cathédrale. A son arrivée, la population du diocèse était d'environ trente milles, répartie en vingt-huit paroisses et une dizaine de missions. Son clergé, régulier et séculier, dépassait à peine la quarantaine de sujets. Les pauvres moyens de communication, les grandes distances, les temps troublés de la 1ère guerre, rien n'empêcha cet homme de Dieu, avec l'aide de son clergé, de donner à son Église au berceau les oeuvres essentielles, spirituelles et temporelles".

Chanoine Jean-Paul Poulin

Monseigneur Brunet

"Nous sommes en 1914 et me voilà à Mont-Laurier, gros village situé à 169 milles de Montréal. C'est le terminus de la ligne du C.P.R. dans les Laurentides. Il y a ici, depuis un an, un évêque: Mgr F.X. Brunet, sa figure est austère, pleine de bonté. D'un zèle extraordinaire, il se tuera à la tâche en peu d'années. Il a une rude besogne à accomplir dans cette région encore nouvelle. Pas de cathédrale (une simple petite église de bois), pas d'évêché, pas de séminaire... Tout est à faire et les moyens de réalisation sont plus que modestes.

Albiny Paquette

temporaire, il est bientôt question de construire un véritable évêché.

A titre de procureur du diocèse, la tâche de la construction de l'évêché revient à l'abbé Génier. Il lance un appel aux paroissiens de Notre-Dame de Fourvières qui se montrent très généreux. Plusieurs familles accordent des prêts à la corporation diocésaine et avec cette précieuse aide monétaire, les travaux de construction sont bientôt mis en marche.



L'évêché de Mont-Laurier en construction

Le bureau d'architectes montréalais Viau et Venne présente les plans et devis d'un bel édifice à deux étages, en pierre et brique, avec toiture en mansarde. La construction est évaluée à 30,000 dollars. L'entrepreneur local, Samuel Ouellette, prend charge de la construction.

En moins d'un an, l'édifice est terminé et il a fort belle allure. Construit près du presbytère que l'on va bientôt démolir, l'évêché fait face à la rue principale et la brique extérieure de l'édifice provient de la terre argileuse du village, de la fabrique de briques du Rapide-de-l'Original, de l'autre côté de la rivière.

La construction abrite maintenant l'évêque du diocèse et le curé de la paroisse-cathédrale. La bénédiction officielle a lieu le 28 octobre 1914, à la date du premier anniversaire d'épiscopat de Mgr Brunet. A la demande de l'évêque, un groupe de religieuses de la Communauté du Sacré-Coeur s'occuperont de la cuisine et de l'entretien du nouvel évêché.

La bénédiction de l'évêché coïncide également avec la bénédiction officielle de l'Académie Commerciale que la Commission Scolaire de

Construction de l'évêché

"Mgr Brunet dit à ses ouailles; nous avons besoin d'argent pour développer les oeuvres de l'évêché. Cet argent, il nous faudra forcément l'emprunter. Avant de nous adresser ailleurs, nous avons voulu vous faire une offre... Nous pouvons vous donner de sérieuses garanties; nous paierons 5% sur les prêts qui pourraient nous être offerts. Résultat: en huit jours, le procureur de l'évêché recevait de ces colons qui viennent à peine d'ouvrir leurs terres, une somme de \$8,200 piastres".

"Le Devoir", 20 mai 1914

Mont-Laurier vient de faire ériger un peu plus loin sur la même rue, en face du magasin de la Compagnie James Maclaren. L'argile de la "briquade" a également servi dans la construction de l'Académie qui a aussi été confiée à l'entrepreneur Ouellette.

L'enseignement à la nouvelle académie est



L'académie commerciale ouverte en 1914

confié aux Soeurs de la Providence qui oeuvrent dans la paroisse depuis 1910, à la suite d'une demande et de démarches faites par le curé Génier.

• Construction du Séminaire

La construction de l'évêché est à peine terminée que Mgr Brunet doit entreprendre un autre projet d'importance: la création de la Corporation du Séminaire de Mont-Laurier et l'érection d'un édifice près de l'évêché pour abriter les étudiants du Séminaire qui vient prendre la relève du Collège de Nominique.

Avec la création du diocèse en 1913, le collège de Nominique est passé sous la juridiction de Mgr Brunet qui est devenu président de la Corporation de l'institution.

Le Collège de Nominique qui est remplacé par le Séminaire de Mont-Laurier en 1915, trouve ses



Le collège de Nominique après l'incendie de 1913

racines dans l'oeuvre même du curé Labelle. Dès 1880, cet apôtre de la colonisation rêve de voir l'établissement du collège dans les cantons du nord. Il réussit à y intéresser la Compagnie de Jésus, obtient une charte du gouvernement et les abords du beau lac Nominique devaient être le

Méfiance du père Martineau de Nominique

“Je sais que les demandes se font de la part du curé Génier de Rapide-de-l’Original pour essayer d’amener dans sa toile d’araignée ces pauvres gens du Monnoir qui ne savent trop s’ils doivent ou non se laisser gagner par cette pression sans se douter qu’ils pourraient, cédant, profaner l’oeuvre et le projet de feu le curé Labelle et renier un passé plein de labeur et de mérite”.

R.P. Martineau S.J. Nominique

site prévu pour la construction du futur collège des Jésuites.

D’abord confiée à la Compagnie de Jésus et intimement liée au développement du village de Nominique, l’oeuvre du Collège passe aux mains des Chanoines Réguliers de l’Immaculée Conception en 1891, après le départ des Jésuites.

Ce sont donc les Chanoines Réguliers, d’origine française, qui vont concrétiser le projet en ouvrant une première classe dans leur presbytère attendant



L’abbé Rodolphe Mercure 1er Supérieur du Séminaire



Le premier Séminaire de Mont-Laurier

à l'église paroissiale en 1910. Les premiers élèves du collège furent: M. Adam, H. Vézina, Charbonneau, Champeau, O. Godard, N. Marinier de Nomingue, Pécelet, Desjardins, G. Charbonneau de L'Annonciation, A. Régimbald, H. Lanier et A. Perreault de Montréal.

Trois ans plus tard cependant, un malheureux incendie détruit le nouveau pavillon des classes du collège et, de plus, en 1914, avec le début de la 1^{ère} guerre mondiale, les Chanoines Réguliers sont rappelés en France.

Le collège de Nomingue se trouve dès lors dans une situation précaire et Mgr Brunet prend alors la décision de relancer l'institution sur une nouvelle base, près de son évêché, à Mont-Laurier.

Le premier Séminaire de Mont-Laurier est donc érigé sur la rue principale, près de l'évêché, dans le haut-du-village. Le travail de construction est de nouveau confié à Samuel Ouellette qui complète les travaux pour l'automne 1915.

En septembre, le jeune supérieur du Séminaire, l'abbé Rodolphe Mercure, qui vient d'être ordonné prêtre par Mgr Brunet, en mars 1914, accueille les 110 premiers étudiants.



L'institution dispense alors un cours commercial qui aboutit ensuite au cours classique, après trois

années: on prévoit également l'organisation d'un cours agricole.

Fondation du séminaire

"Il est à désirer que tous les prêtres s'intéressent à cette oeuvre si importante pour le recrutement et la formation et notre clergé diocésain... Le séminaire diocésain est, avant tout, l'oeuvre du clergé. Si cette oeuvre doit grandir et prospérer, ce sera, après Dieu, le clergé du diocèse qui pourra lui assurer cette prospérité".

Mgr F.X. Brunet

Quelques semaines après cette première rentrée scolaire, Mgr Brunet assure l'affiliation de son Séminaire à l'Université Laval de Québec.

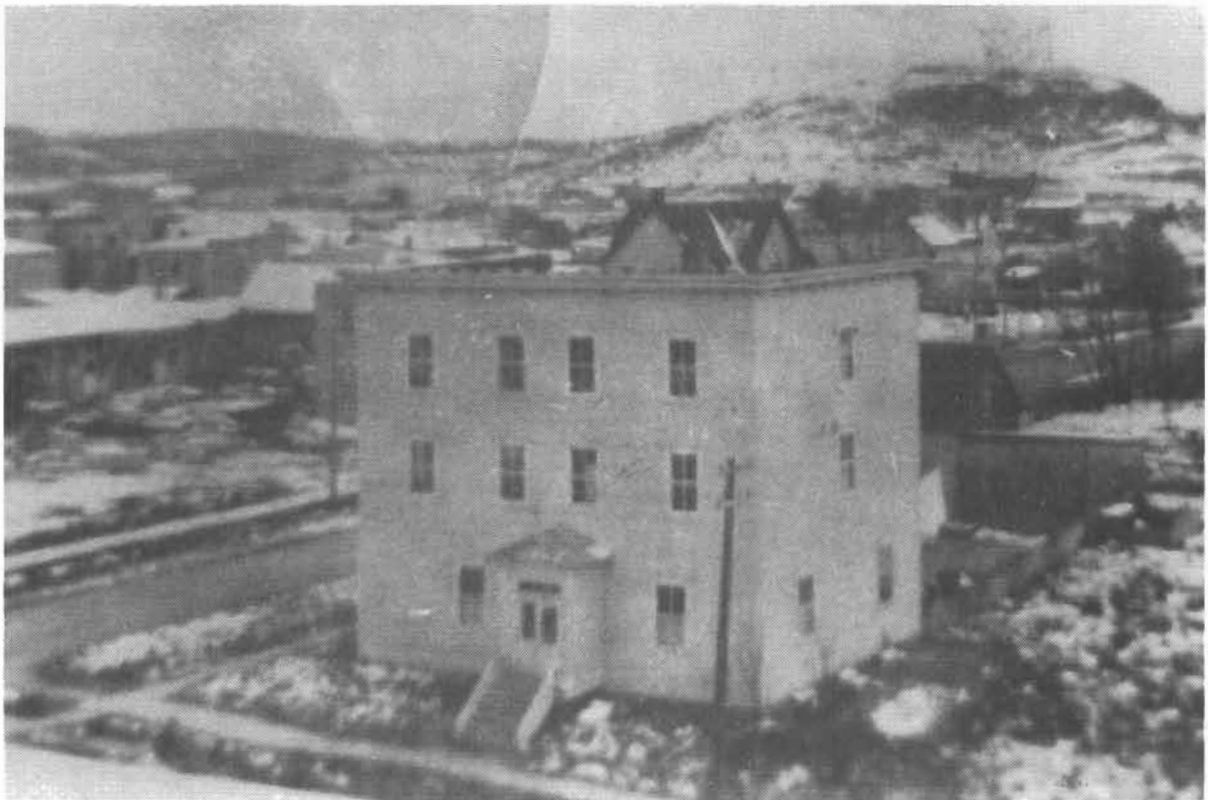
Assez tôt cependant, le Séminaire s'avère trop

Cours de Mgr Brunet

"Monseigneur était en effet professeur de théologie. Chaque soir, avec une impeccable régularité, nous le voyions entrer, son livre sous le bras, la démarche lente et digne, saluant discrètement ceux qu'il rencontrait dans les corridors, puis se rendant sans plus tarder à la classe où l'attendaient les séminaristes. Les cours étaient simples comme tout ce qu'il faisait. Esprit observateur servi par un jugement solide et une remarquable facilité de parole, il savait intéresser ses élèves en mêlant aux principes des applications vécues".

L'abbé Robert Jutras

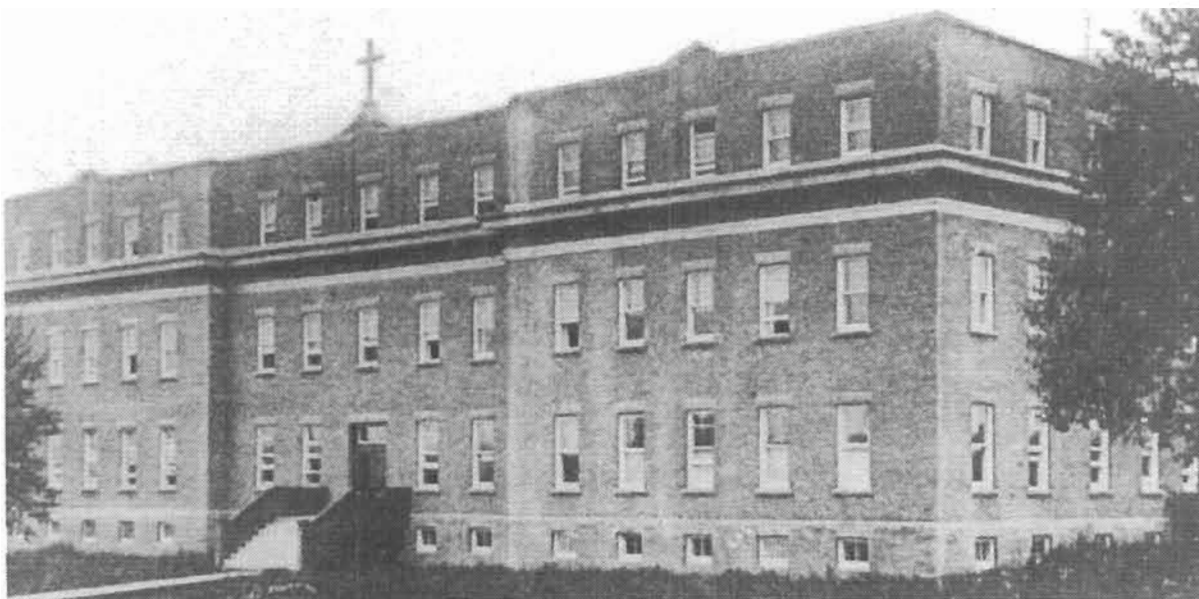
petit pour le nombre d'étudiants sans cesse croissant. Certains élèves doivent loger temporairement à l'évêché et d'autres doivent s'installer de l'autre côté de la rue, dans l'édifice de l'ancien "Hôtel du Nord". Ce manque d'espace amènera la construction d'un troisième étage à



Ancien Hôtel du Nord qui logeait une partie des séminaristes



La salle de récréation du Séminaire



Le Séminaire avec son 3ième étage

l'édifice original. Ce troisième étage sera béni le 8 décembre 1921.

Pendant neufs autres années, l'édifice de la rue principale accueillera les Séminaristes. Mais dès octobre 1923, le second évêque du diocèse, Mgr Limoges, président de la Corporation du Séminaire, se porte acquéreur d'un magnifique terrain situé au Rapide-de-l'Original. Toute la colline Alix, qui était alors la propriété de Joseph Ouellette et divers autres emplacements appartenant à d'autres citoyens deviennent la propriété du Séminaire.

En 1930, Mgr Limoges fera construire un nouvel édifice, plus vaste, sur la colline Alix, pour abriter le Séminaire St-Joseph.

• Construction de la cathédrale

Après la construction de l'évêché et du Séminaire, Mgr Brunet songe à doter son diocèse d'une véritable église-cathédrale qui viendrait remplacer l'église de Notre-Dame de Fourvières construite en 1903, grâce aux corvées organisées par le curé Génier.

Le 13 août 1917, l'évêque convoque une assemblée de paroisse afin de discuter de son projet. L'idée est acceptée et messieurs Augustin

L'Allier, Aldéric Ouellette, Evariste Forget, André Martineau et Frédéric Dufresne, sont alors désignés à titre de syndics qui auront charge de la



La cathédrale en construction

construction de la cathédrale.

Les mêmes architectes qui ont conçu les plans et devis de l'évêché, sont retenus pour présenter les plans de la future cathédrale. Ils présentent des plans de style néogothique avec une imposante façade dominée par un clocher octogonal qui atteint 170 pieds de hauteur.

Les travaux sont évalués à plus de 65,000 dollars. A nouveau, l'entrepreneur Samuel Ouellette obtient la confiance du groupe de syndicats. Les plans de la nef sont modifiés pour des raisons d'économie et en avril 1918, une première équipe d'ouvriers jettent les bases de l'édifice. Le travail va durer plusieurs mois.

Fêtes grandioses

"Les citoyens de la ville et de la paroisse de Mont-Laurier sont en liesse, aujourd'hui. Tout le monde participe aux grandes démonstrations qui ont lieu à l'occasion de la bénédiction solennelle de la cathédrale diocésaine et tous les magasins sont fermés. On célèbre en même temps le 25ième anniversaire de la fondation de cette paroisse, l'une des plus prospères du diocèse, sinon de toutes les Laurentides".

"La Presse" 1/10/1919

Le beau granit gris, disposé à l'écossaise, qui sert à la construction de la cathédrale est tiré d'une carrière locale située au flanc de la colline de l'autre côté du ruisseau Villemaire. Et afin d'éviter la pénible remontée de la rue principale aux lourdes charges de pierres tirées par des chevaux, l'entrepreneur Ouellette a eu l'idée de faire construire un viaduc qui enjambe le ruisseau Villemaire à la hauteur du chemin conduisant à la carrière.

Les travaux de construction sont bien menés et le 1er octobre 1919, on peut procéder à la bénédiction de la cathédrale.

C'est donc à l'époque de l'année où les forêts laurentiennes se font les plus belles que l'on organise les cérémonies de la bénédiction. Mgr Brunet préside la cérémonie, en présence de plusieurs dignitaires, dont Mgr Pietro di Maria délégué apostolique du Vatican, de Mgr Gauthier d'Ottawa, de Mgr Bruchési de Montréal et des évêques de Sherbrooke, de Nicolet, Valleyfield et Hailybury.

Le conseil municipal de Mont-Laurier s'associe à l'événement en organisant banquets et fêtes qui se terminent par un feu d'artifice depuis les hauteurs du mont Laurier.

La décoration intérieure de la cathédrale demeure encore bien modeste au départ. Plus tard, en 1921, Mgr Brunet y fera placer un très beau



La carrière du bas-du-village



La cathédrale de Mont-Laurier



La cathédrale et la salle paroissiale en haut de la côte du pont.

Bénédictio de la cathédrale

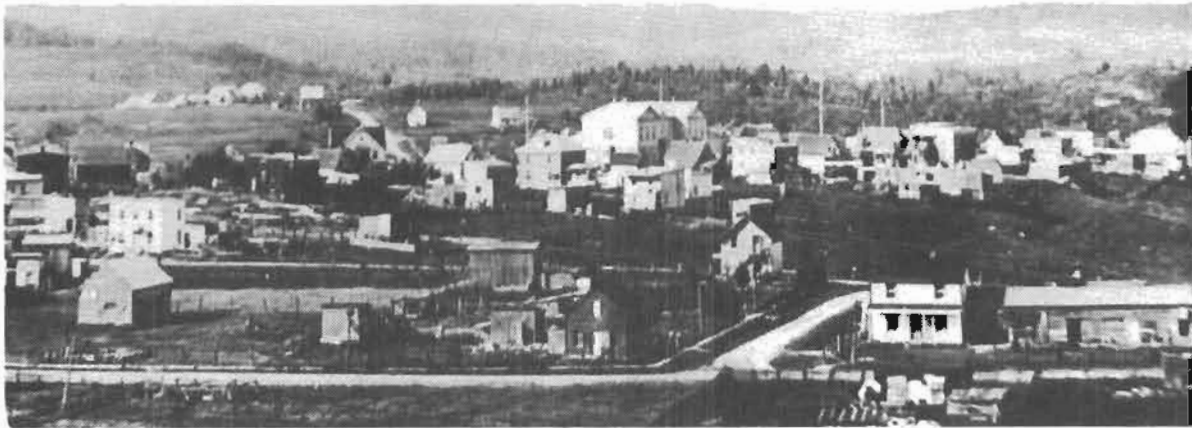
"C'est au 1er octobre 1919 au plus beau moment de l'automne, que fut fixée la bénédiction du nouveau temple... Une fois de plus, le bon esprit des paroissiens de Mont-Laurier permit d'organiser des fêtes d'une splendeur inégalée... On décora abondamment et avec goût. Le village lui-même se transforma en un espèce de reposoir où verdure et lumière s'alliaient heureusement. Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique, fut escorté par cinquante automobiles à travers les rues décorées d'arches, de pilastres qu'illuminaient les feux de bengale. La fanfare traduisait l'enthousiasme... La fête se poursuivit avec les réceptions traditionnelles chez les Soeurs de la Providence... Le soir, il y eut feu d'artifice sur les hauteurs avoisinantes..."

Chanoine Jean-Paul Poulin

chemin de croix dont les tableaux sont l'oeuvre de l'artiste romain Pisari d'après l'oeuvre du peintre allemand Overbeck. De magnifiques boiseries et de splendides verrières viendront compléter la décoration intérieure avec les années.

Après l'inauguration de la nouvelle cathédrale, la modeste église de bois devient la salle paroissiale. Elle est conservée sur son site originel, près de la cathédrale pendant quelque temps, avant d'être démantée et reconstruite plus loin en direction du Palais de Justice.

LES AFFAIRES MUNICIPALES



Vue du haut-du-village

• Municipalité de Mont-Laurier

C'est en 1909, 24 ans après l'arrivée des premiers pionniers au rapide de l'Original et 15 ans après la création de la paroisse de Notre-Dame de Fourvières que naît la Corporation municipale du village de Mont-Laurier.

Avant cette date, les villageois établis sur la rive

sud de la rivière font partie de la Corporation du Canton Campbell, alors que ceux qui sont installés sur la rive nord sont englobés dans la Corporation du Canton Robertson.

Avec le début du siècle, le village s'accroît peu à peu et nécessite de nouveaux services, si bien qu'il est bientôt question de la création d'une



Autre vue du haut-du-village

corporation municipale pour le village uniquement.

Le projet se concrétise en 1909 avec la création de la Corporation municipale du village de Mont-Laurier qui englobe tous les villageois sur la rive sud mais laisse la partie nord du village dans la Corporation de Robertson.

La première session municipale pour l'élection du conseil de la nouvelle corporation se tient le 15 novembre 1909, dans la salle du magasin général de Jean-Baptiste Forget, près de l'église paroissiale. Forget est d'ailleurs, à ce moment-là, le maire de la corporation du Canton Campbell.



Magasin Forget: 1ère salle du conseil

Le vote est pris à main levée parmi l'assistance et messieurs Jean-Baptiste Forget, marchand; Ovil Boisvert, boucher; Melchior Forget, marchand; Wilfrid Touchette, marchand et maître de poste; Henri Coursol, forgeron; Noé L'Allier, postillon et Anthime Dubreuil, notaire, sont alors désignés pour siéger au conseil municipal.

Peu après, les conseillers nouvellement élus procèdent à l'élection de l'un d'entre eux au poste de maire. Leur choix se porte sur le notaire Anthime Dubreuil.

Le notaire Dubreuil est originaire de Saint-Césaire de Rouville. Il fut d'abord notaire sur la rue St-Jacques à Montréal avant de quitter cette rue des affaires pour venir s'établir au Rapide-de-l'Orignal, en pays de colonisation en 1901.

Le premier maire de la municipalité de Mont-Laurier est âgé de quarante-deux ans. Sa courtoisie et son érudition sont appréciées de tous.



Le notaire Anthime Dubreuil, 1er maire de Mont-Laurier

Lettré et cultivé, poète à ses heures, il a lui-même dessiné les plans de sa très belle Villa des Frimas qui, remarquablement bien entourée de verdure, rehausse grandement ce coin du village, sur la rue principale.

Après la formation du conseil, les nouveaux élus procèdent à l'engagement d'Abondius Juteau comme secrétaire-trésorier. Sa première tâche sera la préparation d'un premier budget municipal. Le premier exercice financier de la municipalité prévoit des dépenses de l'ordre de 225 dollars. Les dépenses se répartiront ainsi:

- 100\$ en salaire pour le secrétaire-trésorier;
- 10\$ pour la papeterie;
- 36\$ pour le loyer de la salle du conseil chez Jean-Baptiste Forget;
- 30\$ pour intérêt sur l'emprunt de 500\$ à être fait auprès de la Corporation du Séminaire de St-Hyacinthe;
- 49\$ pour les dépenses imprévues.

Le conseil impose "une taxe de un cinquième de centin par piastre" aux propriétaires du village afin d'assurer le paiement de ce premier budget.

Les autorités municipales procèdent également



La belle Villa des Frimas

à l'engagement de deux autres employés: Théophile Corbeil, au poste d'inspecteur agraire et Ménasippe Cloutier à titre de "gardien du clos pour les animaux échappés".

A la demande des citoyens, les conseillers légifèrent sur l'uniformité à respecter dans la construction des trottoirs de bois à travers le village et le conseil en profite pour interdire "de mener des bestiaux sur les dits trottoirs" et avise du danger de la broche barbelée le long des trottoirs pour les larges robes de belles villageoises.

En 1913, avec l'apparition des premières automobiles et l'augmentation de la circulation, le conseil accepte l'engagement de Joseph Gagné à titre de gardien public avec l'obligation de "faire des patrouilles tous les samedis soirs, de 7 heures à minuit". Il reçoit un salaire de "25 centins de l'heure et un dollar par arrestation".

A compter de 1915, le gardien public pourra incarcérer les plus récalcitrants dans l'une des trois



La rue principale dans le haut-du-village

cellules que le conseil fait construire attenant au bureau du secrétaire-trésorier à l'arrière de l'Académie des Soeurs de la Providence.



Les parterres de la Villa des Frimas

“RÉVERIE DU MONTAGNARD”

Voici le vent d'automne
Qui passe et tourbillonne;
Voici les blancs frimas
Qui marchent sur ses pas,
Et la source d'eau vive,
Qui gèle sur la rive,
Les fleurs de l'églantier
Qui couvrent le sentier.

L'oiseau de nos montagnes
S'enfuit vers les campagnes,
Les échos de nos bois
N'entendent plus sa voix;
Des chênes qui surplombent
Les feuilles mortes tombent,
Roulant sur le gazon
Jusqu'au fond du vallon.

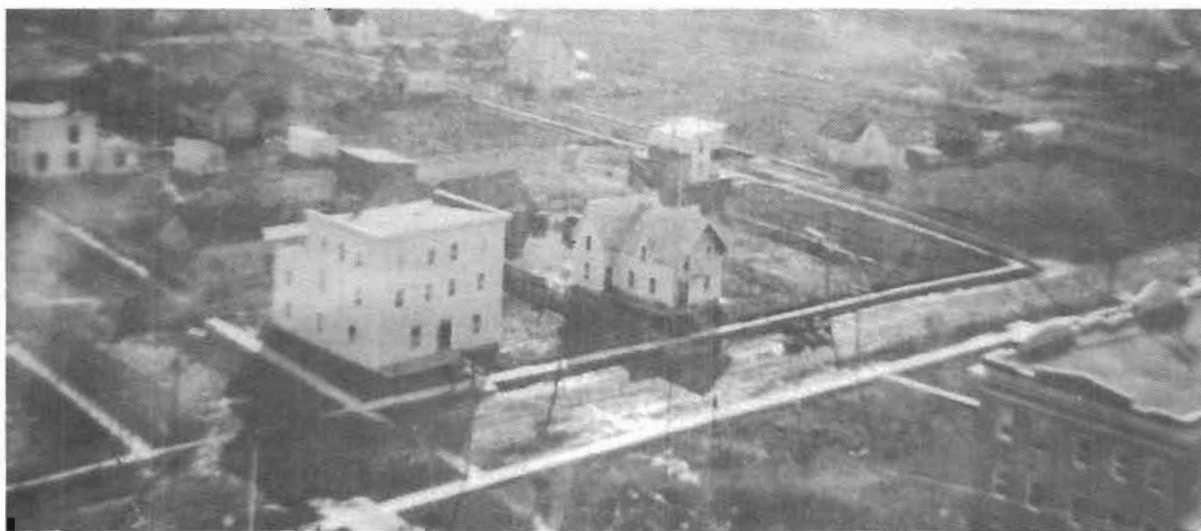
Dans la plaine féconde
Et sur la mer qui gronde
Le ciel est sans chaleur.
La barque du pêcheur,
Voyant venir l'orage,
Et redoutant sa rage,
Ouvre sa voile au vent
Et fuit vers l'orient.

Comme les fleurs fanées,
S'effeuillent mes années,
Tombant sur le chemin
Tracé par le destin;
Et, comme un météore,
J'ai vu fuir mon aurore,
J'ai vu passer mes jours
Ainsi que mes amours.

Anthime DuBreuil



Vue de la rue Carillon



Vue aérienne dans le haut-du-village

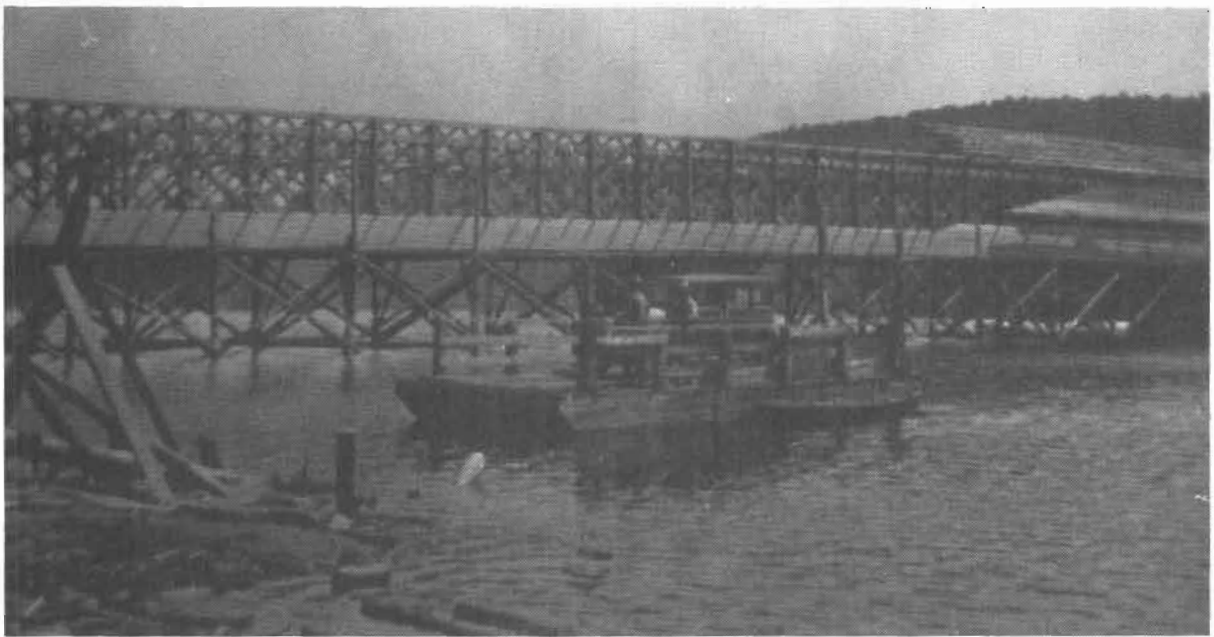
La première oeuvre d'importance des édiles municipaux de l'époque est la construction de l'aqueduc dans le village. Présidé par le maire Dubreuil, le conseil approuve un important règlement d'emprunt de 22,000\$ à être fait à l'Alliance Nationale pour la construction de l'aqueduc depuis le lac Thibault. Le travail est exécuté dans les principales rues du haut-du-village. Et afin d'épargner le plus possible, les tuyaux de l'aqueduc sont fait en belles planches de cèdre, bien goudronnées et bien ficelées.

En 1912, les autorités municipales obtiennent du gouvernement du Québec la construction de deux nouveaux ponts dans le village: le premier, un ponceau, remplace "le pont branlant du ruisseau Villemaire" sur la rue principale en direction du

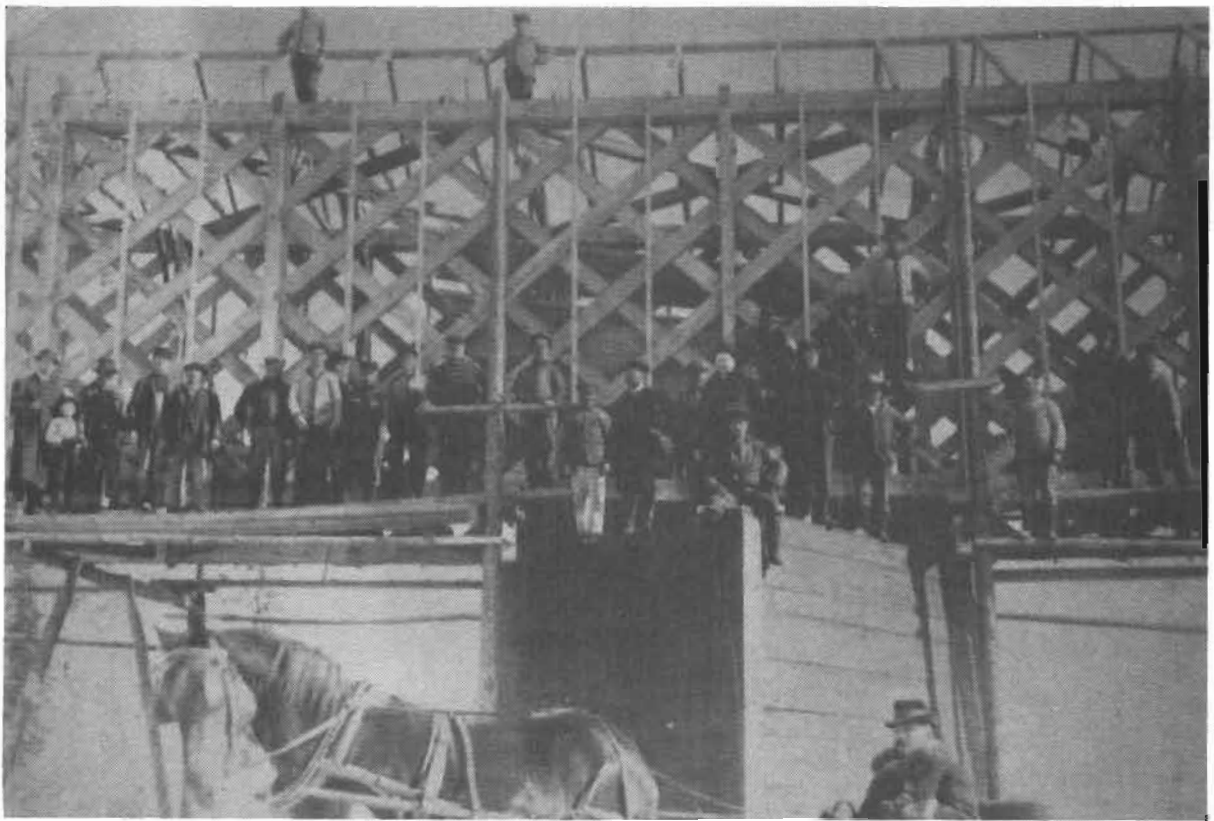
bas-du-village; et le second, est un grand pont couvert qui enjambe la rivière du Lièvre et relie le village au chemin Devlin, en bas de la "Scie ronde".

Les tâches du conseil sont multiples; si on se fait un devoir de soutenir le tenace curé Génier qui multiplie les requêtes afin de faire améliorer la voirie ou souligner le besoin d'un bureau de poste convenable, il faut aussi s'occuper "des désordres aux hôtels", des mauvaises odeurs de certains commerces" ou encore "du chien mort sur la voie publique".

Le notaire Dubreuil sera maire du village de 1909 à 1916. C'est d'ailleurs durant l'un de ses mandats qu'apparaîtra officiellement le nom "Mont-Laurier" en 1913. C'est également durant l'un de ses termes



Le pont Devlin en construction



Ouvriers à la construction du pont Devlin

Mont-Laurier en 1916

Notre-Dame de Fourvières (Bureau de poste "Mont-Laurier"), diocèse de Mont-Laurier. La paroisse qui est comprise dans les cantons Robertson et Campbell comprend deux villages importants séparés sur la rivière de la Lièvre. Celui de Rapide-de-l'Orignal est sur la rive ouest et Mont-Laurier sur la rive opposée. Les deux villages ont été érigés en municipalité de ville le 25 mai 1915, sous le nom de Mont-Laurier. Un beau pont construit par le Département de la Colonisation relie ces deux centres d'affaires.

Mont-Laurier est aujourd'hui le siège de l'évêché de ce nom et le chef-lieu judiciaire de Montcalm.

Le diocèse de Mont-Laurier couvre le territoire que le grand apôtre de la colonisation, Mgr Labelle, appelait son royaume. Cette vaste région est reliée à Montréal par un embranchement dont Mont-Laurier est le terminus. Du côté ouest, le chemin Devlin, qui part de Rapide-de-l'Orignal et qui se trouve la continuation du chemin Gouin, traverse les cantons Robertson et Aumond et met la ville épiscopale en communication avec les principaux établissements situés sur la rivière Gatineau.

Le Guide du Colon

de maire que la municipalité du Rapide-de-l'Orignal se fusionnera à celle de Mont-Laurier après seulement deux années d'existence.

En 1916, le marchand général Jean-Baptiste Forget succède au notaire Dubreuil à titre de maire de la municipalité. Les assemblées du conseil continuent d'avoir lieu dans son magasin, au coin de la rue principale et de la rue du pont. Forget occupe le poste de maire pendant cinq années avant de céder sa place à J. Antonio Matte en 1921.

Après la première guerre mondiale, les voitures automobiles se font plus nombreuses dans le village. Les Maxwell et les Overland rivalisent alors



Le maire Jean-Baptiste Forget



Le maire J. Antonio Matte

avec les Réo, les Cole et les Jackson. Afin de diminuer la poussière, le conseil confie alors le "macadamisage" des rues à l'entrepreneur Samuel Ouellette.

Premières automobiles

"Les routes étaient impraticables plusieurs mois par années. Le printemps et l'automne, c'était une boue épaisse et l'hiver... chaque bordée de neige rendait les chemins périlleux. Il n'existait aucun entretien de chemins d'hiver à cette époque et il n'existait aucune route pavée... les autos ne circulaient que pendant l'été; encore fallait-il beaucoup de prudence".

Albini Paquette

A la même époque, on procède à l'installation de cloches d'alarmes pour incendie et on approuve un règlement afin que la votation pour les élections municipales se fassent désormais au scrutin secret. Seuls les propriétaires ont le droit de voter: les locataires et les femmes ne peuvent encore voter à cette époque.

Avenir prometteur

"Mont-Laurier possède une population de 1,800 âmes, avec une valeur de biensfonds imposables estimée à 268,775\$, un aqueduc, la lumière électrique, un couvent, huit écoles, trois fromageries, deux manufactures de portes et de châssis, deux beurreries, une fonderie, une tannerie, plusieurs moulins à scie d'une bonne importance, etc. Cette ville deviendra avant longtemps d'une importance considérable par son commerce et ses industries".

Le Guide du Colon

• Municipalité du Rapide-de-l'Original

En 1913, les villageois établis sur la rive nord sont toujours intégrés à la Corporation du canton Robertson, mais le service d'aqueduc dont vient de se doter la municipalité de Mont-Laurier en fait jaser plusieurs au Rapide-de-l'Original.



Vue du quartier du Rapide

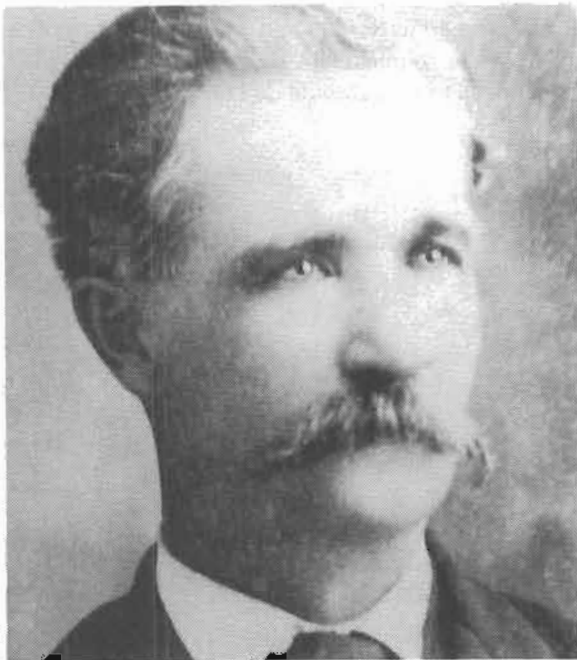
Plusieurs villageois, établis dans le quartier du Rapide, avancent alors l'idée de se détacher du canton Robertson pour fonder une municipalité au village du Rapide qui pourrait aussi se doter d'un service d'aqueduc.

L'idée fait peu à peu son chemin sur la rue du Portage et finalement, le 17 mars, une première assemblée se tient pour voir à la création de la Corporation municipale du village du Rapide-de-l'Original. Cette première assemblée a lieu au magasin d'Ephrem Sabourin, au coin de la rue du pont et de la rue du Portage, dans une petite salle



Le quartier du Rapide

que Sabourin utilisait de temps à autre pour la présentation des premières séances de cinéma muet. A main levée, l'assemblée procède à



Le maire Solime Alix

l'élection de son conseil municipal. Solime Alix, Odilon Demers, Médard Lemieux, Euclide Phaneuf, J. Antonio Matte, Edmond Davicult et Léon Miller, sont le choix de l'assemblée pour former la première table du conseil.

Solime Alix, premier colon du Rapide est ensuite désigné comme premier maire de la nouvelle municipalité. Il avait aussi été maire du canton Robertson, auparavant.

Le cordonnier J. Rodolphe Miller est engagé comme secrétaire-trésorier et l'ébéniste Godfroy Lamarche devient constable spécial. Arthur Thibault est nommé "gardien du pont pour empêcher le trottagé sur le pont" et il a droit à la moitié de l'amande de ceux qui seront pris à y faire trotter un cheval. Il doit également voir à ce que le tablier du pont-couvert soit toujours bien enneigé en hiver pour y faciliter le passage des traîneaux.

En 1913, durant le mandat de Solime Alix à la mairie du Rapide, les assemblées du conseil se tiennent au magasin de son gendre J. Antonio Matte, voisin de la boutique du forgeron Ferdinand Larose. En 1914, durant le mandat d'Ephrem Sabourin à la mairie du même conseil, les assemblées se tiendront chez lui, au magasin-général.



La côte du pont vue du Rapide



Vue du village de Mont-Laurier

La Corporation municipale du Rapide-de-l'Original ne vivra que deux ans seulement avant de s'annexer au village de Mont-Laurier sur la rive sud. Les conseillers croient qu'ils peuvent mieux planifier le développement de tout le village de cette façon.

L'oeuvre du conseil du Rapide est donc plutôt modeste: règlement permettant la pose de poteaux électriques à Jean-Baptiste Reid, règlement sur la propreté et les mauvaises odeurs dans le village, règlement sur la vitesse de circulation en voitures à cheval et des premiers automobiles, avertissements à l'hôtelier.

La plus importante tâche du conseil aura été la construction d'un système d'aqueduc sur les rues du Portage et du Pont, en 1914. Le dernier acte officiel de la municipalité est le paiement, en septembre 1915, d'un "compte au docteur Major pour l'examen d'un cheval tombé dans le canal de l'aqueduc". Peu après, en 1915, la municipalité du Rapide-de-l'Original cesse son existence pour se fondre à la Corporation du village de Mont-Laurier qui englobera, désormais, tous les villageois, sur les deux rives de la Lièvre.

• Lutte à l'intempérance

Le débat le plus acrimonieux de la vie municipale de l'époque est celui qui s'engage au sujet de l'intempérance durant les années 1915-1918.

Toute l'Amérique du Nord vit alors à l'heure de la prohibition et ce mouvement d'interdiction des boissons alcooliques a des répercussions jusqu'à Mont-Laurier.

A cette époque, l'octroi ou le retrait d'un permis d'hôtellerie et de vente de boisson relèvent directement des conseils municipaux. A Mont-Laurier, la lutte entre le Conseil et les hôteliers sera particulièrement épique.

Le premier hôtel du village a été ouvert dans le haut-du-village, par Louis-Norbert Fortier en 1895. Cinq ans après, Gustave Sabourin ouvre l'Hôtel Central, dans le quartier du Rapide.

Ce service d'hôtellerie est essentiel pour une jeune colonie en développement. Les nouveaux colons et les voyageurs arrivent nombreux et souvent en groupe. Ils veulent se loger temporairement avant de s'établir sur le lot choisi.



L'Hôtel Central du Rapide

A vendre l'hôtel le plus avantageux du Rapide de l'Orignal : 20 chambres confortables ; places d'écurie pour 25 chevaux, grande cour et vastes remises. A proximité des scieries actuelles et des grands moulins que la Cie Sharples se prépare à construire. A deux pas de l'endroit où va se trouver la gare du chemin de fer, dont le terminus sera au Rapide de l'Orignal d'ici deux ans. Bonnes conditions à prompt acquéreur. Pour détails, voir le directeur du PIONNIER, à Nominigne ou mieux encore s'adresser au propriétaire lui-même, L. N. FORTIER, Rapide de l'Orignal, Qué.
(8 nov. J.n.o.)

Mais, les vignes de Bacchus sont agréables et certains clients abusent des boissons. Cette situation donne parfois lieu à du désordre dans le village. Le curé s'empresse de dénoncer sévèrement les fautifs car, avant la création d'une corporation municipale, le curé est le seul en mesure d'influencer la bonne tenue des établissements hôteliers.

Avec l'arrivée du chemin de fer en 1909, le besoin d'hébergement s'accroît. Les voyageurs se font plus nombreux et de nouveaux hôtels ouvrent leur porte: l'hôtel Juteau, à quelques pas de la gare, l'hôtel Chartrand dans le haut-du-village et l'hôtel du Nord que le commerçant d'animaux Arsène Laurin de Saint-Cyprien de Napierville, vient d'acheter de Wilfrid Maisonneuve en 1908, un peu plus loin, sur la rue principale. Et il y a aussi Samuel Ouellette qui ne veut pas être en reste et parle de construire un hôtel de 30 chambres.

Tous ces commerces hôteliers ne font que suivre le développement du village, mais les désordres y



Bar de l'hôtel Chartrand



L'Hôtel du Nord

sont trop fréquents au goût du curé.

Depuis la création du conseil municipal du village en 1909, le curé se sent moins seul dans sa lutte et certains conseillers rejoignent ses protestations. Ils invitent les hôteliers à respecter la loi et les permis d'hôtel deviennent de plus en plus difficile à obtenir.

En février 1915, l'évêque du diocèse, Mgr Brunet, lance un important mandement contre l'intempérance et invite tous les paroisses de son diocèse à combattre ce fléau.

A Mont-Laurier, le curé Joseph-Eugène Limoges engage la lutte et lance l'idée de fonder une vigoureuse ligue anti-alcoolique.

Le conseil municipal ne peut plus rester indifférent aux accusations de "mauvaises tenue", "mauvaise influence", "scandale causé" et "non-respect du dimanche" que le curé lance du haut de la chaire.

Le conseil tranche brutalement en retirant les licences d'hôtel à Zotique Raymond qui est alors propriétaire de l'hôtel Chartrand, à Thélesphore Thouin qui vient de se porter acquéreur de l'Hôtel Juteau et à Joseph Ouellette qui opère l'Hôtel Central du Rapide. Les trois hôteliers visés tentent



Le Château Laurier

de temporiser en demandant un permis pour tenir des hôtels de tempérance... où ils pourraient faire la location des chambres sans toutefois vendre des boissons alcooliques. Le conseil municipal refuse tout compromis au grand déplaisir des trois hôteliers.

Forte de cette première victoire, la Ligue anti-alcoolique se fait encore plus exigeante et les plus enflammés réclament alors la prohibition totale dans tout le village. Le conseil municipal est dans l'obligation de se prononcer sur cette nouvelle demande et les conseillers votent majoritairement pour la proposition soutenue par la Ligue. Deux conseillers opposés à la résolution démissionnent de leur siège avec fracas.

Après quelque temps, la nécessité d'hébergement amène la réouverture du service des chambres et évidemment que les plus malins arrivent assez facilement à contourner l'interdit de la vente d'alcool. Mais la Ligue de Tempérance a toujours l'oeil ouvert, elle veille au grain et à

nouveau en 1917, la querelle repart de plus belle. La Ligue exige que le conseil fasse respecter son interdit voté en 1915

Choqués de cette nouvelle intervention, les hôteliers du village, d'un commun accord, décident de fermer leurs établissements à tous les voyageurs qui trouvent très difficilement à se loger. La grève des hôteliers vise à faire cesser le harcèlement de la Ligue et du conseil municipal.

L'impasse s'annonce de taille car les nombreux voyageurs arrivant par le train ne trouvent plus à se loger. Les autorités municipales tentent alors de solutionner le problème en accordant à certains citoyens "des permis pour tenir temporairement des maisons d'entretien public". Edmond Mongeon et Antonio Normand sont les premiers bénéficiaires de ces permis.

Mais le problème demeure entier et de guerre lasse, le conseil municipal adoucit sa position et glisse de la prohibition totale vers une tempérance

plus raisonnable et en 1921, la création de la Commission des Liqueurs du Québec, qui verra elle-même à émettre ou enlever les permis, vient tirer une épine du pied des conseils municipaux.

A Mont-Laurier, la querelle s'apaise donc ainsi: Joseph Ouellette et Zotique Raymond réobtiendront leur permis en promettant le plus grand respect de la loi et Zéphir Dorion obtient aussi le permis nécessaire pour ouvrir le "Nouvel Hôtel" dans le quartier de la gare.

A peine sorti de cette querelle désagréable, Zotique Raymond est durement éprouvé par l'incendie de son hôtel, sur la rue principale, dans le haut-du-village. Après le désastre, il préfère ne pas relancer l'entreprise et vend son terrain, magnifiquement situé, à Gustave Sabourin dont l'hôtel de Ferme-Neuve vient également d'être la proie des flammes. Sabourin était parti s'établir à Ferme-Neuve quelques années plus tôt en croyant que la voie ferrée ne tarderait pas à rejoindre ce village. Pour construire hôtel à Ferme-Neuve, il a vendu son "Hôtel Central" du Rapide à son frère Ephrem, avant de partir.

Gustave Sabourin, réalisant que le prolongement du chemin de fer pourrait être encore long, revient donc se réinstaller à Mont-Laurier où il entreprend, en 1920, la construction de l'Hôtel Château Laurier qu'il veut le plus accueillant pour ses clients. Ce commerce hôtelier deviendra l'un des plus importants dans toutes les Laurentides.

Le Château Laurier connaîtra son développement principalement avec l'industrie touristique liée à la chasse et la pêche.

• La conscription

La petite communauté de Mont-Laurier est relativement absente des grands débats politiques, mais les événements liés à la participation à la première guerre mondiale ne sont pas sans inquiéter fortement les paroissiens de Notre-Dame de Fourvières.

Au début du conflit dans lequel la Grande-Bretagne s'est engagée, le gouvernement fédéral de Robert Borden se limite à faire appel au seul volontariat chez les canadiens. Les Québécois, ne se sentant aucunement impliqués dans cette guerre lointaine, fond la sourde oreille à l'appel

Non à la conscription

"On n'a pas le droit d'envoyer nos fils se faire tuer pour sauver les nations qui sont exposées parce qu'elles n'ont pas voulu d'enfants".

Henri Bourassa, 1917

venu d'Ottawa.

Mais déjà la conjoncture change et il est de plus en plus question d'un enrôlement obligatoire. L'inquiétude gagne les familles et le curé Limoges sent le besoin de rassurer ses paroissiens en chaire.

En 1917 cependant, l'atmosphère s'alourdit car Ottawa annonce son intention d'obliger tout canadien, célibataire ou veuf sans enfant, âgé de 20 à 35 ans, à s'inscrire au service militaire.

Anticonscriptionnisme

"Et les protestations reprirent de plus belle. Presque toutes les municipalités de la province, de Saint-Bruno du Lac Saint-Jean à la Sainte-Famille de l'Île d'Orléans, de Mont-Laurier à Nicolet et de La Tuque à Sorel, votèrent des résolutions anticonscriptionnistes".

Robert Rumilly

Le Québec accueille très froidement le projet fédéral d'autant plus qu'il existe alors un fort sentiment anglophobe à la suite de l'injustice du gouvernement ontarien qui vient de prendre l'odieuse décision de supprimer les écoles françaises en Ontario. Peu de francophones du Québec se montrent alors disposés à donner leur sang pour la couronne et l'empire britannique.

A Mont-Laurier même, le conseil municipal, composé du maire Jean-Baptiste Forget et des conseillers Benjamin Laurin, Aldéric Ouellette, Ephrem Sabourin, Placide Bertrand, Ovila Boisvert et Godfroy Lamarche, prend une position très ferme et dénonce unanimement l'attitude du

Opposition à la guerre

"Nous aimons la France, nous admirons l'Angleterre, mais nous croyons que notre premier devoir appartient à la patrie où Dieu nous a fait naître, où six générations nous attachent au sol".

Henri Bourassa, 1916

"Si nous devons conquérir nos libertés, c'est ici que nous devons rester... j'irai plus loin, je dirai que chaque sou dépensé dans le Québec pour aider à l'enrôlement des hommes est de l'argent volé à la minorité de l'Ontario... Ce n'est pas dans les tranchées des Flandres que nous irons conquérir le droit de parler français en Ontario si nous n'avons pu l'obtenir ici..."

Armand Lavergne, 1916

gouvernement d'Ottawa. Copie de la résolution du conseil est envoyée au chef de l'opposition Wilfrid Laurier et à un député fédéral, Honoré Achim. Ce dernier se joint au conseil de Mont-Laurier et à des milliers de Québécois pour dénoncer le projet Borden. Achim est un tribun assez remarquable et il n'hésite pas à déclarer à la Chambre des Communes que la querelle sur cette affaire peut amener la dislocation du pays et si cela survient, ce ne sera pas le fait du Québec mais de l'Ontario où l'on ne respecte pas la minorité francophone et où le capital opprime la classe ouvrière et où les industriels s'efforcent de restreindre la liberté de commerce.

Par la même occasion, Achim annonce qu'il quitte son poste de député de Labelle à la Chambre des Communes. Peu après, en décembre 1917, il permutera avec Hyacinthe Fortier et deviendra député à Québec, dans le gouvernement de Lomer Gouin.

Afin de trancher le dilemme de la conscription, Borden fait alors appel au peuple; son parti est reporté au pouvoir par le vote des provinces anglaises alors qu'il est fortement battu à travers le Québec francophone.

Dans Labelle et à Mont-Laurier, le vote anti-conscription est massif et Hyacinthe Fortier l'emporte facilement.

Mais malgré la forte opposition rencontrée au

Québec, le gouvernement fédéral va faire passer sa loi imposant le conscription.

Pour éviter l'enrôlement, plusieurs jeunes gens se marient à la hâte et plusieurs autres fuient la région montréalaise pour venir se réfugier dans le nord. Et il n'est pas une paroisse de la région qui ne verra arriver ces nouveaux cousins... montréalais.

• La grippe espagnole

À l'automne 1918, un nouveau problème fort sérieux vient bouleverser la vie du village. Avec la fin de la guerre et le retour d'Europe des soldats canadiens, une importante épidémie d'influenza, appelée "grippe espagnole" se répand rapidement à travers tout le Québec.

Les services d'immunisation sont alors plus que rudimentaires et ils sont rapidement débordés. L'épidémie frappe comme l'éclair entre septembre et décembre 1918. Plus d'un demi-million de Québécois sont alors atteints de cette grippe et l'on dénombre bientôt près de 14,000 morts dans le Québec, dûs à cette épidémie.

Comme partout dans le Québec, la population de Mont-Laurier vit dans une inquiétude intenable car on est dépourvu de tout remède efficace. Il y a des malades dans toutes les familles. Les médecins

GRIPPE ESPAGNOLE

Mesures à prendre pour la prévenir et pour enrayer ses ravages

La Grippe Espagnole est une maladie contagieuse causée par un germe qui se rencontre surtout dans la salive et les sécrétions du nez, de la gorge et des bronches. Les conseils ci-dessous, s'ils sont suivis scrupuleusement, serviront à réduire à leur minimum les risques que vous courez de l'attraper.

- 1°—Ne vous alarmez pas outre mesure, mais soyez prudents. Cherchez d'autres sujets de conversation que la Grippe et observez le mieux possible les règles élémentaires de l'hygiène.
- 2°—Évitez les foules, foyez les réunions, les rassemblements, qui favorisent la contamination.
- 3°—Respirez l'air à pleins poumons, respirez par le nez et non par la bouche. Cherchez le soleil — il tue les germes — et rendez-vous à vos affaires à pied si possible.
- 4°—Tenez ouverte la fenêtre de votre chambre à coucher la nuit et celle de votre bureau le jour si possible.
- 5°—Choisissez une nourriture soutenante et de digestion facile et modique-la convenablement.
- 6°—Lavez-vous toujours les mains avant les repas.
- 7°—Employez des gargarismes salins matin et soir. (L'Eau Purgative Riva, riche en sels est toute indiquée pour ces gargarismes), et faites aussi des vaporisations dans le nez et la gorge avec du pétroleuro liquide qui contient du Camphre, du Menthol et de l'Eucalyptol.

du village oeuvrent jour et nuit mais la maladie est fortement contagieuse et pernicieuse.

Le conseil municipal recommande à la population d'éviter tous les rassemblements qui favorisent la contamination. Les écoles et les autres endroits publics sont fermés et tous les voyageurs arrivant à la gare sont surveillés et avertis de la situation dans le village. On fait poser des affiches dans le village pour indiquer toutes les précautions à prendre.

Certaines maisons sont placardées et on tente

d'isoler les malades le plus possible. La situation est alarmante et on doit mettre sur pied un hôpital temporaire dans une maison du village. On dénombre plusieurs morts et pour éviter la contamination, les services funéraires se font rapidement, sur le parvis de l'église, sans entrer dans la nef de la cathédrale.

L'épidémie va se résorber avec les froids de décembre et de janvier, mais elle laissera dans l'imagination populaire le souvenir d'un danger terrible dont on parlera longtemps.

LA VIE ÉCONOMIQUE

• L'agriculture

L'appel à la colonisation des cantons du nord lancé par le curé Labelle et les Sociétés de Colonisation est d'abord une tentative de mettre un frein à l'exode des Québécois vers les états américains mais c'est aussi une étape vers la mise en place d'une économie axée sur l'agriculture.

Les colons, accrochés aux rives de la Lièvre, dans la région du rapide de l'Original, rasent la forêt afin d'y développer un territoire agricole.

L'agriculture issue de la colonisation demeure longtemps une économie de subsistance. Le colon établi à l'Original produit avant tout pour nourrir sa famille. Pendant des années, faute de bons chemins et de voie ferrée, il n'a pu être question d'agriculture commerciale; en territoire de colonisation, les voies de communication sont souvent impraticables.

S'il y a surplus dans la production, la seule possibilité de vente demeure les chantiers forestiers qui jalonnent la Lièvre et ses affluents; les



Travail sur la ferme

Plus d'aide pour le colon

"Le colon qui s'enfoncé dans la forêt, y demeure presque sans assistance; le gouvernement ne fait rien pour lui. Ce déplorable régime doit prendre fin: au lieu de proclamer des surplus, aidons les colons! Employons notre excédent budgétaire au lancement d'une politique de colonisation intensive. C'est le seul moyen d'assurer l'avenir de la province de Québec..."

**Jean Prévost,
député de Terrebonne, 1908**

marchands de bois sont toujours intéressés à faire l'achat de certains produits agricoles qui leur coûtent ainsi beaucoup moins en comparaison de ce qu'ils doivent parfois faire monter d'assez loin pour alimenter les chantiers.

Le colon, son épouse et les plus vieux des enfants défrichent et ensemencent leur lot dans le but d'arriver à une certaine autosuffisance, mais il lui manque toujours un revenu d'appoint. Pour obtenir un peu d'argent, le colon-agriculteur doit offrir ses services et ceux de ses fils aînés au

marchand de bois qui exploite la région et qui est très heureux de trouver sur place cette main-d'oeuvre déjà expérimentée et à bon marché.

Depuis l'automne jusqu'aux labours du printemps, le colon-agriculteur part bûcher pour les Maclaren avec ses fils les plus robustes. L'épouse et les plus jeunes enfants vaquent aux travaux de la ferme pendant ce temps.

Le travail de colon est exigeant mais celui du bûcheron ne l'est pas moins: les hommes, dès l'adolescence souvent, bûchent de la barre du jour à la noirceur, rentrant mouillés jusqu'à la ceinture après ces longues heures de travail. On verra même certains exploitants forestiers faire pression sur le gouvernement pour qu'il interdise au colon de vendre du bois coupé chez lui, sur son propre lot, dans l'espérance sans doute, qu'il demeure assez pauvre pour rester captif de ce travail de bûcheron durant les mois d'hiver.

En 1901, la colonie du Rapide-de-l'Original est encore fortement orientée vers ce type d'agriculture de subsistance, mais bientôt, et spécialement avec l'arrivée du chemin de fer jusqu'à la Lièvre, l'économie agricole va connaître une première transformation. Les premières petites entreprises liées à l'agriculture, beurreries,



Draveurs sur la Kiamika près du village de Lac des Écorces

Colons vs marchands de bois

"Cependant, il (Gouin) dut entendre un réquisitoire du député Major contre les marchands de bois. Major nie qu'on puisse être à la fois l'ami des colons et l'ami des marchands de bois; il somme la législature et le gouvernement provincial d'opter pour les uns ou pour les autres".

Robert Rumilly



La rentrée du foin

fromageries, tannerie, sont mises sur pied et offrent de nouveaux débouchés pour la production agricole.

En 1901, Euclide Phaneuf ouvre une première beurrerie-fromagerie dans le village, à deux pas du pont, dans le quartier du rapide.

A la même époque, le mouvement coopératif fait ses premiers pas au Québec et, au Rapide-de-l'Orignal, le curé Génier, documenté sur la question, propose aux cultivateurs de la paroisse de former un Syndicat agricole. L'idée est bien accueillie et en 1907, le Syndicat mutualiste appelé "Société de fabrication de beurre et de fromage de la paroisse du Rapide-de-l'Orignal" procède à l'ouverture d'une fromagerie coopérative sur la rue du pont, dans le haut-du-village. Alphonse Bélanger en devient le premier président et Rodrigue Gauthier l'assiste dans cette tâche. Le

barratage domestique fait alors place au barratage industriel.

Ces entreprises locales liées à l'agriculture répondent parfaitement aux volontés du gouvernement Gouin et principalement aux vœux du sous-ministre de l'agriculture, Georges-Auguste Gigault. Ce dernier désire redonner à l'agriculture l'importance et l'élan perdus. Véritable chef d'orchestre de cette relance agricole, il parcourt le Québec pour inciter les agriculteurs à se regrouper en coopératives qui contrôleront mieux la qualité de la production.

Malgré l'opposition du député Henri Bourassa qui y voit un contrôle abusif de l'Etat, Gigault souhaite la nomination d'inspecteurs gouvernementaux dans les régions agricoles pour contrôler la qualité du produit et permettre ainsi aux coopératives une meilleure concurrence avec le Board of Trade de Montréal qui monopolise tout le marché montréalais.

Le sous-ministre invite également les cultivateurs à cesser leur méfiance pour les agronomes du gouvernement, que trop d'entre eux considèrent comme "des cultivateurs à collets blancs qui ont appris l'agriculture dans les livres".

Gigault connaît bien la région du Rapide-de-l'Orignal où il rend régulièrement visite à sa fille Blanche Alice et à son gendre Anthime Dubreuil, maire du village. De retour d'un voyage au Danemark, Gigault est d'ailleurs invité à donner une conférence agricole à la salle du Cercle, au Rapide-de-l'Orignal. Il se dit convaincu qu'il faut, comme déjà fait au Danemark, adapter à l'agriculture le mouvement mutualiste lancé à Lévis par Alphonse Desjardins. Il souligne que la mise sur pied de petites entreprises agricoles locales permet de garder dans le village des jeunes qui seraient attirés par le travail à Montréal. Il annonce aussi la venue au Rapide-de-l'Orignal d'un expert danois qui viendra aider le Syndicat agricole local à mettre sur pied un abattoir coopératif. Et à sa demande, le ministre Honoré Mercier fils, viendra lui-même constater les progrès de l'agriculture à Mont-Laurier.

En 1914, une autre entreprise liée à l'agriculture est mise en marche. Le commerçant Zotique Reno du bas-du-village, inaugure la Tannerie Coopérative du Nord où les éleveurs pourront



La tannerie de Zotique Reno

Visite d'Honoré Mercier Fils, en 1914

"Honoré Mercier, visita seul, sans le Premier Ministre Gouin, le comté de Labelle, jusqu'à Mont-Laurier. Au temps du curé Labelle et du père d'Honoré Mercier, il n'y avait là, au bord de la Lièvre, qu'une halte forcée par les canots, arrêtés par le rapide de l'Original. En 1914, Mont-Laurier est devenu siège épiscopal. Mgr Brunet loge encore au presbytère; une chapelle de bois tient lieu de cathédrale; mais la corporation diocésaine fait construire un palais épiscopal et la commission scolaire, une académie. Les colons ont à leur portée la gélinotte et l'original dans la forêt, la truite et l'achigan dans les lacs; mais la chasse et la pêche ne les distraient pas du travail de la terre; ils songent à se cotiser pour fonder un abattoir coopératif. Un chemin carrossable de 25 milles, le chemin Deulin, relie Mont-Laurier à Maniwaki, les colonies de la Lièvre à celles de la Gatineau, qui peuvent descendre à Montréal, par Mont-Laurier, sans passer par Hull".

Robert Rumilly

écouler les peaux d'animaux. La nouvelle entreprise est située dans le quartier de la gare, près de la rivière.

Pour sa part, le conseil municipal envisage sérieusement l'achat et l'aménagement d'un vaste terrain dans le centre du village, afin d'y établir un marché public qui deviendrait obligatoire pour tous les cultivateurs-maraîchers de la région qui désirent vendre leurs produits dans le village.

Le conseil est également très heureux de la décision du gouvernement québécois de faire du Rapide-de-l'Original l'un des centres d'arrêt du train d'exposition agricole qui parcourt le Québec. Ce



Travail sur la ferme

train stationne durant une journée ou deux à la gare du village où tous les cultivateurs de la région peuvent prendre connaissance des nouveaux instruments agricoles. Le train est également l'occasion d'une exposition d'animaux. Tout le village, curieux, est rendu à la gare et même les séminaristes obtiennent une permission spéciale pour s'y rendre.

• L'industrie forestière

Plus d'un demi siècle avant l'arrivée des premiers colons-agriculteurs au rapide de l'Original, la richesse forestière de la haute Lièvre fait la convoitise des marchands de bois. Chaque hiver

amène son armée de bûcherons et de forestiers au service des Bowman, Bigelow, Hamilton et Thompson, Gibb, Ross et Maclaren.

Cette exploitation de la forêt n'entraîne cependant aucun développement économique

Exploitation des richesses naturelles

"Modifions la loi. Obligeons les industriels américains à transformer le bois sur place, à fonder des usines dans la province. Assurons enfin par la location plutôt que par la vente, la mise en valeur, l'exploitation de toutes les sources d'énergie hydraulique, richesse nationale".

Henri Bourassa, 1903

Richesse forestière

"Il y a du bois blanc et du beau merisier en quantité et de première qualité. Vous pouvez avoir ici une grande industrie de bois. On a cent cinquante milles de rivières flottables en haut d'ici, et ça peut donner du bois pour des années et des années, et donner un revenu considérable au gouvernement... et puis cela serait notre château-fort à nous autres les Canadiens-français..."

Solime Alix, 1902

pour les cantons dans le haut de la Lièvre car l'activité des forestiers est uniquement la coupe du bois qui est ensuite drainé vers le sud de l'Outaouais par un flottage de plus de cent milles sur la rivière. La région de la Haute-Lièvre et de la Kiamika sont essentiellement perçue comme des



Draveurs à l'oeuvre sur la Lièvre



Draveurs à l'oeuvre sur la Lièvre

vastes et riches régions forestières d'où l'on peut tirer le bois. Mais on a jamais songé à y installer une industrie majeure de transformation qui aurait pu compléter l'économie agricole qui tentait d'y prendre racine.

Et même lorsque le gouvernement Gouin, par nationalisme économique, interdit l'exportation du bois de pulpe sans avoir d'abord été transformé au Québec, la richesse forestière des cantons du Nord continuera à glisser sur les rivières pour permettre le développement économique de la région frontalière du Québec.

La construction de moulins à scie constitue les premiers investissements régionaux liés à l'économie forestière. L'incapacité de faire flotter le bois franc sur une longue distance explique l'établissement de plusieurs scieries dans le haut de la Lièvre. L'abondance et la variété des essences de bois dans toute la région viennent donc assurer une seconde vocation économique au village de Mont-Laurier. Au Rapide-de-l'Original même, les moulins

à scie apparaissent assez tôt après l'arrivée des premières familles de colon et déjà, en 1888, Solime Alix et Adolphe Bail mettent en marche un petit moulin à scie, près de la terre que défriche Charles Bock. Peu après, en 1895, Joseph Limoges fait construire son moulin à scie sur la rive sud à la hauteur du rapide de l'Original. Le moulin utilise la force du rapide. On y ajoutera une meule à farine quelques mois plus tard.

En 1903, le mécanicien Wilfrid Chartrand, le menuisier Amédée Chartrand, le marchand Jean-Baptiste Forget, l'hôtelier Napoléon Bélanger, le forgeron-huissier Adrien Trudeau et le cultivateur Joseph Forget forme la société "Chartrand et Compagnie" pour construire et opérer un moulin à scie à l'embouchure du ruisseau Villemaire qui se jete dans la Lièvre. Deux ans plus tard, Forget et Trudeau demeurent les seuls propriétaires et après le décès de ce dernier en 1909, le commerçant Jean-Baptiste Forget vend son entreprise de sciage à Samuel Ouellette qui deviendra un entrepreneur d'importance dans tout le nord.



La scierie Chartrand et Co.



Travailleurs à l'oeuvre à la scierie Laframboise du Rapide

Au Rapide-de-l'Original, à la sortie du village vers Ferme-Neuve, on retrouve la scierie Laframboise auquel s'associe le docteur Godard. Et plus en amont, au rapide de la Tortue, Joseph Blais fait chantier et opère son moulin à scie près de la rivière.

Mais, la production de ces premières scieries est quasi uniquement destinée au marché local. Leur apport économique n'est pas négligeable cependant car l'opération de ces moulins amène la création d'un certain nombre d'emplois, depuis la coupe en forêt, le transport au moulin, jusqu'à l'opération du sciage lui-même.

Avec le XXe siècle et l'urbanisation du Québec,

la demande de bois de construction et de bois d'oeuvre s'accroît rapidement dans la région métropolitaine. Le prolongement de la voie ferrée jusqu'à la Lièvre va permettre un développement remarquable de l'industrie du sciage à Mont-Laurier. Les permis de coupe émis dépassent bientôt les cent millions de pieds annuellement et l'on compte plus d'une centaine de moulins à scie, de diverses importances, permanents ou portatifs, dans un rayon de quarante milles autour du terminus ferroviaire à Mont-Laurier. La très grande majorité de la production est acheminée vers le marché montréalais et même vers les marchés américains et d'outre-atlantique, depuis le port de Montréal.



Cour à bois dans le bas-du-village

Et à cette nouvelle et croissante demande de bois de construction et de bois d'oeuvre, s'ajoute tout ce besoin de bois de chauffage pour ces milliers de nouveaux logements qui se construisent à Montréal.

A Mont-Laurier, le quartier du bas-du-village, développé autour de la gare, prend rapidement l'aspect d'une vaste cour à bois où le bois s'empile et s'entasse partout aux abords de la voie ferrée avant son expédition vers les marchés montréalais. Par journées de grande chaleur, une odeur de résine se répand partout dans le village.



Certaines entreprises; la scierie "Eagle Lumber"

La scierie "Eagle Lumber"



Le moulin à scie "Eagle Lumber"